

53e année, No 33

Montréal, 10 janvier 1942

PER
S-400
EX.2

A-C Le Samedi ^{10¢}

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS



DEUX DU VINGT-DEUX

Photo du Service National de Cinéma, ON 100



ACHETONS, PLUS QUE JAMAIS, DES CERTIFICATS
D'ÉPARGNE DE GUERRE



IL vous est certainement arrivé, à vous comme à tout le monde, de vous demander certains soirs ce que vous pourriez bien lire d'intéressant sans avoir à feuilleter une foule de livres ou sans avoir à acheter plusieurs magazines au hasard. Dans de pareils cas, n'hésitez pas à acheter LA REVUE POPULAIRE où vous trouverez tout ce qu'il faut pour vous distraire et vous instruire : un ROMAN D'AMOUR complet et le plus souvent inédit, une foule d'articles sur tous les sujets, des chroniques de toutes sortes et une multitude de photographies et de dessins.

LA REVUE POPULAIRE, dont le tirage augmente de plusieurs milliers d'exemplaires par année, est lue aujourd'hui dans toutes les bonnes familles canadiennes, aussi bien à la ville qu'à la campagne. Ce n'est pas sans raison que cette revue canadienne-française, fondée il y a TRENTE-DEUX ans cette année, connaît une pareille vogue. Lisez-la une fois et vous comprendrez.

Lisez notre roman de janvier :

LA JEUNE FILLE D'EN FACE

Par MAGALI

Coupon d'abonnement : LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou \$2.00 pour 2 ans (Etats-Unis : \$1.75 pour 1 an ou \$2.50 pour 2 ans) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom

Adresse

Ville Prov.

POIRIER, BESSETTE & Cie, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, Can.

CARNET
EDITORIAL

LA RETRAITE SANS FLAMBEAUX

L Y A bien longtemps déjà qu'un poète latin a dit que lorsque Jupiter voulait perdre quelqu'un il commençait par lui troubler la caboche; cela prouve que l'ambition humaine date de loin et que la dégringolade des ambitieux est une règle ne comportant pas d'exceptions. L'histoire, en effet, fourmille de ces exemples-là.

Les plus grands capitaines, les plus subtils financiers et les diplomates les plus rosses ont, tour à tour, illustré cette vérité première et notre époque nous en prépare actuellement une démonstration qui comptera dans le roman vécu de la planète.

Je ne sais quelles sont les pensées du petit moustachu boche qui a jeté l'humanité dans le désordre nouveau mais j'imagine qu'elles ne sont pas couleur de rêve d'amour et que celles de "son peuple" n'ont pas l'attrait d'un plat de choucroute au jambon.

Pourtant, au début de la présente guerre, le dictateur allemand se croyait bien sûr de son coup; de fait, sa puissance militaire énorme dépassait de loin toutes les estimations qu'on en avait pu faire et la conquête du monde lui semblait assurée.

Elle était possible si...

S'il n'y avait pas une force mystérieuse qui déjoue à la dernière minute les plans les mieux préparés et gonfle l'ambition de conquête à un tel point qu'elle bouche les yeux des gens qui sont atteints de ce mal.

Par deux fois, au moins, Hitler s'est conduit en véritable aveugle.

La première après Dunkerque. Il avait alors le champ libre pour une invasion du sol anglais. Sans doute, des troupeaux entiers de bochons seraient allés au fond de l'eau mais il en serait resté suffisamment pour déborder en masse sur un pays à peu près alors sans défense. Qui ou quoi l'a retenu? ce n'est certes pas le sacrifice d'un ou deux millions d'hommes, le matériel humain ne comptant aucunement pour lui. Toujours est-il qu'il a raté, cette fois-là une occasion unique, laquelle ne devait plus se présenter. Les conséquences en auraient été désastreuses pour la terre entière.

La deuxième bêtise, et elle est de taille aussi, celle-ci, fut l'invasion de la Russie. Hitler était illusionné par la Russie de l'autre guerre et il a gobé, comme une pilule suffisamment sucrée, l'aventure de Finlande au début de celle-ci.

Je ne suis pas dans le secret de certains Etats-Majors mais j'ai vaguement l'idée que le conflit Russo-Finlandais fut une gigantesque farce du bonhomme Staline qui, alors, a roulé le dictateur boche comme un écolier en lui donnant l'impression que l'armée rouge pouvait s'avalier comme une simple saucisse de Francfort. On me fera difficilement croire qu'il aurait suffi de quelques mois pour transformer l'armée russe et la rendre capable d'administrer aux soldats de la croix gammée la retentissante volée qu'ils reçoivent et dont le prestige d'Hitler ne pourra sortir que bien malade.

Voilà donc deux magistrales boulettes au compte du petit moustachu. A quand la troisième et que sera-t-elle? Elle prend peut-être forme déjà avec les exécutions d'otages en France ou l'entrée en guerre d'un Japon qui a été assez naïf pour se laisser pousser à la catastrophe.

Hitler voulait avaler la Russie en huit semaines au plus; il est loin de compte! Il a perdu, à cette opération, six ou sept millions d'hommes et du matériel suffisant pour élever une nouvelle tour de Babel tout en fer. Et ce n'est pas fini. Il a mis, dans l'engrenage, son nez d'origine douteuse, il y passera tout entier. Il doit y avoir de terribles scènes dans son nid de hibou des Alpes bavaroises.

Ses armées ne peuvent plus tenir le coup en Russie; les débris qui en sortiront à grand-peine ne seront pas de nature à réchauffer l'enthousiasme allemand et la pression va se faire, de jour en jour, plus dure sur son pays.

La deuxième retraite de Russie de l'histoire contemporaine se fait sans grandeur, sans ordre et sans flambeaux. La Grande Armée de Napoléon l'a faite avec accompagnement de tant de prodiges de valeur qu'elle a trouvé le moyen d'en rapporter de la gloire dans ses lam-

beaux d'uniforme; les hordes d'Hitler s'y traînent dans le ridicule tragique de pantins rouillés et aux ressorts cassés.

Telle est la terrible rançon du progrès lorsqu'on table uniquement sur lui avant de se lancer dans l'inconnu. Il faut réussir vite et, pour cela, pouvoir compter sur une machinerie dont aucun organe ne flanchera avant la fin de l'opération. Autrement, c'est le désastre assuré.

Les grognards de Napoléon n'avançaient que péniblement dans la neige, mais ils avançaient tout de même; ils ont ramené des canons qu'ils ont tirés à la bricole au prix d'efforts surhumains parce qu'ils avaient mangé les chevaux d'attelage. Les pillards d'Hitler crèvent de faim dans les plaines glacées car les chevaux-vapeur des chars d'assaut ne sont pas comestibles.

Quand une aventure de cette importance est manquée, elle ne se recommence pas et l'Allemagne, en dépit de ses vantardises, n'a pas les possibilités d'envoyer à nouveau six millions d'hommes à la boucherie le printemps prochain. Au reste, d'ici au printemps il se passera bien des choses.

Il lui faut donc enregistrer cette défaite comme définitive et la faire avaler au peuple qui doit déjà réagir dans l'ombre malgré son esprit de discipline et le collier de force de la Gestapo. Plus d'un allemand, même parmi les têtes carrées de Prusse, doit constater avec une mélancolie grandissante que la peau de son ventre fait des plis chaque jour plus accentués parce qu'il se fait de plus en plus difficile de voler quelque chose dans les pays envahis.

Les peuples grondent et résistent de plus en plus; à Vichy même, on vient de donner les ordres de fermer pendant une quinzaine les usines travaillant pour les boches. Serait-ce un signe des temps?

Je crois que la présente retraite de Russie, laquelle prend figure de déroute, est elle-même un signe des temps, l'avant-coureur, ou plutôt la préface d'une histoire qui pourrait bien s'écrire plus rapidement qu'on ne le croit ou qu'on le dit en certains milieux. Quand un mur commence à se désagréger par la base, cela ne lui prend, en règle générale, pas beaucoup de temps pour tomber tout à fait, même s'il paraît encore solide. Et six millions d'hommes c'est une fameuse base, surtout quand on y ajoute un matériel immense qu'il faut laisser sur place. En 1918, l'armistice, bien qu'attendu, a tout de même surpris bien des gens par sa soudaineté. Le prochain effondrement boche pourrait bien se produire avec la même soudaineté. D'autre part, s'il se fait un peu attendre, il n'en sera que plus complet.

On parle déjà beaucoup, en certains milieux, du problème d'après-guerre et des changements considérables qu'il apportera dans le système mondial; c'est un passe-temps comme un autre bien qu'il y ait, pour l'instant, de la besogne plus pressée. Ce problème, d'ailleurs, pourrait sans doute être fort simplifié; les grands maux de la guerre pourront se passer de grands mots mais pas de grands coups de balai.

On pourrait simplifier fort les choses en organisant une nouvelle retraite sans flambeaux, dans laquelle figureraient tous les êtres inutiles, dangereux ou incapables qui se comportent, dans la mécanique sociale des peuples comme le cambouis dans les engrenages d'une auto. Cela ferait une troupe panachée dans laquelle on verrait pas mal de panaches ayant perdu tout leur éclat factice. Hitler ne serait certainement pas le plus brillant, ni son lamentable collègue, le gros bouffi au menton carré.

Ce serait ensuite une bonne précaution que de réduire l'armée boche à l'effectif de la défunte armée de la principauté de Liechtenstein, laquelle ne se composait que d'un seul soldat mort en 1939 à l'âge de quatre-vingt-quinze ans. Aujourd'hui elle ne comporte plus qu'un mannequin de cire qui fait tout de même son petit effet.

Ce serait probablement le meilleur épilogue à donner à la retraite sans flambeaux des armées boches en Russie.

Fernand de Verneuil



LES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE
& CIE, LIMITEE
975, RUE DE BULLION
MONTREAL - CANADA

Tél.: PLateau 9638*

Rédacteur en chef :
FERNAND DE VERNEUIL
Chef de la publicité :
CHARLES SAURIOL
Directeur artistique :
HECTOR BRAULT
Pages féminines :
GENEVIÈVE
Chroniqueur sportif :
OSCAR MAJOR

Entered at the Post Office
of St. Albans, Vt., as second
class matter under Act of
March 1879

ABONNEMENT
CANADA

Un an..... \$3.50
Six mois..... 2.00
Trois mois..... 1.00

ETATS-UNIS ET EUROPE

Un an..... \$5.00
Six mois..... 2.50
Trois mois..... 1.25

Heures de bureau :
9 h. a.m. à 5 h. p.m.
Le samedi, 9 h. a.m. à midi

AVIS AUX ABONNÉS — Les
abonnés changeant de loca-
lité sont priés de nous don-
ner un avis de huit jours
l'emballage de nos sacs
de malle commençant cinq
jours avant leur expédition.



Une partie du Kremlin, à Moscou ; dans la photo du bas, des Russes des environs de Moscou fuient les bombardements, mais aujourd'hui ce sont les agresseurs qui fuient.

DANS six semaines, huit au plus, j'aurai conquis la Russie, je disposerai alors de toutes ses ressources naturelles et de toute son industrie ! »

Voilà ce que disait, le 22 juin 1941, l'autrichien mégalomane qui dirige provisoirement les destinées de l'Allemagne.

Il y a six mois de cela. Il a déjà sacrifié six millions d'hommes à ce mirage, et la victoire escomptée à bref délai s'éloigne chaque jour un peu plus de l'invasisseur.

Moscou, la ville aux toits multicolores, bâtie sur sept collines et devenue première capitale ; Moscou, immense cité byzantino-européenne, ville du Kremlin, des coupoles d'or et des maisons spacieuses ; Moscou, ville aimée d'Ivan-le-Terrible qui, le premier, prit le titre de tsar accordé seulement aux empereurs de Byzance ; Moscou enfin, âprement convoitée par le dictateur allemand, demeure inviolée par ses hordes de pillards et garde, vis-à-vis d'eux, un peu de morgue bonassement ironique qui ajoute encore à son prestige.

L'aventure de Moscou sera, dans l'histoire d'Allemagne, un chapitre lamentable mais qu'il faudra bien enregistrer quand même, puisque le monde entier le connaît maintenant. C'est un coup dur et direct à la prétendue invincibilité allemande ; c'en est un non moins désastreux pour l'orgueil de l'homme aux petites moustaches.

Moscou !... Quand bien même l'armée boche aurait pu s'en emparer, en eût-elle été beaucoup plus avancée pour cela ? Napoléon, qui était un autre homme qu'Hitler, y a fait son entrée ; on sait comment cela s'est terminé.

L'armée allemande d'invasion espérait y établir ses quartiers d'hiver ; illusion bien perdue puisque précisément à l'heure où je « tape » cette chronique, il est question d'une demande d'armistice par Hitler à Staline. Dégringolade...

En plus de son utilité comme quartiers d'hiver, Moscou aurait été de bonne prise surtout pour des boches experts dans l'art de voler et qui trouveraient même le moyen de tondre un œuf pour en emporter le poil.

Le moscovite, en général, aime la vie large, le confortable a plus de prix pour lui que l'élégance, et il y aurait certainement eu à gratter dans les maisons. Moscou a de beaux magasins abondamment fournis, les marchands de comestibles y pullulent et nombre d'autres établissements auraient invité à un pillage en règle. Sans compter tout ce qu'il peut y avoir au Kremlin... Le boche en a eu la bave de la convoitise au muffle quand il a deviné tout cela de loin. Au lieu de s'emparer de toutes ces belles choses, il a fallu subir d'effroyables bombardements et crever dans la neige. (La suite page 30)

LE MIRAGE DE MOSCOU

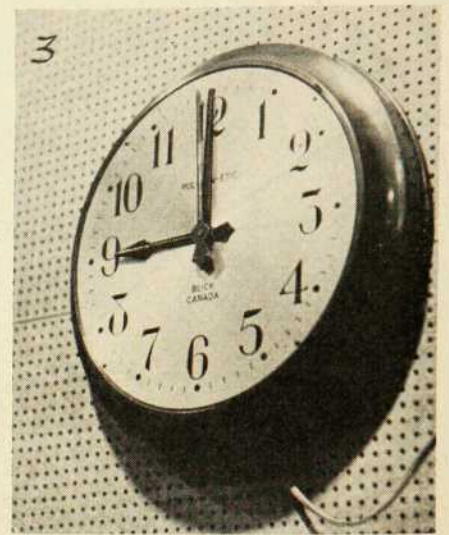
Chronique d'actualité

Par LOUIS ROLAND

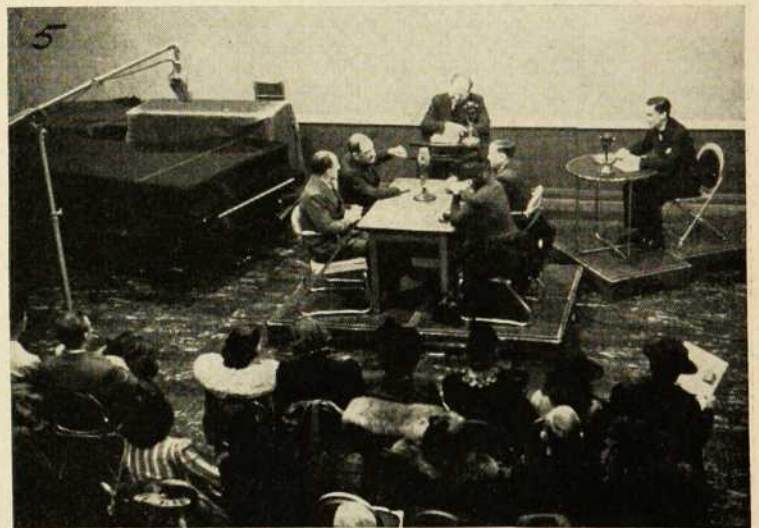


9 HRS P. M.

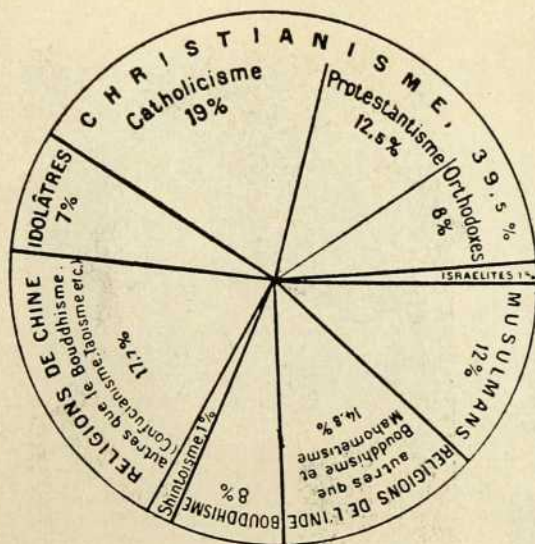
S.V.P.



Radio-Canada a relancé l'émission S. V. P., inaugurée du vivant de Louis Francoeur, de Léo-Pol Morin, de l'abbé Morin et de Fernand Leclerc. Nos photos, signées Henri Paul, représentent, dans l'ordre : 1 — Adrien Robitaille, l'homme à la mémoire impitoyable. 2. — Après la séance, Louis Bourgoïn, l'animateur du programme, remet son dossier à un membre du personnel du poste C.B.F. 4. — Roger Baulu oublie une seconde ses graves fonctions de secrétaire de S. V. P. pour participer à la joie du jury et du public.



5. — Il est 8 h. 55. Chacun est à son poste. On a encore cinq minutes à bavarder avant le coup de gong. Une dame, au premier plan, à droite, lit son journal du soir. 6. — Louis Bourgoïn, professeur à l'Ecole Polytechnique de Montréal et animateur de S. V. P., pose ses colles au jury. 7. — Le jury de ce soir-là : (de face) le docteur Roméo Boucher et Mlle Hélène Grenier, bibliothécaire ; (de dos) le docteur Philippe Panneton et Adrien Robitaille.



LES RELIGIONS DU GLOBE

VOICI LA REPARTITION APPROXIMATIVE DES CATHOLIQUES DANS LE MONDE :

Il y a dans le monde, d'après les statistiques généralement admises, pour une population totale de 1.820 millions d'habitants, 566 millions de chrétiens parmi lesquels 350 millions de catholiques. Pour les « non chrétiens » (évalués à 1.150 millions), les bouddhistes représentent 135 millions, les hindouistes, 210 millions et les mahométans, 220 millions.

EUROPE (210 millions)

dont : Allemagne	26.000.000
Belgique	7.000.000
Bulgarie	34.000.000
Espagne	24.000.000
France	36.000.000
Grande-Bretagne	2.500.000
Hongrie	6.000.000
Irlande	2.000.000
Italie	32.000.000
Pologne	17.000.000
Suisse	1.000.000
Tchécoslovaquie (avant Munich)	10.000.000

AMERIQUE DU NORD (50 millions)

dont : U. S. A.	19.000.000
Canada	3.000.000

AMERIQUE DU SUD (71 millions)

dont : Argentine	10.000.000
Brésil	39.000.000
Colombie	7.000.000
Venezuela	3.000.000

ASIE (18 millions)

dont : Indes britanniques	2.125.000
Iles Philippines	9.900.000
Indochine	1.298.000
Chine	2.700.000
Japon	93.000

AUSTRALIE ET AFRIQUE (4 millions et demi)

Australie seulement	1.100.000
---------------------	-----------

Dans la répartition des catholiques à travers le monde, l'Europe l'emporte de beaucoup. Les régions teintées en noir sur la carte ci-contre sont celles où les catholiques composent la quasi-unanimité. Celles teintées de gris représentent les zones où ils sont très nombreux. Il faut aussi tenir compte des pays de mission, où la religion catholique croît chaque jour et qu'il n'est pas possible d'indiquer visuellement.

LE CHRISTIANISME DANS LE MONDE

SELON l'importance numérique de leurs participants, cinq grandes et principales religions se partagent le monde : le christianisme, le mahométisme, le bouddhisme, les religions de la Chine et l'idolâtrie. Ces cinq principaux groupes se subdivisent en plusieurs autres, et, pour être complet, il faudrait y inclure une grande quantité de croyances, toutes rassemblées ici sous la désignation d'idolâtrie.

Comme on le voit dans nos tableaux, le christianisme rassemble sous sa bannière quarante-six et demi de la population mondiale ; il est donc largement à la tête de toutes les autres religions. Les catholiques seuls entrent dans ce chiffre pour dix-neuf pour cent.

Le christianisme a toujours marqué une avance sur les autres religions, et les chiffres donnés ici sont un minimum car, bien que des plus récents, ils datent déjà de 1937.

Il a paru intéressant de les rappeler à notre époque où l'homme du soi-disant ordre nouveau prétend abolir toutes les religions, surtout la chrétienne dont les principes de morale le gênent singulièrement dans sa conduite et ses ambitions.

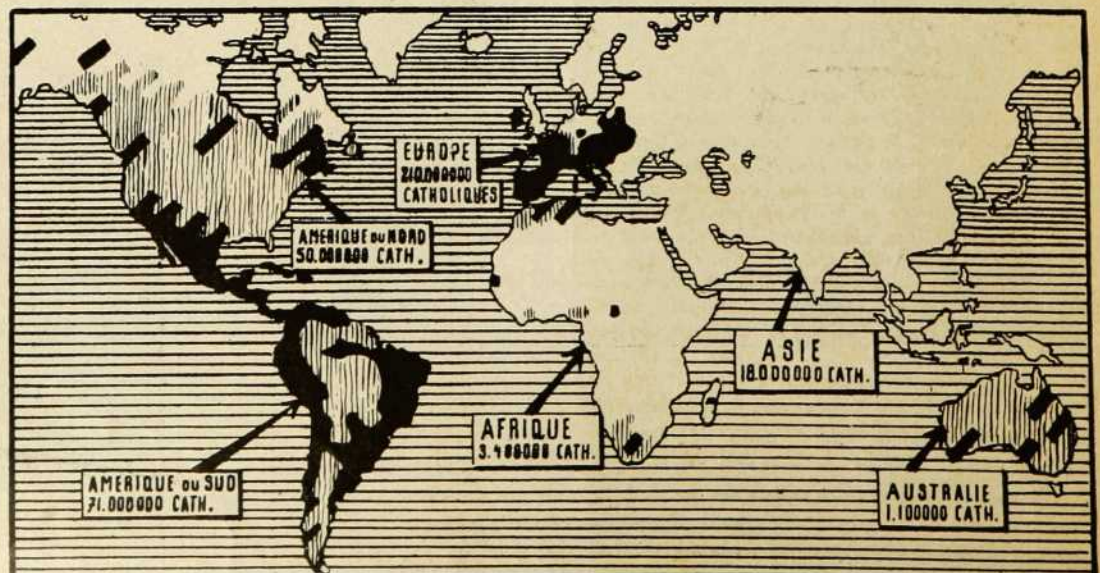
Rappelons que les premiers chrétiens étaient appelés Galiléens ou Nazaréens par les Romains, et qu'eux-mêmes se nommaient les frères, les fidèles ou les élus. Ce n'est que vers l'an 50 qu'ils prirent, à commencer par les fidèles d'Antioche, le nom de chrétiens.

Les chrétiens de saint Jean, qui se réunissaient au premier siècle sur les bords du Jourdain, renouvelaient le baptême chaque année ; ils différaient encore sur d'autres points de la doctrine universellement admise mais il n'en reste plus aujourd'hui que très peu aux environs de Basorah.

Les chrétiens de saint Thomas ne reconnaissent que trois sacrements : le baptême, l'eucharistie et l'ordre. Ils se sont fixés sur la côte de Malabar. Les deux groupes qui précèdent sont, d'ailleurs, peu nombreux, et prennent classement soit avec le protestantisme, soit avec les orthodoxes.

L'idolâtrie représente encore aujourd'hui sept pour cent de la population mondiale ; elle recrute ses membres principalement sur le territoire africain mais tend à disparaître de jour en jour.

Quant au paganisme qu'Hitler aurait voulu faire revivre, il n'est plus qu'un objet de curiosité pour les historiens, comme Hitler lui-même en sera un pour les psychiatres et les aliénistes.



DANS LE MONDE SPORTIF

CHOSSES ET AUTRES

■ Dans les milieux bien renseignés du baseball organisé, il est question de charger un comité militaire américain de faire lui-même la sélection des athlètes du losange professionnel majeur, qu'on n'envverrait pas au combat parce que représentatifs de la valeur musculaire du pays. Bien entendu, il ne s'agit pas d'une liste de 2000 noms, qui pourrait rendre possible tous les abus. Quoiqu'il en soit, le baseball majeur et plusieurs ligues mineures, classe AA et A, continueront leurs activités. Toutefois, on écourtera assurément la cédule de 154 joutes à 126, comme la chose fut faite, en 1918, dans les deux ligues majeures. Cette année-là, on termina la cédule régulière le jour de la Fête du Travail. Les Cubs de Chicago et les Red Sox de Boston se disputèrent les honneurs des séries mondiales. Le 11 septembre, le Boston devenait champion mondial après avoir vaincu les Cubs par 4 joutes à 2. Nous soulignons que, durant cette série, le fameux Babe Ruth, alors lanceur du Boston, a remporté deux victoires par les pointages de 1 à 0 et 3 à 2.

■ On confiait, jadis, à des hérauts — personnages sacrés — le soin d'instruire le public du cérémonial des joutes et des tournois. Ces hérauts, qui claironnaient à la renommée les noms des vainqueurs, avaient un roi. Rien de nouveau sous le soleil. Le baseball professionnel du XX^e siècle a aussi son roi : Bill Klem, arbitre en chef de la Ligue Nationale depuis de nombreuses années. C'est en 1902 que Bill Klem a fait ses débuts dans le baseball organisé comme arbitre. Et il officia dans le baseball majeur depuis 1905. En attendant, tout roi qu'il est, et quel que soit le nombre de joutes qu'il arbitra, de 6,000 à 6,500, Bill Klem n'est pas poseur pour deux sous. Grâce à ses fonctions, il peut se vanter d'être l'homme qui ait arbitré le plus grand nombre de parties de baseball. « Le métier d'arbitre, dit-il, est aujourd'hui une rigolade. Pas de micro, dans le bon vieux temps. Il fallait alors avoir de bons poumons et un drôle d'organe !... » Le baseball majeur ne connaîtra plus un arbitre du calibre de Klem, qui vient d'abandonner pour tout de bon masque et protecteur.

Par

OSCAR MAJOR

■ Paul Calvert, l'un des meilleurs lanceurs de notre province est, depuis une quinzaine de jours, à l'emploi de l'usine de guerre de Sorel. Avec le receveur Arthur Galen et le jeune lanceur Jean-Pierre Roy, Lucien Lachapelle possède déjà une excellente batterie pour son club de la saison prochaine... Paul Martin, du club de baseball Trois-Rivières, est marié marié depuis un couple de mois... Harry Smythe, ancien lanceur gaucher des New-York Yankees, Phillies et Royals de Montréal, exploite un parc à stationnement pour automobiles, à Augusta, Georgie... Ben Chapman, l'ancien rapide voltigeur des Yankees et du Washington, récemment nommé gérant du club Richmond, est propriétaire d'une salle de quilles, d'une fabrique de crème glacée et d'une boulangerie, à Montgomery, Alabama... M. J.-J. Gagnier, chef d'orchestre, quenouille en main, fait de la gymnastique en dirigeant ses musiciens. Pourtant, cela ne le fait pas maigrir... Les deux lanceurs de bouteille qui ont fait des leurs, lors de la joute Brooklyn-Canadiens, au Forum, feraient œuvre plus utile s'ils en-

dossaient l'uniforme militaire. Ils pourraient alors lancer à leur guise des grenades, des torpilles même, aux Japonais et aux Allemands.

■ Red Dutton, le bouillant gérant du club de hockey Brooklyn, de la N. H. L., ne manque pas une occasion de se faire le plus de publicité tapageuse possible. Il s'obstine à critiquer toutes les décisions des arbitres, dans toutes les villes du circuit, en dépit de la pluie d'amendes imposées par les maîtres de la glace. De plus, il invite plusieurs de ses joueurs, entre autres, le gros joueur de défense Pat Egan, à abattre leurs batons de hockey sur l'anatomie de leurs adversaires. Sitôt qu'ils ont un bâton entre leurs mains, ils sont métamorphosés. Dutton leur a appris à jouer brutalement, il n'y a aucun doute. C'est à croire que plusieurs joueurs du Brooklyn viennent d'aïeux Maoris qui, il n'y a pas encore cent ans, étaient anthropophages. Vous êtes surpris ? Pourtant, ici, comme toujours, consultez la nature. Si les habitants des îles du Pacifique du milieu de l'autre siècle étaient des anthropophages, ce n'est pas parce qu'ils étaient plus féroces que d'autres. C'est plutôt parce qu'ils n'avaient pas de bétail sur leurs îles étroites et souvent visitées par la pluie... Alors, comme l'homme est carnivore, puisqu'ils n'avaient pas d'autre chair, ils mangeaient celle de l'homme. (La suite page 31)

ECHOS D'UNE FETE AU CERCLE PAROISSIAL NOTRE-DAME DU ROSAIRE DE VILLERAY

Il y a quelques semaines, les directeurs du Cercle Paroissial Villeray, 7573, rue Saint-Hubert, organisaient une fête aux huîtres dans le but de réunir ses membres et leurs amis. Groupant près de 300 personnes, cette soirée obtint un excellent succès. Notons ici que ce Cercle compte déjà plus de vingt années d'existence et a pour but la pratique des sports les plus populaires : quilles, billard, snooker, etc. Sur la photo du haut, on voit les membres et les invités déguster gaiement les mollusques à double coquille très estimés. Sur celle du bas, au premier plan : M. René Langlois. A l'arrière, de gauche à droite, première rangée : MM. H. Bouthillier, l'abbé P. Levesque, aumônier du C. P. V., M^e Az. Denis, M. P., président honoraire, du C. P. V., Jos Benoit, conseiller municipal, M^e Paul Gauthier, M. P. P., Lionel Thauvette, Dr Paul Mousseau, Roméo Besse. A l'arrière, on reconnaît entre autres : l'abbé F. Beaudoin, Paul Auger, ex-président du C. P. V., Oscar Major, chroniqueur sportif de nos magazines, Hector Daigneault, secrétaire-trésorier du C. P. V., Julien L'Heureux et M. Victor Bédard, organisateur provincial. — Nombre d'hôtes distingués n'apparaissent pas sur cette photo mais participèrent quand même à la fête. Mentionnons : MM. Maurice Laniel, René Laniel, Dr R. Plouffe, Dr O. Mongrain, notaire L. Dérome, l'abbé J. Gauthier, A. Sénécal, Roméo Auger, Emery Lamarre, Ernest Viau, M. Beauchamp, M^e Jean Héty, Henri Croteau, Léon Bachant, Paul Filiatrault, président du C. P. V., A. Hélie, pharmacien, Albert DeRepentigny, J.-O. Taillefer, Adélard Pinet, J.-A. Drouin, Arsène Gagné, H. Isabelle, Ch. Legault, O. Dufour, etc.

Photos Conrad Poirier — Le Samedi





Corinne monta rapidement à sa chambre, les larmes aux yeux.

UN FLIRT PAR CORRESPONDANCE

Nouvelle par

SIMONE-G. MURRAY*

Dessin de LUCE

A PEINE le dîner était-il terminé que Corinne se hâta d'en faire disparaître les traces. Bing ! Bang ! Assiettes et chaudrons étaient traités de la même manière nerveuse.

— Hé, hé ! dit Mme Martin, en s'essuyant la figure de son tablier, va pas si vite en besogne, ma fille ! Si ça continue, y m'restera plus un morceau d'vaisselle qui aura du bon sens ! Crê nom ! Après avoir « désansé » quasiment toutes les tasses, v'là qu'c'est tout' le « set » qui va y passer !

Corinne poussa un soupir qui voulait en dire long, tout en jetant un coup d'œil vers l'horloge. Dieu ! Ce que sa mère pouvait être ennuyeuse quelquefois, et comme c'était dur de ne pouvoir, à dix-huit ans, être comprise des siens ! Ah ! Pourquoi était-elle née si différente d'eux tous !

Voilà où en était rendue Corinne Martin, septième fille de simples villageois à l'aise, pêtée d'imagination, s'estimant supérieure à son entourage, et éprise de rêves de grandeur. A son point de vue, aider sa mère à vaquer aux soins du ménage était indigne d'elle ! Aussi rendait-elle les quelques menus services dont elle ne pouvait se dispenser en maugréant continuellement contre le sort.

Parce qu'elle avait eu la chance de pouvoir pousser ses études un peu plus loin que la majorité de ses compagnes, il lui semblait que cela lui donnait le droit de regarder ses parents de haut, tout en leur témoignant une certaine condescendance ; elle s'imaginait souffrir atrocement de leurs irrégularités de langage, elle qui pourtant mêlait encore les participes passés avec les infinitifs et faisait des règles de syntaxe un amalgame capable d'égarer un grammairien.

Un ongle cassé subitement sur le bord de l'évier changea le cours de ses pensées.

— Aie ! gémit-elle, encore un autre !

— Qu'est-ce que t'as asteure qui va pas, s'enquit sa mère qui préparait ses fraises pour ses confitures ?

— Un ongle de brisé, marmonna boudeusement Corinne !

— C'est bon pour toé, répliqua Mme Martin, peu sympathique, t'as beau les couper ras comme nous aut' ! Longs comme y sont, avec c'te rouge que tu mets dessus, ça pas l'air à du monde, ça fait penser à des griffes de chat trempées dans du sang !

Mme Martin ne s'entendait guère aux conseils et aux produits de beauté d'aujourd'hui. De son temps, deux vigoureuses pincées des joues et un mordillement des lèvres emportaient tout le fard que les jeunes filles respectables avaient droit d'employer. Aussi ne comprenait-elle pas pourquoi Corinne passait des heures devant son miroir à se pavaner et à se peinturlurer le visage au point de le rendre méconnaissable !

Quant aux manucures, tout ce qu'elle en savait, c'était qu'ils rimaient avec rognures, enflure, friture, emmanchure et confiture !

Sa tâche finie, Corinne monta vivement à sa chambre pour se faire « un brin de toilette », puis redescendit quelques minutes après, avec son chapeau sur la tête.

— Où ce que tu vas ? demanda la mère, sans lever les yeux.

— Au bureau de poste.

— Peux-tu m'dire qui ce qui t'attire comme ça à tous les midis à c'te morné d'bureau d'poste ? Ça serait-y pas que le Casimir y t'fait les yeux doux d'nouveau ? Tu sais, j'crê qui t'haïs pas, l'bougre ! Et pis, c'est un bon parti, allez ! Dommage que tu l'aies r'viré comme t'a fait l'printemps passé. J'avais d'la peine pour lui !

— Oh ! maman, ne me parlez plus de Casimir Lefebvre, s'il vous plaît. Il m'embêtait tellement ! Va, je suis bien contente d'en être débarrassée !

Et elle sortit. Mme Martin, reniflant fortement, la regarda tristement s'éloigner.

— Qui ce qui aurait dit, murmura-t-elle, que j'aurais élevé une « pincée » comme ça ! Vrai, j'gagerai que des fois a l'a honte de nous aut' !

Corinne, perchée sur ses hauts talons, marchait allègrement sur le trottoir de bois. Sa mère, en ce moment, était à cent lieues de sa pensée. « Une lettre ! aurait-elle une lettre ! » Elle était si profondément occupée que, le nez en l'air et ne regardant pas où elle avançait, elle buta tout à coup sur une forme masculine !

— Tiens, tiens ! si c'est pas la d'moiselle Martin qui s'jette dans mes bras aujourd'hui, s'exclama en riant de ses dents blanches, un jeune homme de taille moyenne, aux épaules fortes et carrées, à la peau basanée comme un indien, vrai type des gars de chez nous !

— Casimir Lefebvre ! Tu l'as fait exprès quand tu m'as vue venir, tu t'es jeté devant moi !

Casimir, car c'était lui, se remit à rire de plus belle !

— T'en as des idées, mam'zelle Martin ! Penses-tu que j'aurais fait ça quand j'm'en allais voir ma nouvelle blonde ?

Corinne rougit comme une pivoine.

— Hé bien, vas-y la voir, et f... moi la paix ! Je suis pressée !

— C'est vrai, j'oubliais le bureau de poste ! Vite, cours-y, y a une lettre de ton amoureux qui t'attend !

Il l'examinait narquoisement, les mains dans ses poches. Corinne releva dédaigneusement les épaules, une moue aux lèvres, comme elle s'était exercée à le faire devant sa glace !

— Que j'aie une lettre ou non, ce n'est pas de tes affaires !

— T'as raison ! C'est « plus » de mes affaires !

Il s'éloigna après un dernier ricanement. Corinne reprit son chemin impatiente d'arriver à son but. Casimir avait-il dit la vérité ou était-ce une autre de ses blagues ? Pourtant il devait, mieux que tout autre, être en mesure de l'informer, puisque son père était le maître de poste.

Enfin, la grande enveloppe blanche, à la haute écriture bizarre, était là, devant elle ! Non, Casimir ne lui avait pas menti, ce dont elle lui sut gré. C'était bien là le pli qu'elle attendait. Elle s'en retourna chez elle en courant presque, tellement elle avait hâte d'être dans sa chambre pour lire la chère missive.

Ah ! Avait-elle été bien inspirée de commencer cette correspondance avec cet inconnu qui usait toujours du pseudo de « Jean Bart » et qui, dès les premières lettres, s'était révélé si charmeur, bien qu'il n'eût jamais divulgué son identité. Et comme Corinne remerciait de tout cœur cette revue hebdomadaire d'avoir inauguré un si plaisant courrier ! Elle ne vivait plus que pour ces missives qu'elle recevait régulièrement une fois la semaine. « Il » savait si bien lui parler ! Et comme il la comprenait ! Pouvoir le connaître personnellement, lui dire de ces choses dont son cœur était plein ! Son cerveau échauffé par l'imagination fertile, échafaudait des plans qui embrassaient tout son bonheur futur. Elle ne doutait pas du dénouement ; un jour viendrait où il se présenterait à elle, débordant d'amour et de tendresse, lui avouant qu'il ne pouvait plus vivre sans elle ! Et ce jour béni lui apporterait la délivrance.

Elle attribuait à son héros inconnu toutes les qualités que préconçevait son idéal. De défaut, son Don Juan n'avait que l'orgueil ; d'ailleurs, est-ce que ce premier des sept péchés capitaux peut être vraiment considéré comme un défaut, quand les romanciers possèdent si bien l'art de le disséquer, de le polir, de l'embellir de telle façon qu'il nous apparaît comme un point fondamental et nécessaire chez leurs caractères principaux ?

Et de ses charmes à elle, Corinne doutait encore moins. Ne s'était-elle pas appliquée pendant ces trois longs mois, à corriger toute petite tare qu'elle fût, dans son physique, par l'emploi qu'elle croyait judicieux de cosmétiques représentant toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, dans son mental par des lectures profondes de philosophie et de poésies, qu'elle s'était procurées en cachette, et dont le sens, bien souvent, lui paraissait plus qu'obscur, mais qu'elle s'acharnait tout de même à vouloir percer, pas toujours avec succès, hélas !

Si plongée était-elle dans ses réflexions, qu'elle n'entendit même pas sa mère, lorsque de retour elle passa à ses côtés, lui demander prosaïquement :

— Vas-tu venir « équeuter » des fraises ?

Une fois dans sa chambre, un sourire extasié lui vint aux lèvres quand, parcourant d'un oeil rapide l'entête de la lettre, elle arriva à ceci :

« Ma chère, très chère petite amie,

Devinez la grande nouvelle ! J'ai enfin obtenu un congé, et j'accours le passer près de vous. On ne m'a pas gâté, allez, puisqu'on ne m'a accordé que trois jours ! Mais trois jours avec vous, ce sera un peu un coin du paradis ! Je ne puis assez vous exprimer toute ma joie.

Comme vous ne m'avez jamais vu, il convient que je vous donne mon signalement, car j'ose espérer que vous serez à la gare ! Je porterai un complet de flanelle grise, un chapeau de même teinte, et j'aurai une marguerite à la boutonnière. Pour que je sois sûr de vous reconnaître sur-le-champ, j'aimerais vous voir, vous aussi, avec un bouquet de marguerites au corsage. Est-ce trop vous demander ?

Je ne vous en dis pas plus long, car je veux vous murmurer très bas dans l'oreille tout ce que mon cœur n'ose vous écrire !

A samedi donc, ma douce amie,

Votre JEAN.

Folle de joie, Corinne se mit à sauter autour de sa chambre. Hourrah ! il vient ! entonna-t-elle à tue-tête ! Quatre à quatre, elle descendit les marches de l'escalier, bousculant tout sur son passage.

— Maman, maman, tu ne sais pas ! Laisse tes fraises et viens danser avec moi !

Et à mots entrecoupés, Corinne relata le contenu de cette lettre et des précédentes. La mère ne partagea pas l'opinion de sa fille.

— D'où ce qui sort c't'escogriffe-là, hein ? Mais on l'a jamais vu ! Des gars de Montréal, moé, ça m'dit rien d'bon !

— Oh, maman ! attends de le connaître ! Vas-tu en courir des yeux, de voir ta fille si bien casée !

— Hum ! Pis ton père, qu'est-ce qu'y va dire de ça ?

— Petite mère, tu te charges de le lui apprendre, n'est-ce pas ? Pense donc ! Quand il saura que sa fille va peut-être devenir la fiancée d'un homme très haut placé dans la finance, à Montréal, il en sera si content !

— Comment qu'tu sais qu'y est si ben qu'ça, ton amoureux ?

— Parce qu'il me l'a dit, dans une de ses lettres ! D'une manière voilée, c'est entendu, car il est si délicat ! Mais j'ai bien compris, va !

LES DEUX FUMÉES

Combien il est doux d'envoyer
Vers le firmament la fumée
Qui du toit s'envole embaumée
Par le pur souffle du foyer !

Elle monte, blanche et légère,
Dans l'air qu'elle ne trouble pas ;
Elle est l'heureuse messagère
Des simples bonheurs d'ici-bas.

Mais c'est une fumée horrible
Que celle qui sort du canon,
Dans ces entreprises sans nom
Où l'homme prend l'homme pour cible.

Car elle obscurcit le ciel bleu !
Elle s'étend comme un nuage
Entre notre exécrable ouvrage
Et la bienveillance de Dieu !

MAURICE OLIVAIN.

— Maman, maman, tu ne sais pas ! Laisse tes fraises et viens danser avec moi !

Mme Martin fronça les sourcils !

— En tout cas, on verra ! Quand est-ce qu'y arrive ?

— Samedi ! Samedi... mais c'est demain ! Ohé ! Il nous faut nous dépêcher pour les préparatifs ! Tu comprends il faut bien le recevoir !

— Demain ? Mais ton père y sera pas, y s'en va en ville au marché ! Y aimera pas ça !

— Ça ne fait rien, mère, il le verra après demain, puisque Jean sera ici pour trois jours !

Et excitées soudain à la pensée de recevoir ce grand personnage de Montréal (Corinne avait réussi à fondre la résistance de sa mère et à lui communiquer un peu de sa flamme) les deux femmes s'affairèrent autour de la maison, épousettant, brossant, balayant, frottant avec ardeur tout ce qui se présentait devant elles.

Quand le père et le fils arrivèrent le soir, pour souper, ils s'arrêtèrent sur le seuil de la porte, interdits.

— Qu'est-ce qui vous a pris, à vous deusse, interrogea M. Martin ?

— Bon sens ! On dirait qu'y a passé un ouragan, surenchérît le fils, promenant son regard autour de lui !

La mère toussota, Corinne baissa les yeux !

— A table ! On va vous conter ça, fit Mme Martin.

Tous s'approchèrent sans dire mot. Mme Martin, ordinairement loquace, ne savait plus par où commencer. Le silence menaçait de devenir gênant lorsqu'une étincelle jaillit qui alluma une des querelles habituelles entre le frère et la sœur.

— Mange pas si vite, Paul ! s'exclama Corinne impatientement. Regarde ! T'as de la sauce sur tout le menton !

Le benjamin releva la tête !

— C'est pas pire que toé, la princesse ! T'as fait une tache de thé sur la nappe !

— On ne parle pas quand on a la bouche aussi pleine que tu l'as !

— Pis on va manger tout' seule dans son coin, quand on peut pas laisser souper les aut' en paix !

Pour bien prouver que les semonces de sa sœur ne l'affectaient en rien, le « petit dernier », mâchant bruyamment, escamota le pain de cette dernière. Et la bataille prit !

— Assez ! clama le père, d'une voix de stentor.

— Pour une fille qui pense à s'marier, j'trouve que t'agis pas mal drôle, osa avancer Mme Martin !

Ces paroles eurent don d'arrêter incessamment le tintamarre produit par les bouches parlant toutes ensemble !

— Qu'est-ce que tu m'radotes-là, interrogea le père Martin ?

L'épouse allait répondre, quand Paul s'interposa :

— Je l'sais, je l'sais moé ; c'est avec un gars de Montréal !

— Qui te l'a dit ? fit brusquement Corinne, lui faisant face ?

— Mon p'tit doigt ! Hi, hi, hi !

— Ce n'est pas vrai !

Mais Paul, une fois mis en marche, n'était pas pour se taire de sitôt ! Il commença malicieusement à déclamer :

*Il y avait une fois
Dans l'temps des rois,
Un prince charmant
Qui s'appelait Jean !
Il fit connaissance
Par correspondance
D'une...*

Il fut interrompu violemment, dans sa parodie, par Corinne qui, les yeux agrandis de stupeur, lui cria :

— Mon génie malfaisant ! Tu as été fouiller dans mon bureau !

— Tu sais ben que j'aurais pas fait ça, hein ? Voyons, ma chère Corinne, dis-moé un peu, vas-tu y faire manger de tes tartes à ton cavalier ?

— Laisse-moi la paix !

Paul continua imperturbablement :

— Parce que si tu y donnes de tes tartes, t'es mieux de lui faire faire son testament avant ! Y en r'viendra jamais, l'pauv' gaeux !

Pour toute réponse il reçut un coup de pied par dessous la table. Il riposta immédiatement par une pincée dans un endroit où la chair est épaisse et tendre et... sensible !

Corinne poussa un gémissement de douleur et, n'en pouvant plus, s'excusa de table et monta rapidement à sa chambre, les larmes aux yeux.

Après que Paul, l'exécrable, eut reçu une réprimande de circonstance, Mme Martin put enfin faire part à son mari des événements qui se préparaient. Corinne ne sut jamais ce qu'en dit son père, mais tard dans la soirée, comme elle se mettait au lit la tête garnie de bigoudis, elle apprit qu'il avait décidé de rester à la maison pour recevoir le visiteur, le lendemain. Cela lui donna une étrange commotion au cœur qui ne lui fit augurer rien de bon !

Corinne arpente nerveusement la plate-forme en face de la gare. Depuis dix minutes qu'elle attend, son imagination travaille de pied ferme. S'il allait ne pas venir ! Si le convoi déraillait ! Si...

Le puff puff d'une locomotive met fin à ses suppositions. Vite, un dernier coup d'œil dans sa petite glace : oui, son chapeau est droit, son rouge bien étendu, ses marguerites épinglées solidement !

Un frémissement la traverse toute ! Enfin, le train s'arrête dans un bruit de ferrailles et de freins demandant lubrification. Une couple de voyageurs en descendant, ne répondant pas à la description de son héros. Elle s'affole ! Son émoi est visible ! Mais non ! Là-bas, cet homme tout habillé de gris, qui a le dos tourné et semble chercher quelqu'un, qui est-ce si ce n'est « lui » ? (Lire la suite page 30)



Là, seulement, il se rendit compte que ses agresseurs étaient au nombre de deux.

L'ÉVADÉ

EH BIEN, Mignot, avez-vous trouvé quelque chose ? questionna M. Lallier, le chef de la Sûreté.

L'inspecteur eut un geste de mauvaise humeur et son front se barra d'un pli soucieux.

— Rien, absolument rien. L'affaire s'annonce comme devant être singulièrement ardue, répondit-il simplement.

Vraiment, il y avait de quoi être irrité !

Depuis des heures, en compagnie de ses collègues, il fouillait l'appartement en tous sens sans parvenir à découvrir le moindre indice, et il commençait à trouver cette tâche bien fastidieuse.

Dans le courant de la matinée, M. Lallier avait été appelé par un coup de téléphone, 23, rue Tronchet.

Le commissaire du quartier de la Madeleine, mandé pour constater un crime, réclamait de suite son aide.

Un riche rentier, M. Edmond Desgranges, venait d'être trouvé assassiné dans l'appartement qu'il habitait

depuis bientôt deux ans, en compagnie de sa gouvernante, Hortense Brissac.

De treize ans plus jeune que lui, celle-ci, qui venait d'atteindre la soixantaine, était entrée à son service quelques mois auparavant.

Très robuste à cette époque, Hortense Brissac avait soudain vu sa santé décliner rapidement et, depuis plus de trois semaines, notamment, prise d'une crise aiguë de rhumatismes, elle se traînait péniblement, le plus souvent obligée de s'aliter.

Cela n'était pas sans gêner considérablement son maître, mais, satisfait de ses services et peu soucieux de voir s'installer chez lui un nouveau visage, le vieillard faisait contre mauvaise fortune bon cœur.

Quoique profondément avare en dépit d'une fortune que la rumeur publique affirmait importante, il s'était résigné à prendre une femme de ménage pour suppléer sa gouvernante.

Celle-ci, très touchée de ce qu'elle savait être un immense sacrifice de

la part de son maître, lui avait voué une profonde reconnaissance.

Jamais elle n'oublierait, jamais elle ne le quitterait, affirmait-elle à qui voulait l'entendre.

Somme toute, le vieillard s'était montré extrêmement habile en agissant comme il l'avait fait. Lui-même malade, débile, il avait vraiment besoin de pouvoir compter sur un dévouement qui ne se ralentirait point ; pour une somme insignifiante, en vérité, il se l'était assuré.

Chaque jour, la femme de ménage arrivait vers sept heures. A son coup de sonnette discret, la gouvernante se traînait péniblement jusqu'à la porte, solidement verrouillée, car M. Desgranges avait défendu qu'elle confiât les clefs à la nouvelle venue.

Méfiant jusqu'à l'obsession, il vivait dans l'appréhension constante d'un cambriolage possible.

Pour décourager les cupidités qui auraient pu s'éveiller dans le voisinage, il ne manquait aucune occasion d'expliquer qu'il prenait toujours la précaution de ne garder chez lui que

des sommes insignifiantes. Mais nul n'était dupe de cette ruse, la gouvernante qui avait précédé Hortense Brissac ayant toujours affirmé le contraire.

Selon elle, colossalement riche, il se refusait à confier son avoir à une banque ; aussi, des liasses de billets de banque se trouvaient-elles enfouies en différents meubles.

En vain, avait-elle tenté de faire comprendre au vieillard le danger que cet argent constituait pour lui.

— Tout cela finira mal, vous verrez, monsieur, répétait-elle presque quotidiennement.

Mais, buté, il refusait de l'entendre. Si bien qu'un jour, prise de peur, la gouvernante avait préféré le quitter malgré les promesses qu'il lui faisait touchant son avenir.

« Si elle consentait à demeurer auprès de lui, il lui léguerait, à sa mort, de quoi vivre sans soucis... »

Rien n'avait pu vaincre les craintes de la gouvernante et elle était partie après avoir mis Hortense Brissac au courant du service.

Ce brusque changement, après dix années de vie commune, avait été si pénible au vieillard qu'il s'était bien promis de tout faire pour éviter qu'il se reproduise.

Heureusement, la nouvelle domestique n'avait fait aucune réflexion touchant la manie de thésauriser qu'avait son maître; aussi une parfaite entente avait-elle aussitôt régné entre eux.

De même qu'à sa précédente gouvernante, il avait promis un don important, mais elle avait paru choquée.

— Monsieur me donnera ce qu'il voudra. Ce n'est pas par intérêt que je le soigne, et si je pensais qu'il puisse le croire, j'aimerais mieux m'en aller immédiatement.

Ce désintéressement était allé droit au cœur de M. Desgranges et c'était aussi beaucoup pour cela qu'il avait consenti des frais supplémentaires pour la garder.

Rien, d'ailleurs, ne lui permettait de regretter son geste. De ce fait, au contraire, sa vie n'avait subi aucun bouleversement. Choyé par Hortense, c'est à peine s'il apercevait qu'elle souffrait, parfois, intolérablement.

Il lui importait qu'elle endurât le martyre pour demeurer debout, afin de préparer ses repas et que la chère fût toujours aussi exquise; il savourait égoïstement ses plats préférés.

Ce matin-là, donc, Hortense Brissac, après une nuit plus particulièrement pénible que les précédentes, — elle avait dû prendre un calmant pour reposter, — Hortense Brissac s'était traînée, au prix de mille difficultés, pour ouvrir à la femme de ménage, et tout en donnant à celle-ci des détails sur son état, elle s'était mise à préparer le chocolat au lait du vieillard.

Mais c'était, là, tout ce qu'elle pouvait faire.

Elle dut confier à la femme de ménage le soin de porter le déjeuner à son maître. Celui-ci, ayant coutume de se lever tard, déjeunait dans son lit.

Or, la femme de ménage venait justement de disparaître en portant le plateau, lorsque la gouvernante avait entendu un cri terrible, suivi d'un fracas de vaisselle brisée.

A peine avait-elle eu le temps de se dresser toute tremblante, du tabouret sur lequel elle s'était laissée choir, que la porte de la cuisine s'était ouverte violemment devant la femme de ménage hagarde, épouvantée.

Un tremblement convulsif agitait ses mains.

— Ah! mon Dieu! Ah! mon Dieu! balbutiait-elle, machinalement, sans savoir ce qu'elle disait.

La terreur qu'elle manifestait était si intense que la gouvernante n'avait osé la questionner. Elle s'était simplement rapprochée d'elle comme si elle cherchait une protection, et toutes deux elles étaient demeurées aussi bouleversées, en proie à une folle.

Cette sorte de paralysie n'avait guère duré.

Presque aussitôt, la femme de ménage avait cédé de nouveau à la panique qui l'avait fait se réfugier dans la cuisine.

D'un élan que sa compagne n'avait pu prévoir, elle s'était ruée sur la porte donnant dans l'escalier de service, et, sans plus se soucier de celle qu'elle laissait, elle avait disparu en poussant des cris aigus.

Hortense, médusée, et qui, en raison des rhumatismes qui la tenaillaient, ne pouvait songer à la suivre, était restée, immobile, au milieu de la cuisine.

En effet, l'émotion manifestée par la femme de ménage était trop violente pour qu'elle eût le courage de chercher à savoir ce qui la motivait.

D'ailleurs, quelques minutes à peine s'étaient écoulées que la porte demeurée entre-bâillée s'était rouverte, livrant passage à la concierge et à deux agents que suivait la femme de ménage encore toute tremblante.

La vue des uniformes avait arraché un cri à la gouvernante et la même exclamation qu'avait poussée la femme de ménage lui était montée aux lèvres :

— Ah! mon Dieu!

Cependant, les nouveaux venus, sur les brèves indications de cette dernière, avaient aussitôt commencé de visiter l'appartement et, soudain, comme ils pénétraient dans la chambre de M. Desgranges, Hortense Brissac, qui, pour savoir, s'était traînée à leur suite, recula en poussant un cri étouffé.

Devant le lit, aux couvertures largement rejetées, le corps du vieillard gisait, recroquevillé sur lui-même, au milieu de la descente de lit.

Hortense Brissac dut s'appuyer au chambranle de la porte pour ne pas tomber, mais son regard, était demeuré rivé au cadavre, comme aimante par l'atroce vision, puis, brusquement, alors que l'un des agents se baissait pour examiner la face violacée du malheureux, elle s'était effondrée, n'en pouvant plus. Là, s'arrêtaient ses souvenirs.

Plus tard, au bout d'un temps dont elle n'avait pu apprécier la durée, elle s'était retrouvée dans son lit, et c'est par les questions qui lui avaient

issue l'assassin s'était introduit dans l'appartement.

Dans la maison, personne n'avait entendu le moindre bruit, et la gouvernante, même, n'avait rien perçu d'anormal, puisque c'était la femme de ménage qui avait découvert le drame.

Dès son arrivée, le chef de la Sûreté avait voulu la questionner, mais sur l'intervention du médecin appelé en hâte auprès d'elle, il avait dû y renoncer. Il fallait lui laisser le temps de se remettre.

La secousse subie par elle avait été si brutale qu'il fallait prendre de grandes précautions en raison de son âge et de son état de santé déjà critique.

M. Lallier s'était incliné, ne pouvant faire autrement, mais il n'avait nullement renoncé à son projet. Pourtant, il avait laissé partir le docteur absolument convaincu que sa décision serait respectée.

Tout le jour, le chef de la Sûreté s'était contenté de surveiller les recherches de ses hommes, mais celles-ci demeuraient toujours négatives; aussi, vers le soir, après s'être concerté avec le juge d'instruction, M. Bartel, avait-il décidé de passer outre à l'avis émis par le médecin.

Le temps pressait. Il fallait savoir de suite à quoi s'en tenir pour orienter heureusement les recherches.

Il suffirait de procéder avec ménagement pour ne causer à la vieille femme aucun heurt dangereux.

RECIT POLICIER COMPLET

par

Henriette LEENHOUDER

été posées qu'elle avait appris de quelle façon son maître avait trouvé la mort.

Durant la nuit, aux environs de deux heures, à ce qu'affirmaient les médecins, le malheureux avait été étranglé à l'aide d'une serviette roulée en corde et nouée solidement.

Pour abrégé son œuvre, l'assassin avait pris la précaution de glisser un morceau de bois entre le cou de sa victime et la serviette; puis, sauvagement, il avait tourné jusqu'à ce que, sous cette pression ininterrompue, le vieillard eût cessé de donner signe de vie.

Ensuite, il s'était livré à un pillage en règle des meubles. Sans doute mécontent du butin trouvé dans la chambre, il avait continué sa visite par les autres pièces, ainsi que l'attestait le désordre qui y régnait. Mais c'était surtout sur les meubles garnissant le bureau qu'il s'était acharné. Là, un vaste secrétaire gisait, littéralement éventré et vidé des papiers qu'il contenait. Ceux-ci gisaient, pêle-mêle, sur le sol mais aucun billet de banque ne s'apercevait; l'assassin avait dû faire main basse sur eux.

Cependant, nulle part les policiers n'avaient pu relever la moindre empreinte. Le ou les misérables, car on ne le savait, avaient dû opérer gantés et chaussés de caoutchouc; toutes les précautions avaient été prises pour ne laisser derrière soi aucune trace.

D'autre part, il était absolument impossible de déterminer par quelle

Tel était du moins l'avis du chef de la Sûreté.

Pourtant, au moment d'agir, il ne pouvait se défendre d'une suprême hésitation. Transigeant avec lui-même, il avait voulu attendre que ses hommes eussent achevé l'ultime inspection qu'ils venaient d'entreprendre dans l'appartement.

La réponse négative de Mignot le décida brusquement. Il revint aussitôt dans le salon où se trouvait M. Bartel et murmura quelques mots à son oreille. Le magistrat inclina la tête en signe d'assentiment et, suivi de son greffier, il se dirigea vers la chambre où reposait la gouvernante, que veillait la femme de ménage.

II

UNE VIVANTE ÉNIGME

L'ENTRÉE du magistrat arracha un tressaillement nerveux aux deux femmes.

Sous la clarté de la lampe électrique posée sur la table de nuit, le visage de la gouvernante apparaissait d'une pâleur cireuse.

D'un regard rapide, elle enveloppa M. Bartel et son greffier, mais elle ne prononça aucune parole.

Cependant, tandis que son subordonné s'installait devant une petite table dans le rayon lumineux de la lampe, le juge d'instruction pria la femme de ménage de sortir.

Celle-ci, intimidée, s'empressa d'obéir avec une précipitation qui, en

toutes autres circonstances, eût été comique.

M. Lallier, étant entré à son tour, s'était assis au côté de M. Bartel et tous deux échangeaient des paroles à voix basse.

— Si vous le permettez, monsieur le juge d'instruction, je vais faire entrer un de mes hommes, Mignot, celui en qui j'ai le plus de confiance. Il est doué d'une sagacité merveilleuse, proposa soudain le premier.

Et sans attendre l'assentiment dont il était sûr, il sortit doucement. Lorsqu'il revint deux minutes plus tard, l'homme qui se glissa sans bruit à sa suite avait la tête ceinte d'un bandeau blanc.

C'était Mignot qui, pour plus de commodité, avait imaginé de feindre d'être blessé. Le pseudo-pansement lui assurait une sorte d'incognito.

Cette tactique lui était habituelle. Ainsi, les traits dissimulés, il avait la faculté d'apparaître ensuite sous son aspect véritable sans que son regard, dont il connaissait l'éclat particulier, attirât l'attention.

Pour le moment, sa présence passa d'autant plus inaperçue que M. Bartel avait déjà commencé son interrogatoire.

— Mais, dolente, encore hébétée, Hortense Brissac comprenait à peine les mots prononcés; souvent, il fallait les répéter pour qu'elle parvînt à leur donner une signification quelconque.

Un leitmotiv revenait constamment sur ses lèvres :

— Ah! mon bon monsieur, que voulez-vous que je vous dise?

« J'ai dormi toute la nuit sans me douter de ce qui se passait, et c'est heureux, je crois, car si j'avais bougé, à l'heure qu'il est, je serais sans doute morte, moi aussi! »

Peut-être, M. Bartel jugea-t-il cette préoccupation trop égoïste, car, brusquement, il eut un geste agacé.

— Enfin, que diable! vous êtes la seule personne qui puisse donner des indications capables de nous mettre sur la piste de celui ou de ceux qui ont assassiné votre maître.

Cette riposte eut le don d'arracher de nouvelles lamentations à la vieille femme.

De plus en plus nerveux, le magistrat sentait sourdre en lui une irritation assez prononcée.

— Voyons, il est impossible qu'aucun bruit ne soit parvenu jusqu'à vous! Même si un seul individu a commis ce forfait, il lui a fallu un certain temps pour le perpétrer.

« Les meubles forcés, les allées et venues, tout cela ne peut s'exécuter silencieusement, sans que des craquements retentissent... »

Mais, cette fois encore, la gouvernante répondit du même ton dolent :

— Ah! mon bon monsieur, est-ce que je sais, moi? J'ai peur que jurer que je n'ai rien entendu.

Il y avait vraiment de quoi lasser les meilleures volontés. M. Bartel eut un geste d'impuissance et fit un signe à son greffier.

Aussitôt, celui-ci, prenant les feuillets qu'il venait de couvrir d'une fine écriture, se leva et s'approcha du lit.

Sans doute surprise, la vieille femme, d'un mouvement impulsif, se recula vivement.

Un sourire ironique glissa sur les lèvres du greffier, mais aussitôt son visage reprit son impassibilité correcte.

— Ne craignez rien, je ne vous ferai pas de mal. Je vous demanderai simplement de signer votre déposition, expliqua-t-il néanmoins.

Cette fois encore, il lui fallut répéter à plusieurs reprises pour qu'elle comprît. Intimidée, elle voulut se redresser et s'asseoir sur le lit, mais, à la première tentative, elle ne put réprimer un cri de douleur :

— Ah ! mes reins ! C'est à croire que je vais devenir paralysée !

— Attendez, je vais vous aider, proposa obligeamment le greffier.

Malgré son intervention, la gouvernante dut se résigner à demeurer allongée. C'est dans cette position incommode qu'elle apposa sa signature au bas des papiers.

Son écriture, déjà malhabile, fut encore déformée de ce fait, si bien que son nom en devint illisible, mais peu important : la loi était appliquée.

Cependant, M. Bartel et M. Lallier s'étaient levés et causaient à voix basse, échangeant leurs impressions.

Soudain, le chef de la Sûreté parut se souvenir de la présence de la gouvernante.

— J'ai besoin d'interroger aussi la femme de ménage. Pouvez-vous demeurer seule un moment ? lui demanda-t-il.

— Hé oui, puisqu'il le faut ! répondit-elle entre deux gémissements.

Elle souffrait si visiblement que les quatre hommes se disposèrent à sortir, pressés d'échapper à ce pénible spectacle.

Pierre Mignot, qui jusqu'alors était demeuré immobile dans l'ombre, s'avança à son tour vers la porte, mais au moment de la franchir, il se retourna pour embrasser la chambre d'un dernier coup d'œil.

Son mouvement avait été machinal, aussi demeura-t-il surpris du regard dur dont la gouvernante les enveloppait à ce moment.

Sans doute était-elle exaspérée du tracassé qu'on lui causait et se jugeait-elle injustement persécutée ?

Elle abaissa brusquement les paupières et demeura immobile, cherchant évidemment le repos.

Cependant, de l'autre côté de l'huis, dans l'antichambre, Pierre Mignot, au lieu de suivre ses compagnons, les laissa entrer dans une pièce voisine, puis se baissant vivement, il colla son œil au trou de la serrure.

Avant de sortir, il avait pris la précaution de tourner la clef, de façon à dégager l'orifice, se réservant ainsi de pouvoir observer ce qui se passait dans la chambre de la gouvernante.

Celle-ci était incapable de soupçonner cette ruse ; aussi fût-ce sans doute pour cela que son attitude se modifia brusquement.

Elle qui, jusqu'alors, était demeurée allongée à demi paralysée, disait-elle, par les douleurs, se redressa d'un mouvement rapide et, assise sur son lit, elle écouta décroître le bruit des pas.

Lorsqu'il fut éteint, ses traits, jusque-là contractés par l'effort, se détendirent et une expression de joie diabolique éclaira son visage.

Quelques minutes elle demeura ainsi, absorbée dans des pensées qui ne devaient être qu'agréables, si l'on en jugeait par son attitude ; puis, enfin, elle eut un haussement d'épaules ironique et, satisfaite, elle se laissa retomber sur ses oreillers.

Cependant, l'inspecteur, qui guettait toujours, vit s'éteindre lentement l'expression diabolique sur son visage. Il était évident que la gouvernante se composait de nouveau l'aspect qu'il lui avait connu jusqu'alors, celui d'une vieille femme malade et dénuée d'intelligence.

Il se redressa alors et, vivement, se glissa dans une pièce voisine, cherchant l'isolement.

Il voulait tout d'abord réfléchir.

Que signifiait donc la soudaine transformation qui s'était produite, sitôt après leur départ, chez la gouvernante ?

Si elle se moquait d'eux, c'est donc qu'elle estimait qu'ils faisaient fausse route ?... Or, si telle était sa con-

viction, c'est qu'alors elle connaissait la vérité !

Tout permettait de le supposer.

En tout cas, il y avait, là, une énigme que Mignot décida aussitôt d'éclaircir.

Tout d'abord, il enleva prestement le pansement qui entourait son front et qui, maintenant, était devenu inutile ; puis, il rejoignit son chef. Non pas qu'il voulût le mettre au courant de ce qu'il venait de découvrir ; il se réservait au contraire d'agir seul, de jouer du coup de théâtre au cas où il s'en produirait un.

Précisément, M. Lallier, après avoir assisté au bref interrogatoire de la femme de ménage, qui, elle non plus, ne savait rien, se disposait à s'en aller.

— Accompagnez-moi, Mignot... Nous causerons en route, ordonna-t-il brièvement.

Dans l'auto, l'inspecteur demanda l'autorisation de prendre la direction de l'enquête, de s'en occuper seul au besoin.

M. Lallier avait pleine confiance en lui, aussi ne lui marchandait-il pas son acquiescement.

— Faites, Mignot, car je compte sur vous. Jusqu'à présent, j'ai mauvaise impression. Cette affaire va peut-être nous causer de gros ennuis.

— J'espère bien que non, répliqua vivement l'inspecteur.

L'auto stoppait. M. Lallier lui tendit la main.

— Bonne chance ! fit-il, simplement.

Le lendemain, il était à peine neuf heures du matin lorsqu'un médecin se présenta rue Tronchet.

Il était, disait-il, désigné par le juge d'instruction pour examiner la gouvernante et lui donner tous les soins que nécessiterait son état.

Véritablement, elle se défendit d'avoir besoin de quoi que ce fût.

Cependant, sans se laisser le moins du monde influencer, il se mit en devoir de remplir la mission qui lui avait été confiée.

Mais il lui fallut renoncer à ausculter la malade.

En effet, au moindre effleurement, celle-ci poussait des cris affreux ; on aurait pu croire qu'on l'étranglait.

— J'ai rarement vu de cliente aussi difficile, maugréa-t-il en faisant effort pour contenir sa mauvaise humeur.

Hortense, indifférente à ses paroles, continuait de geindre bruyamment. Le nouveau venu parut réfléchir profondément, puis comme il relevait la tête, ses yeux rencontrèrent ceux de la gouvernante.

En ce moment, ils exprimaient une telle énergie que le pseudo médecin, lequel n'était autre que Pierre Mignot, en fut frappé.

Décidément, cette femme était bien énigmatique ; pour la seconde fois, il en avait l'impression.

C'était pour pouvoir agir en toute liberté qu'il avait usurpé la personnalité d'un médecin ; de plus, elle lui donnait l'avantage de l'autorité.

Il fit mine de griffonner une formule sur un bloc de papier. En réalité, il possédait une ordonnance préparée à l'avance. Ce fut elle qu'il remit à la femme de ménage accourue à son coup de sonnette.

— Portez de suite cela chez un pharmacien. Allez, je vous attends.

L'ordre était péremptoire, elle s'empressa de l'exécuter.

Son absence ne fut pas de longue durée. Quelques minutes plus tard, elle revint, rapportant une petite boîte dont, prestement, il s'empara.

— Tenez, ma brave femme, prenez un cachet. Il calmera vos douleurs.

Hortense Brissac eut une hésitation, mais si brève qu'elle fût, le policier l'avait remarquée.

Or, elle dut comprendre qu'il l'observait, car d'une main tremblante elle prit le verre qu'il lui tendait et où il venait de verser un peu d'eau.

Docilement encore, elle accepta le cachet qu'il lui offrait, mais alors qu'elle s'apprêtait à le porter à sa bouche, une douleur nouvelle la te-

nailla, si aiguë qu'elle dut poser hâtivement le verre sur sa table de chevet. Puis, comme les autres, celle-ci s'atténua et la gouvernante put enfin, d'un geste prompt, absorber le cachet.

Son mouvement avait été si brusque que Pierre Mignot n'avait pas eu le temps de voir le cachet glisser entre ses doigts.

Il fronça le sourcil, car il eut la sensation d'être joué. Pourtant, la malade, ayant reposé le verre, laissait ses mains ouvertes sur le drap sans tenter de rien dissimuler.

Vraiment, il devait avoir tort de se défier à ce point, sa méfiance professionnelle l'entraînait trop loin !

D'ailleurs, bientôt il saurait à quoi s'en tenir à ce sujet. Le cachet qu'il venait de donner à la vieille femme contenait un narcotique puissant et l'ordonnance qu'il avait feint de griffonner lui avait été remise par un de ses amis, médecin authentique.

Si Hortense Brissac, d'ici une heure, ne somnait pas dans un sommeil pesant, c'est qu'il aurait été joué.

Sa conviction fut bientôt faite.

A midi, la malade n'avait encore manifesté aucune tendance à la somnolence mais, par contre, ses gémissements s'étaient considérablement atténués.

Sa souffrance n'était donc qu'une comédie, habilement jouée, il fallait le reconnaître, puisque croyant avoir absorbé un calmant elle se taisait !

Elle en savait certainement long sur la mort de son maître ! Pourtant, elle ne pouvait être que complice, car le vieillard avait été étranglé par une main vigoureuse...

Mais si la complicité de la gouvernante ne faisait plus de doute pour le policier, il cherchait vainement dans quel but elle s'astreignait à jouer une comédie si fatigante.

Or, n'était-ce pas tout simplement pour empêcher qu'on se livrât à une visite trop minutieuse de sa chambre ? Peut-être celle-ci recelait-elle une preuve capitale de sa complicité ?

Ce devait être cela, sinon les douleurs qu'elle feignait de ressentir seraient allées en s'atténuant, car, son forfait commis, en possession de la fortune dérobée, elle ne devait avoir qu'une hâte : quitter l'appartement tragique, fuir l'obsession des interrogatoires.

Oui, si elle restait, c'est qu'un intérêt puissant l'y contraignait...

III

SUR LA PISTE

L'INSPECTEUR ne s'était pas trompé. Acculée à avaler le cachet, la gouvernante prise, peut-être, de la répulsion qu'éprouvent les gens simples pour les médicaments, l'avait caché dans un pli des draps, puis, finement pulvérisé entre ses doigts. Bien convaincue que Mignot ne s'était aperçu de rien, elle était parfaitement tranquille.

Cependant, la présence assidue du prétendu docteur ne devait point tarder à lui paraître suspecte.

Evidemment, sa mission n'était pas uniquement médicale.

En effet, durant cette première journée, il revint plusieurs fois, feignant d'être inquiet de l'état de la vieille femme.

Celle-ci se renfermait dans un silence dédaigneux et parfois un éclair, vite éteint, passait dans ses yeux.

Il allait être huit heures et Pierre Mignot, le prétendu docteur Castaing, achevait de donner des indications à la garde, qui avait pour mission de veiller Hortense Brissac, lorsque, soudain, un bruit sourd s'éleva, qui semblait monter de l'étage inférieur.



Le soldat ANTONIO PARENT, du Régiment de Maisonneuve, en service actif au pays. Envoi de sa tante, Léonie Ducharme, 352, rue Racine, Granby, P. Q.



Le marin PAUL-EMILE GIGUÈRE et le soldat MAURICE GIGUÈRE, tous deux fils de M. et Mme D. Giguère, en service actif outre-mer.

NOS MILITAIRES

Feignant d'éprouver une grande frayeur, elle se mit aussitôt à pousser des cris déchirants, ainsi qu'elle l'avait fait le matin.

Mais Mignot était désormais averti à ce sujet. Il ne manifesta aucun empressement vers elle. Il se contenta d'attendre que la prétendue crise fut terminée; alors, seulement, il s'informa.

— Ce sont des locataires qui ont la mauvaise habitude de claquer les portes, expliqua la gouvernante. Cela me surprend toujours...

Sous le regard dont il la fixait, elle semblait mal à l'aise et il remarqua que ses yeux, virant brusquement, se posaient inquiets, sur le pan de mur auquel son lit se trouvait appuyé.

La pièce, de dimensions moyennes, était garnie de meubles anciens et lourds et le fond du lit était tendu d'un reps épais.

Déjà plusieurs fois, il avait eu l'impression qu'elle regardait avec insistance ce coin de mur lorsqu'elle croyait n'être pas vue.

Immédiatement, il songea que, là, se trouvait peut-être une cachette. En ce cas, il fallait agir vite.

D'un signe, il appela la garde à l'écart.

— Cette pauvre femme a besoin de repos. Je vais lui faire une piqûre. Quand je lèverai la main gauche, vous la maintiendrez immobile afin que je ne puisse la blesser, fit-il brièvement.

De son lit, Hortense Brissac les suivait d'un regard inquiet. Mais déjà la garde, se rapprochant d'elle lui masquait la vue du policier.

Quelques secondes s'écoulèrent; puis, à son tour, il vint jusqu'àuprès de la vieille femme.

Avant que celle-ci ait eu le temps de comprendre ce qui lui advenait, elle fut maintenue par celle qui la gardait, puis, presque aussitôt, elle poussa un cri terrible.

La seringue qui brillait entre les doigts du pseudo-médecin venait de pénétrer dans sa chair, lui causant une assez vive douleur.

En effet, dans sa crainte de ne pas réussir, il avait agi trop précipitamment.

Hortense Brissac, blême de rage, protesta avec violence.

« Jamais elle n'avait vu user de tels procédés envers des malades! Elle défendait qu'on la touchât à l'avenir! »

Mais, flegmatique, Pierre Mignot feignait de ne point entendre. Cette soudaine fureur l'amusait et l'intéressait tout à la fois. Comme un chasseur à l'affût, il attendait patiemment. Son instinct lui criait qu'il était sur la bonne piste.

Cependant l'agitation de la vieille femme ne se prolongea guère. Une demi-heure à peine s'était écoulée, qu'en dépit de ses efforts elle somnait dans une invincible torpeur et, bientôt, celle-ci se mua en un sommeil de plomb.

Pierre Mignot eut une exclamation de triomphe, puis, précipitamment, il congédia la garde.

— Vous pouvez rentrer chez vous. Je vous ferais prévenir si j'avais besoin de vous...

Sans doute, la garde connaissait-elle sa véritable personnalité, car elle se retira aussitôt.

Derrière elle, l'inspecteur prit la précaution de pousser le verrou sans oublier de s'assurer que l'orifice de la serrure était bien bouché.

Il était seul, nul ne pourrait voir ce qu'il allait faire.

Il alla droit à l'armoire, mais il eut beau bouleverser les papiers qu'elle contenait il n'en trouva aucun d'équivoque. Il n'y avait, là, que des feuillettes sans importance.

Agacé, déçu, il se dirigea alors vers le lit. Or, ce fut inutilement qu'il tenta de le déplacer, celui-ci semblait rivié au sol.

— Ah ça! que signifie ceci? murmura-t-il en se glissant dans la ruelle qui le séparait du mur.

L'espace était étroit; aussi ne pouvait-il s'y mouvoir qu'avec difficulté d'autant qu'il lui fallait soulever le lourd rideau de reps pour examiner la muraille.

Celle-ci était tapissée jusqu'à hauteur des boiseries d'un papier ordinaire sous lequel ne se voyait nulle saillie. Rejetant alors sur le lit le rideau de reps, il examina minutieusement chaque partie des boiseries.

Il les palpa toutes une à une, appuyant, puis poussant dans des sens divers, mais aucune ne bougea, ainsi qu'il l'espérait, pour découvrir une cavité quelconque.

Alors, patiemment, il recommença, exerçant des tractions nouvelles.

Soudain, il perçut un léger bruit et il lui sembla que le lit, contre lequel il était appuyé, oscillait imperceptiblement.

Soudain, il perçut un léger bruit d'exécution, il appuya sur la boisserie comme s'il voulait l'abaisser. Cette fois, la moulure bougea sensiblement; quand au lit, glissant littéralement sur ses quatre pieds, il recula jusqu'au milieu de la pièce.

Le policier eut du mal à contenir une exclamation de stupeur. Il s'attendait à découvrir une cachette creusée dans le mur et non à trouver un mécanisme compliqué digne du théâtre.

Quant à la gouvernante, toujours sous l'empire du narcotique qu'il lui avait injecté, elle ne fit aucun mouvement. Anéantie dans son lourd sommeil, elle semblait morte.

Cependant, Pierre Mignot appuyait machinalement sur la mystérieuse boisserie. De nouveau, elle s'abaissa, mais, cette fois, le sol bougea sous les pieds de l'inspecteur...

En effet, le parquet s'abaissait lentement d'un côté sur une surface d'un mètre carré environ.

Le policier se trouvait précisément sur l'emplacement de cette sorte de trappe mouvante. Or, la manœuvre s'exécutait lentement, il avait le temps de changer de place, de demeurer tranquillement sur le sol fixe.

Mais à quoi cela lui eût-il servi? Ne voulait-il pas poursuivre son enquête jusqu'au bout?

Puisque le sol s'ouvrait brusquement dans lequel donnait la trappe.

Se ramassant en boule, il s'assit, prêt à se cramponner lorsque l'inclinaison lui rendrait la position intenable.

Ceci ne tarda pas à se produire.

D'un mouvement souple, le policier se glissa jusqu'à l'extrême bord de la trappe et, s'y agrippant nerveusement, il laissa couler ses jambes dans le vide; puis, il sauta d'un bond dans le trou noir qui béait sous lui.

Il eut tout juste le temps de comprendre qu'il tombait dans une pièce inhabitée, car l'obscurité la plus profonde y régnait, puis il ressentit un choc violent à la jambe. Etouffant un cri de douleur, il ploya le genou.

Si légèrement qu'il eût sauté, il avait eu la malchance de rencontrer un meuble.

Mais déjà il se reprenait et à lueur d'une lampe électrique, il se mit à examiner attentivement la pièce où il se trouvait.

C'était un petit bureau modeste, meublé où il semblait que nul ne travaillât jamais, tant il donnait l'impression de nudité, d'abandon.

Cependant, un bruit de dé clic lui fit relever la tête.

La trappe, arrivée au bout de la manœuvre, venait de remonter et de se refermer.

Maintenant, encastrée dans le plafond à solives apparentes, elle ne

“Ayez la Fraîcheur d'une Orchidée, essayez mon Masque Nocturne”

ILONA MASSEY, VEDETTE DE "INTERNATIONAL LADY" PAR EDWARD SMALL



Ilona Massey dit...

"En face de l'appareil photographique ma peau doit être plus que lisse. Donc, j'ai recours au Masque Nocturne. Son effet magique vient de la Crème Woodbury. Incomparable -- mon teint le prouve!"

Chaque soir, Ilona se nettoie le visage avec Woodbury dont l'huile fine spéciale empêche la sécheresse qui engendre les rides.

Ensuite, elle essuie la crème et en rapplique une couche légère pour la nuit. Un ingrédient spécial purifie Woodbury constamment; c'est une crème qui ne rancit pas.

"Essayez-la chaque nuit", conseille Ilona: "vous aurez ce teint que les hommes adorent."

WOODBURY COLD CREAM

Masque Nocturne des Vedettes



A peau spéciale—crème spéciale. Si la peau est normale—Woodbury Cold Cream. Trop grasse? Prenez Woodbury Cleansing Cream. Trop sèche? Prenez Woodbury Dry Skin Cream. Et comme base de poudre, employez toujours Woodbury Foundation Cream.

Empruntez le secret de beauté d'Ilona. Achetez de suite un pot de Crème Woodbury à 50¢. Aussi, prix d'essai: 16¢, 25¢.

FABRICATION CANADIENNE

laissait voir aucune trace de son existence.

Pierre Mignot eut un geste de contrariété et, durant quelques secondes, il demeura immobile, réfléchissant.

Il lui sembla percevoir un second choc sourd. Sans doute le lit, complétant la manœuvre, avait-il repris sa place primitive...

Toute retraite de ce côté était définitivement coupée. Mais, bah ! cela n'avait, après tout, qu'une importance fort relative, car Mignot était foncièrement brave.

Prudemment, il s'assura que son revolver se trouvait toujours dans sa poche et après avoir pris soin d'abaisser le cran d'arrêt, il se glissa d'un pas feutré vers la porte.

L'appartement semblait désert. Aucun bruit ne s'entendait. D'une main légère, il fit jouer la serrure.

Le bureau donnait sur une antichambre sur laquelle s'ouvraient plusieurs portes.

Il s'orienta d'un coup d'œil rapide. Huit à dix pas le séparaient du seuil de la pièce voisine. Il éteignit sa lampe et les franchit à tâtons.

Quelqu'un pouvait se trouver dans l'appartement ; il voulait surgir à l'improviste.

Mais cette pièce était également vide. Il en visita ainsi quatre tour à tour. Toutes étaient simplement meublées. Au total, il y avait deux chambres et deux bureaux. Le local avait, évidemment, une destination commerciale, du moins en apparence.

Il ne restait que la cuisine à explorer.

Il venait d'y pénétrer lorsqu'il perçut un bruit de clefs dans l'antichambre.

D'un bond, il s'élança vers la porte d'entrée, mais celle-ci ne bougea point.

Cependant, comme il demeurait interdit, le bruit tout proche d'une porte qui s'ouvre le fit sursauter.

Déjà, il se retournait, mais il n'eut pas le temps de faire volte-face. Un choc rude le fit choir sur le sol, tandis qu'il éprouvait une sensation aiguë de morsure.

En effet, la lumière venait de jaillir d'un plafonnier et Pierre Mignot eut le temps d'entrevoir un chien berger allemand qu'un homme maintenait énergiquement ; puis, au même moment, il reçut sur la nuque un violent coup de poing.

Etourdi, il s'effondra à la renverse sur le sol, tel un pantin disloqué.

CHAPITRE IV

SUPRÊME TENTATIVE

L'AGRESSION brutale lui avait fait lâcher le revolver dont il s'était muni pour entreprendre cette visite domiciliaire.

A demi inconscient et incapable d'opposer la moindre résistance, il sentit qu'on le bâillonnait, puis qu'on le soulevait de terre et qu'on le portait.

Le chien, évidemment dressé, n'avait poussé aucun aboiement. D'un œil encore vague, il vit qu'on poussait celui-ci dans la cuisine...

Quant à lui, il fut transporté dans une chambre voisine. Là, seulement, il se rendit compte que ses agresseurs étaient au nombre de deux.

En un tournemain, ceux-ci le ligotèrent ; puis, ceci fait, ils se mirent à le fouiller.

L'un de ces hommes pouvait avoir une cinquantaine d'années ; quant au second, de quinze ans moins jeune environ, il paraissait moins fruste. Élégamment vêtu, il donnait assez bien l'impression d'un homme d'affaires ; il était évidemment le chef de l'autre.

En effet, sur un bref signe de lui, son compagnon se mit en devoir de fouiller le policier.

Pendant ce temps, le plus jeune, tout frissonnant, se dirigeait vers la cheminée, où un feu de bois était préparé ; d'un geste nerveux, il y mit le feu.

La température était très froide, car on atteignait aux premiers jours de décembre.

— Eh bien ! voyons, Armand, trouves-tu quelque chose ? questionna soudain celui qui paraissait être le chef.

Il parlait d'un ton impatient, mais déjà l'autre, qui se tenait agenouillé auprès de Pierre Mignot, se relevait et, grave, crispé, il tendait à son compagnon divers papiers qu'il venait d'extraire des poches du malheureux.

— Tiens, regarde, Gallois, fit-il simplement.

Un coup d'œil suffit à l'interpellé pour comprendre.

Son front devint aussitôt soucieux.

Evidemment, il s'attendait à tout autre chose, et comme celui qu'il nommait Armand l'interrogeait du regard, il répondit d'une voix sourde en se penchant à son oreille :

— Si la police s'occupe de nous, c'est qu'elle en sait plus que nous croyons. Filons !

— Mais...

Gallois pressentit l'objection.

— Hortense a sûrement eu l'éveil, car elle est admirablement placée pour suivre la marche de l'enquête. Elle est forte. S'il y a du danger, elle n'attendra pas pour leur filer entre les doigts. Ne te préoccupe pas d'elle.

— Et celui-là, est-ce...

Le regard de l'homme était significatif ; son compagnon lui saisit vivement la main.

— Non, non, ne fais pas de bêtises. Il faut ménager l'avenir, car, en réalité, nous ne savons rien pour le moment.

L'autre hochait la tête.

C'était vrai. Ils ne savaient rien de ce que cet homme avait pu découvrir.

Cependant, le policier recouvrait lentement sa lucidité. Comme il se tordait sur le sol, cherchant à se dégager, celui qui se nommait Armand éclata d'un rire haineux.

— Ah ! mon bonhomme, tu peux grouiller ainsi qu'un ver coupé. Tu es pris et bien pris ! Crève donc !

Mais déjà, son compagnon, lui imposant rudement silence, l'entraînait à sa suite, vers l'antichambre.

Pierre Mignot, toutes ses facultés tendues, entendit le bruit de leurs pas décroître, puis la porte de l'appartement claqua.

Maintenant, il était seul ; autour de lui, tout était retombé au silence.

Puisque ces deux hommes, incontestablement des bandits, connaissent sa personnalité, il eût été logique qu'ils tentassent de le supprimer.

Dans la situation où ils se trouvaient, la magnanimité ne s'expliquait point. Puisqu'ils n'avaient pas hésité à tuer le vieux rentier pour le dépouiller à leur aise, ils n'avaient aucune raison de ménager le policier qui cherchait à les arrêter.

Tout à coup, l'inspecteur, qui réfléchissait profondément, tressaillit sous l'empire d'une pensée.

Ces hommes n'étaient peut-être partis que pour aller chercher du renfort ou savoir exactement où en était l'enquête. Evidemment, ils ne voulaient pas agir au hasard ; le fait d'avoir maîtrisé leur chien en arrivant le prouvait.

D'ailleurs, ils l'avaient certainement pris tout d'abord pour un cambrioleur.

Donc, s'ils avaient l'intention de revenir, il fallait disparaître au plus tôt. Hélas ! fuir dans la situation où il se trouvait était absolument impossible !

Lui faudrait-il alors attendre qu'on vit lui donner la mort ainsi qu'à une bête à l'abattoir ?

Cependant, d'autres hypothèses encore étaient plausibles.

Certains qu'aucune preuve du crime n'existait contre eux, les misérables ne se souciaient nullement peut-être d'aggraver leur cas en assassinant un policier...

Ou bien, au contraire, agissaient-ils ainsi simplement par cruauté ?...

Quittant définitivement l'appartement en raison du danger qu'ils y couraient, sans doute avaient-ils imaginé de l'y abandonner, ligoté et bâillonné.

Ainsi, dans la solitude de ces pièces inhabitées, il agoniserait lentement sans que personne puisse soupçonner sa présence !

Or, pouvait-on imaginer supplice plus affreux que cette mort en plein cœur de Paris, au centre de ce quartier animé et commerçant ?

Il fallait, pour l'imposer, être dévoué d'une cruauté rare, d'une férocité de cannibale !

Plus Pierre Mignot réfléchissait, plus il trouvait que cette hypothèse devait être exacte. C'était, bien certainement, la vengeance abominable qu'avaient conçue les deux criminels.



Cette conviction fit perler une sueur d'angoisse, au front de l'infortuné.

Désespérément, il banda ses muscles, cherchant à faire éclater ses liens, mais ceux-ci étaient solides. Il ne réussit qu'à les incruster plus profondément dans sa chair.

Pourtant, le temps pressait.

Là-haut, dans l'appartement, la gouvernante s'éveillerait bientôt de son sommeil de plomb. Si le lit était demeuré déplacé, elle comprendrait aussitôt qu'elle avait été jouée. Si aucune trace ne restait, la soudaine disparition du prétendu docteur lui donnerait peut-être alors l'éveil.

Dans le silence de l'appartement, une pendule lui apprit soudain qu'il était seul depuis plus d'une heure déjà.

Mais comment se libérer, comment s'évader de cette prison maudite ?

Une à une, le malheureux imaginait les évasions les plus folles, les plus irréalisables.

A la lueur des bûches flambant dans l'âtre, son visage apparaissait, rouge, congestionné par l'effort de la pensée et par la suffocation.

Heureusement, il ne souffrait pas du froid, le feu entretenant dans la pièce une chaleur douce. Il songea que le bandit avait été bien inspiré en l'allumant, puis, de nouveau, il chercha désespérément le moyen d'échapper au supplice qui lui avait été ménagé.

Machinalement, son regard s'était fixé sur les lourdes bûches flambantes ; longtemps, il réfléchit ainsi.

Soudain, il sursauta et ses yeux parcoururent rapidement la pièce ; une expression étrange les animait.

Il était visible qu'il luttait contre une tentation impérieuse, qu'il hésitait à prendre une grave décision.

Cependant, à plusieurs reprises, son regard alla de la fenêtre, que masquaient des rideaux de tissu léger, à la porte demeurée ouverte ; il semblait supputer quelque chose, peut-être la distance qui les séparait...

Tout à coup, après une dernière et inutile tentative, il se tordit et d'un soubresaut il parvint à se coucher sur le côté droit, presque à plat ventre.

Avec effort, il réussit ensuite à replier sous lui ses jambes étroitement garrottées, puis, les détendant brusquement, il glissa de quelques centimètres sur le sol.

Trois fois de suite, il renouvela sa manœuvre, mais il lui fallait déployer tant de force pour l'exécuter qu'il dut s'arrêter pour reprendre haleine, d'autant que son bâillon, lui masquant la moitié du visage, le gênait considérablement.

Il étouffait à moitié. Néanmoins, il recommença courageusement son effort, rampant lentement vers la cheminée.

Maintenant, son visage ruisselait de sueur, mais son regard étincelait d'une farouche énergie.

Le spectacle de cet homme luttant désespérément contre l'adversité avait vraiment quelque chose de grandiose.

A plusieurs reprises, il dut encore s'arrêter.

Enfin, il se trouva tout près de l'âtre et la chaleur lui cuisait le visage, mais il continua sa manœuvre étrange.

Une dernière fois, il se recroquevilla sur lui-même et ses jambes, brusquement détendues, entrèrent dans le foyer.

Alors, se couchant à plat ventre, il entreprit de faire rouler dans la chambre les bûches embrasées en les ramenant avec le bout du pied.

Leur savant édifice s'écroula en effet, mais elles vinrent se caler contre la galerie de cuivre ornant le devant du foyer. Il allait falloir que le malheureux la déplaçât à son tour.

Cependant, Pierre Mignot, de plus en plus haletant, dut s'immobiliser durant un moment.

En effet, au travers du cuir de ses chaussures les flammes le brûlaient cruellement.

Dès que la douleur se fut un peu atténuée, il n'hésita point à recommencer.

Après mûre réflexion, il n'avait pas trouvé d'autre moyen de salut ; rien ne pourrait donc l'y faire renoncer.

Après toute une série de longs et vains efforts, il réussit enfin à renverser la barre de cuivre et à faire rouler sur le parquet les bûches enflammées.

Il y eut un crépitement, puis elles continuèrent de flamber.

Durant quelques secondes, Pierre Mignot les contempla d'un regard étrangement fixe et ardent.

Mais cette émotion fut de courte durée. Il se remit aussitôt à ramper, cette fois en direction de la porte.

Lorsqu'il l'atteignit, les lames du parquet noirissaient déjà sous les bûches.

Allons, le sort en était jeté ! Perdu pour perdu, il aimait mieux tenter de se sauver en provoquant un incendie plutôt que d'attendre stoïquement le retour de ses ennemis ou la mort lente par la faim et la soif.

Il s'était d'autant plus facilement résigné à frapper ce grand coup qu'il savait la maison à peu près vide.

Aux étages inférieurs, les appartements affectés au commerce étaient inhabités la nuit. Au-dessus, c'était la chambre de la gouvernante, dont la garde, on s'en souvient, avait été congédiée. Quant aux combles, ils servaient de réserve aux commerçants.

Ainsi, même si les choses tournaient au tragique il n'aurait pas à redouter que son geste fit des victimes innocentes.

Mais, d'ailleurs, tel n'était pas le but qu'il tentait d'atteindre.

Cependant, derrière lui, dans la chambre, les grésillements de bois qui flambe augmentaient d'intensité et une odeur piquante commençait de se répandre.

Maintenant, il ne lui restait plus qu'à souhaiter que l'incendie fût vite découvert. De la promptitude de l'arrivée des secours dépendait sa vie.

Oh ! certes, le moyen employé par lui était désespéré, mais, vraiment, seuls les pompiers pouvaient le libérer. Le calcul de Mignot était ingénieux comme on le voit, mais pour qu'il pût s'exécuter sans encombre, encore fallait-il que l'asphyxie ne fit pas vite son œuvre.

Désespérément, le malheureux, bien qu'épuisé, continuait de s'éloigner en rampant vers la porte d'entrée de l'appartement.

Si celle-ci volait en éclats sous la hache des pompiers, son corps attirerait de suite l'attention. Il allait l'atteindre lorsque, brusquement, ses yeux se voilèrent. Les efforts successifs qu'il venait de faire l'avaient épuisé.

D'autre part, une odeur âcre de bois brûlé commençait de se répandre dans l'appartement, tandis qu'une sensation de cuisson faisait pleurer le malheureux.

Il tenta encore de lutter, mais ses paupières se fermèrent et, à bout de souffle, sans force, il demeura immobile sur le plancher.

"Pensez donc : l'ancienne blonde de mon mari me demander des conseils !"

Une jeune épouse discute des soins modernes à donner aux bébés.



1. Jeanne était la blonde de mon mari quand ils allaient encore à l'école. Mais nous sommes devenues amies depuis qu'elle est mariée et nous nous voyons même très souvent. Bien qu'elle n'ait pas encore annoncé la grande nouvelle, elle a commencé à poser nombre de questions concernant le soin des bébés.



2. Samedi après-midi, elle passa chez moi au moment même où je venais de recevoir pour Lucile une trotinette d'un genre tout spécial. Elle fronça les sourcils et me demanda si je ne gâtai pas trop ma petite avec toutes ces choses spéciales : "Même un laxatif spécial !" dit-elle.



4. "Et d'après ces autorités, le Castoria est le laxatif par excellence pour les bébés—parce qu'il est fait spécialement pour eux. Il est bénin, efficace et absolument sûr. Notre médecin prétend qu'un laxatif pour adultes peut être trop violent pour l'organisme délicat d'un bébé".



6. La petite ne se fit pas prier quand sa maman lui offrit son Castoria : elle tendit la bouche et avala goulument la cuillerée de laxatif. Jeanne sourit et me dit que cette petite scène l'avait convaincue. "Je n'oublierai pas les soins spéciaux", dit-elle, "et surtout le laxatif spécial—le Castoria".



3. "Je t'assure que tu exagères", répondis-je. "Est-ce que toi, par exemple, tu ne donnerais pas une nourriture spéciale à ton enfant ?" "Certainement !" me dit Jeanne. "Alors pourquoi pas un laxatif spécial, comme le conseillent les autorités en puériculture ?" continuai-je.



5. "Pas le moindre ingrédient nuisible dans le Castoria, susceptible de causer des coliques. Faisant surtout effet dans l'intestin inférieur, il ne dérange pas l'estomac. Et chose très importante—les enfants en aiment le goût ! Regarde-moi ceci".



Donnez-moi la grosse bouteille ! Notre pharmacien vend la grosse bouteille et la bouteille ordinaire. J'épargne de l'argent en achetant la plus grosse.

CASTORIA

Le laxatif SUR préparé spécialement pour les enfants.

Si les secours n'arrivaient pas rapidement, c'en serait bienôt fait de lui !

CHAPITRE V

L'ANGOISSE

Cependant, là-haut, dans l'appartement tragique, la gouvernante, encore assoupie, commençait de faire quelques mouvements.

Evidemment, elle n'allait pas tarder à sortir de son sommeil.

En effet, durant un moment, de brusques soubresauts l'agitèrent, puis, enfin, elle ouvrit lentement les yeux, cherchant à comprendre où elle se trouvait.

Elle éprouvait obscurément une sensation de malaise, presque d'angoisse. Le décor connu de sa chambre la rassura cependant quelque peu.

Mais cette impression apaisante ne dura guère, car elle ne tarda pas à remarquer l'absence du pseudo-docteur.

Maintenant, la mémoire lui revenait...

Elle se souvenait qu'il l'avait maîtrisée et fait maintenir par la garde pour lui faire ensuite une piqûre.

Il déployait vraiment un zèle rare pour soigner les malades qu'on lui confiait...

Un mouvement de colère échappa à Hortense Brissac.

De quoi se mêlait-il ? N'était-elle pas libre, en vérité, d'accepter ou de refuser les soins qu'on voulait lui donner ?

Cependant, son étonnement de se trouver brusquement seule ne s'atténuait nullement.

Jamaïs, depuis que ce docteur Castaing l'avait prise en traitement, elle n'était demeurée seule une minute. Toujours il lui avait imposé la présence de la garde-malade.

Pourquoi donc n'en était-il pas de même ce jour-là ? Pourquoi n'avait-il pas cru devoir agir ainsi qu'il le faisait d'habitude ?

Ce changement de tactique coïncidant avec la brutalité du traitement la rendait inquiète, plus inquiète qu'elle ne voulait se l'avouer.

Il lui semblait incroyable qu'elle fût vraiment seule dans l'appartement ; aussi mourait-elle d'envie de s'en assurer, mais elle n'osait bouger, prisonnière du mensonge qu'elle avait cru devoir faire.

Puisqu'elle prétendait être immobilisée par les douleurs, elle ne pouvait vraiment se lever et aller et venir dans l'appartement.

Rien ne prouvait que celui-ci fût désert.

Alors qu'elle s'y attendrait le moins, le pseudo-docteur se dressait peut-être devant elle.

Elle serait prise en flagrant délit, et comme bien certainement il ne garderait pas pour lui ce secret, d'autres ne manqueraient pas de s'étonner.

Assise sur son lit, elle ne put s'empêcher de frissonner à cette pensée.

Or, ce n'était pas précisément cela qu'elle voulait ; sinon à quoi lui servait de s'être astreinte à jouer une telle comédie ? Machinalement, elle tendait l'oreille.

Ce silence persistant lui causait un malaise profond.

Maintenant, elle avait peur, oui, peur de se sentir isolée au pouvoir de celui qu'elle estimait être un ennemi.

Pourtant, l'absence du pseudo-médecin se prolongeait.

Le cœur battant, Hortense Brissac contemplait les boiseries placées à sa gauche ; son regard était rêveur, préoccupé.

Sans doute était-elle prise du désir de fuir, de se réfugier auprès des mystérieux locataires de l'étage inférieur.

Pourtant, elle n'y cédait point. Peut-être craignait-elle d'être surprise, tandis que la manœuvre s'exécuterait.

En ce cas, ce serait pour elle et les deux inconnus la plus terrible accusation contre laquelle toutes les dénégations demeureraient vaines.

Sa main, qui s'était levée, retomba, molle, sur le lit.

Non, elle garderait jalousement ce secret, qui, d'ailleurs, ne lui appartenait point en propre.

Résignée mais l'oreille toujours aux écoutes, elle demeurait immobile, les doigts crispés sur les draps.

Or, c'était toujours le même silence impressionnant, que rien ne semblait devoir rompre.

Vraiment, à la longue, cela devenait anormal, presque alarmant.

Pourtant, cette attente lui pesait à en devenir intolérable.

Elle n'en pouvait plus d'inquiétude, d'angoisse.

Ah ! elle voulait savoir, enfin, à quoi s'en tenir. Pour savoir si elle était vraiment seule dans l'appartement, elle n'avait qu'à s'en assurer.

Si le médecin se dressait brusquement devant elle et semblait s'étonner de la voir debout, elle dirait qu'ayant soudain éprouvé un grand soulagement, elle avait voulu s'assurer qu'elle n'était point le jouet d'une illusion.

Après tout, les rhumatismes causent de ces surprises. De plus, en se montrant affirmative, sans le heurter cependant, elle parviendrait bien certainement à le convaincre.

Soulagée par la décision qu'elle venait de prendre, elle glissa ses jambes hors du lit et se mit debout.

Ah ! si le malheureux Pierre Mignot avait pu la voir à cette minute, il se serait félicité de n'avoir pas accepté aveuglément la fable des douleurs. Hélas ! durant ce temps, il agonisait peut-être lentement...

Rapidement, la gouvernante s'enveloppa dans un peignoir, et d'un pas qu'elle s'efforçait de rendre hésitant, elle gagna la porte qu'elle ouvrit.

L'antichambre était déserte. Le même incompréhensible silence régnait dans l'appartement.

Ce fut en vain qu'elle visita chaque pièce ; toutes étaient vides.

Ainsi le médecin, obéissant à un mobile qu'elle ne parvenait pas à définir, était parti, la laissant seule, sans se soucier qu'elle pouvait avoir besoin de soins.

Surprise, elle s'était arrêtée au seuil de la salle à manger, réfléchissant profondément.

Soudain, elle releva la tête, comme effleurée par une pensée soudaine et, vivement, son regard se porta sur le pan de mur encadrant la porte donnant sur l'escalier. C'était là que, jadis, M. Desgranges exigeait que le trousseau de clefs fut accroché.

Or, si le clou de cuivre se trouvait toujours à sa place, par contre, le trousseau avait complètement disparu.

Sans doute, durant les multiples allées et venues dont l'appartement avait été le théâtre, quelqu'un l'avait-elle égaré ?... Ou bien encore avait-on pris l'habitude de le remettre à la concierge.

Mais peut-être la porte n'était-elle que fermée au pêne.

Un simple coup d'œil lui suffit pour s'assurer qu'il n'en était rien. La serrure était fermée à double tour ; dans ces conditions, il lui était impossible de sortir sans qu'on le sache.

Un sourire narquois plissa les lèvres de la vieille femme.

Ah ! pourtant, elle s'en irait bien, si cela lui plaisait ; elle en connaissait le moyen.

Si elle ne le faisait pas, si elle prenait tant de précautions pour agir,

c'est qu'elle ne voulait point attirer sur d'autres qu'elle l'attention de la police.

Elle ne voulait point fuir par la trappe, car s'il lui était facile ou du moins possible de gagner l'appartement de l'étage inférieur, par contre, elle courait le risque d'être vue en sortant.

Ce serait avouer la complicité qui l'unissait à ceux qui l'occupaient ; autant vaudrait les accuser franchement.

Cette éventualité fit instantanément naître une émotion profonde chez la vieille femme. Celle-ci était machinalement entrée dans le salon et s'était approchée d'une des fenêtres donnant sur la cour.

Percées dans le mur faisant angle avec celui où étaient situées les autres pièces de l'appartement, elle aurait pu voir dans sa chambre si les rideaux n'en avaient été soigneusement clos.

Machinalement, son regard se porta sur les fenêtres de l'appartement de l'étage inférieur.

Presque aussitôt, elle sursauta.

Au travers des lames des jalousies baissées, il lui semblait que, par instants, des lueurs jaillissaient, paraissant monter du sol.

Elle regarda plus attentivement. Le même phénomène incompréhensible se renouvela.

Cette fois, elle eut un haut-le-cœur.

— Ah ça ! est-ce que...

Elle était seule et, pourtant, prise de peur, elle n'osa formuler sa pensée.

Toute frissonnante, elle courut à sa chambre, voulant savoir.

Puisque nul autre qu'elle ne se trouvait dans l'appartement, elle pouvait donc faire manœuvrer le lit sans avoir à redouter d'être surprise.

Se penchant au-dessus du pied du lit elle chercha du doigt, sous le rideau, la boiserie mystérieuse et la fit jouer. Comme d'habitude, celle-ci s'abaissa et le lit recula.

Cependant, la trappe s'était à peine entre-bâillée qu'une odeur âcre saisit à la gorge Hortense Brissac et un nuage de fumée épaisse se répandit dans la chambre.

La gouvernante poussa un cri sourd et, d'un geste de préservation, elle manœuvra une autre boiserie.

Aussitôt, la trappe remonta, endiguant l'envahissement de la fumée.

D'un regard fixe qui ne voyait pas, Hortense Brissac contemplait le lit où, lentement, revenait en place.

Si le danger immédiat d'asphyxie était évité, il n'en était pas moins certain que le feu continuait ses ravages ; la situation allait devenir intenable.

Elle ne pouvait songer à fuir, puisque toutes les portes étaient closes et qu'elle n'en possédait point les clefs.

Une sorte de panique s'empara aussitôt d'elle.

Dans la maison déserte, le feu gagnait, sans que rien pût l'entraver.

Il fallait donc donner aussitôt l'alarme, sinon les secours arriveraient trop tard !

La peur faisait perler des gouttes de sueur au front de la misérable et dans son visage blêmi les yeux faisaient deux trous d'ombre.

Elle tremblait si fort qu'elle dut se cramponner au dossier d'un fauteuil, redoutant de tomber, affolée à la pensée que le plancher allait peut-être brusquement s'entr'ouvrir sous ses pas.

La terreur la gagnait de seconde en seconde.

Soudain, galvanisée par l'évocation plus brutale du sort qui l'attendait, elle se rua sur la fenêtre et l'ouvrit toute grande.

Ses mains crispées sur la barre d'appui comme si le vide l'attirait et

qu'elle craignait de céder au vertige, elle jeta alors un appel désespéré.

— Au secours ! Au feu ! Au feu ! Sa voix vibra sinistrement dans la cour, sans éveiller d'écho.

La maison était toujours silencieuse. Cela suffit à aggraver encore la panique de la vieille femme.

Si personne ne l'entendait, c'en serait bientôt fini d'elle ! Le brasier continuant implacablement son œuvre de dévastation l'atteindrait bientôt et ferait taire ses cris...

La vision des flammes l'entourant sournoisement s'évoqua si nettement dans son esprit qu'elle poussa un hurlement de terreur et instinctivement elle se boucha les yeux.

Maintenant, c'était un appel ininterrompu qui s'exhalait de sa gorge.

— A l'aide ! Au feu !

Soudain, une porte s'ouvrit dans la cour et la concierge, effarée, parut sur le seuil ; elle rentra après une courte absence.

Elle n'eut pas besoin d'écouter longtemps pour comprendre.

Affolée, elle disparut, jetant, à son tour, l'appel désespéré et semant l'émoi.

Hortense Brissac perçut encore une sorte de brouhaha montant de la rue ; elle reprit aussitôt espoir et voulut crier plus fort, mais, à bout de résistance, vaincue par l'émotion, elle perdit connaissance.

Sentant ses forces l'abandonner, elle s'était reculée instinctivement ; aussi roula-t-elle évanouie sur l'épais tapis couvrant le parquet de la chambre.

C'était une trêve que la destinée lui octroyait, trop généreusement d'ailleurs !

CHAPITRE VI

UN BEAU TRIO !

Cependant, durant ce temps, l'incendie augmentait ses ravages dans l'appartement de l'étage inférieur.

Maintenant, les flammes, s'attaquant aux rideaux de la fenêtre, étaient nettement visibles du dehors.

De la cour, des voisins accourus les contemplaient sans chercher à dissimuler leur inquiétude. Le sinistre allait-il gagner les immeubles qu'ils habitaient ?

Heureusement, les secours arrivèrent rapidement et tous les efforts des pompiers se concentrèrent sur le foyer de l'incendie pour tenter de le circonscire.

Les hommes venaient de faire sauter la porte à coups de hache et de s'élancer dans l'appartement lorsque l'un d'eux trébucha soudain.

L'antichambre était obscure, emplies d'une fumée âcre. Il n'avait donc pu voir l'obstacle sur lequel il venait de buter. Il allait passer outre et déjà des paroles de mauvaises humeur lui montaient aux lèvres quand il tressaillit ; il lui semblait avoir perçu un gémissement.

Quelqu'un avait dû choir, là, en tentant de fuir...

C'était, en effet, le corps de Pierre Mignot qu'il venait de heurter ; il n'eut qu'à se baisser pour s'en assurer.

A tâtons, il chargea le corps sur son épaule et, à demi suffoqué, il se hâta de le porter en lieu sûr.

Ce fut seulement dans la loge de la concierge qu'il s'aperçut que le malheureux était ligoté. On juge de ce que fut la stupeur générale.

Heureusement un médecin, un vrai, celui-là, était là ; il put donc aussitôt prodiguer des soins énergiques à l'inspecteur.

Ce dernier avait subi un sérieux commencement d'asphyxie ; il fut un long moment sans reprendre connaissance.

Lorsque, enfin, il eut rouvert les yeux, le souvenir de son aventure lui revint très net et comme, précisément, M. Lallier, prévenu en hâte, venait d'arriver, il lui fit signe qu'il désirait lui parler en particulier.

En quelques mots, il eut tôt fait de le mettre au courant des événements que nous connaissons.

Selon lui, il fallait tout d'abord s'assurer de la personne de la gouvernante. Celle-ci se trouvait toujours, bien certainement, dans l'appartement, car il l'y avait enfermée.

Dans l'affolement général, personne, en effet, ne songeait plus à la misérable, dont les cris s'étaient tus.

Ce fut bien grâce à l'inspecteur qu'elle dut de ne pas périr asphyxiée; les pompiers la retrouvèrent, en effet, évanouie sur le sol où elle avait roulé.

Sur l'ordre de M. Lallier, on la transporta à l'hôpital. Mise à l'isolement dans une chambre, elle ne se douta point que derrière sa porte un inspecteur de police montait une garde vigilante.

En effet, si la complicité de la vieille femme ne faisait aucun doute, il n'en demeurerait pas moins certain que les principaux coupables devaient être les deux hommes qui avaient terrassé Mignot.

Puisqu'ils n'avaient pas immédiatement supprimé celui-ci, c'est donc qu'ils avaient formé des projets incompréhensibles. Quelle nouvelle infamie méditaient-ils donc de commettre ?

Cependant, si énergiquement que l'incendie eût été enrayé, il n'en avait pas moins fait d'importants ravages.

Heureusement, il n'y eut aucun accident, mais ce ne fut pas la version officielle que les journaux publièrent le lendemain sous le titre : « La maison maudite ».

En effet, pour mettre la main sur les bandits, il fallait tendre une souricière.

Donc, après de copieux détails sur l'incendie, il était dit qu'un cadavre d'homme, à demi calciné, avait été découvert dans l'appartement où le sinistre avait pris naissance.

C'était, évidemment, le locataire que l'asphyxie avait terrassé alors qu'il cherchait à s'enfuir.

Comme on le pense, le compte rendu ajoutait que, fort heureusement, on n'avait qu'une victime à déplorer.

Ensuite, venait l'histoire pathétique de la vieille domestique fidèle, jusqu'au bout, à son devoir. Ce n'est qu'au hasard qu'elle devait d'être sauvée.

Son état était sérieux, mais non désespéré.

Par instants, en proie, à une vive surexcitation, elle réclamait la présence d'un certain Armand, un parent sans doute. Mais en dépit de toutes les recherches il avait été impossible de découvrir son adresse. Par la voie de la presse, on informait donc cet inconnu du désir de la blessée. Il pouvait se présenter à l'hôpital, il serait aussitôt conduit auprès d'elle.

Comme on le voit, le ton de la note était des plus rassurants.

Croyant être débarrassés de Pierre Mignot, peut-être les anonymes correspondants se laisseraient-ils prendre au piège et se rendraient-ils auprès de leur complice, afin de mettre un frein à sa surexcitation.

C'était, du moins, un stratagème à employer; il devait réussir à merveille.

En effet, le surlendemain, un homme dont le signalement répondait absolument à celui du bandit que Mignot connaissait sous le nom d'Armand, se présenta à l'hôpital Beaujon, demandant à voir Hortense Brissac.

Un infirmier qui se trouvait dans le bureau, s'offrant à le conduire, il accepta avec empressement; il était évidemment inquiet de l'état de sa parente.

Durant le court trajet, son guide tenta bien de le questionner, mais ce fut en pure perte. Il semblait ne pas comprendre.

Soudain, l'infirmier, s'arrêtant devant une porte, s'effaça pour le laisser passer. Sans méfiance, il entra. Or, à peine eut-il fait quelques pas, qu'il recula, stupéfait.

Ce n'était point Hortense Brissac qui se trouvait dans le lit, mais un homme !

Il eut un geste de mauvaise humeur que, d'ailleurs, il n'acheva pas, car l'infirmier, aidé d'un inconnu, qui venait de se glisser dans la chambre, l'immobilisait rudement.

Le malade, qui n'était autre que Pierre Mignot, soulevé sur un coude, contemplait la scène d'un regard ardent. Tout entier repris par l'amour de son métier, il ne sentait plus les douleurs lancinantes que lui causaient les brûlures de ses pieds. Il ne put contenir plus longtemps sa joie.

— Eh bien, Armand Brissac, que dis-tu de ma petite mise en scène ? je la crois assez bien réussie ! Dans la vie, ce ne sont pas toujours les mêmes qui mènent la danse !

Le misérable poussa une rauque exclamation de rage.

Son nom, ainsi jeté en plein visage, lui fit l'effet d'un coup de fouet. Il ne s'attendait évidemment point à se retrouver ainsi en face de celui qu'il croyait avoir si ingénieusement supprimé !

Ses yeux ayant rencontré ceux de Mignot, il venait brusquement de le reconnaître.

En proie à une véritable crise de fureur, il se tordit, cherchant à échapper à l'étreinte de ceux qui le maintenaient, mais ses efforts demeurèrent vains.

Alors, comprenant qu'il était définitivement perdu, il s'effondra soudain, atterré. Il eût glissé à terre, bien certainement, si les policiers ne l'avaient maintenu. L'infirmier, qui l'avait accueilli à son arrivée, était un inspecteur; il avait bien joué son rôle, ainsi qu'on le voit !

Cependant, il fallait profiter de l'abattement du misérable pour lui arracher des aveux. En effet, moins d'un quart d'heure plus tard, on le confrontait avec Hortense Brissac.

M. Lallier, accouru, n'eut pas grand-peine à leur faire dire la vérité.

Hortense avait toujours exercé la profession de domestique, mais, joueuse, elle avait dilapidé ses gains. Devenue vieille, elle s'était trouvée dénuée de ressources.

C'est alors que son frère Armand, qui, lui, avait, toute sa vie, vécu d'expédients, s'était mis à la recherche d'un riche rentier en quête d'une domestique.

M. Desgranges était riche, on ne lui connaissait pas d'héritiers. Le choix du bandit se fixa donc aussitôt sur lui.

Comme il fallait laisser à Hortense le temps de gagner la confiance du vieillard et de s'assurer l'estime générale, il put, tout à loisir, combiner le crime, mais, d'intelligence médiocre, il s'ouvrit de ses projets à un de ses amis, Gallois, avec lequel il avait déjà commis plusieurs vols.

L'appartement situé au-dessous de celui du rentier s'étant trouvé à louer, c'est alors que Gallois était venu s'y installer, prétendant s'occuper d'exportation.

Ayant, jadis, exercé la profession de charpentier, c'était lui qui avait conçu l'idée de la trappe et qui s'était chargé de l'installer.



LA JOIE DE VIVRE

Etes-vous déprimée ? Nerveuse ? Sans énergie ? Délaisée ? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments ? Souffrez-vous de maigreur ? De vertiges ? De migraines ? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur ? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

Traitement Sano "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre produit SANO «A».

CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE

Mme CLAIRE LUCE
LES PRODUITS SANO ENRG.

Casier Postal, 2134 (Place d'Armes), Montréal, P.Q.
Ecrivez lisiblement ci-dessous

Votre nom _____

Votre adresse _____

SANO

DIX PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES DIX GAGNANTS — DIX JEUX DE CARTES

Solution du Problème No 524

Problème No 523

Mme Romuald Laurier, 5032, rue Brébeuf, Montréal, P. Q.; M. St-Onge, 8247, rue Lajeunesse, Montréal, P. Q.; Mme C. E. Sauvé, 2325, rue Délorimier, Montréal, P. Q.; Mme Georges Martin, 11, rue Lévis, Rivière-du-Loup, P. Q.; Mme Charles-Edouard Désy, 616, rue St-Louis, Joliette, P. Q.; M. J. Arantzabé, Dorion, comté Vaudreuil, P. Q.; Mme Albert Côté, Amos, P. Q.; Mme Roland Mercier, Boîte 298, Windsor East, P. Q.; Mme Wilbrod Fleury, 24, Route Petit Village, Monument, P. Q.; Mlle Andrée Frenette, 66, rue Moncton, Québec, P. Q.

F	O	U	L	E	A	R	A	P	O	U	L	E	
A	I	R	E	T	R	O	N	C	E	U	N	I	R
U	S	E	P	A	T	I	N	E	R	S	O	N	
T	E	S	A	N	S	E	S	A	U	N	E		
E	F	A	I	T	H	A	C	N	E	E			
C	A	R	O	S	A	T	R	E	C	A			
T	A	C	T	T	O	U	R	S	A	R	N	O	
E	N	T	E	R	E	T	A	F	L	I	N	T	
T	O	I	T	O	S	A	I	T	A	L	E	A	
N	O	R	A	T	I	N	A	S	L	E			
G	N	O	U	S	N	M	U	S	E	P			
I	F	H	E	I	N	N	I	C	E	F	A		
B	A	S	R	E	A	L	I	S	E	M	E	R	
E	R	I	E	N	I	E	C	E	K	U	R	E	
T	O	R	T	E	N	E	E	E	N	R	V	E	

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 525

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1															
2															
3															
4															
5															
6															
7															
8															
9															
10															
11															
12															
13															
14															
15															

(Les réponses doivent nous parvenir le jeudi soir, au plus tard.)

Nom _____

Adresse _____

Localité _____ Province _____

Adresser : LES MOTS CROISES, Le Samedi, 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

HORizontalement

- Ville de Syrie. — Pierre fine sculptée en relief. — Cabane des nègres.
- A nous. — Gris brun. — Plante potagère.
- Boit avec plaisir. — Réunion d'amis.
- Insecte hémiptère. — Bien qu'une femme apporte en mariage. — Cor poussé au sommet de la tête du cerf.
- Préfixe. — Inflammation des synoviales du poignet. — Voyelles identiques. — Pronom indéfini.
- Lui. — Filles à gage. — Anné.
- Maison de campagne. — Cheville qui sert à assujettir les tirefonds. — Tragédie de Corneille.
- Couche pigmentaire de l'iris. — Infinitif. — Le même que le précédent. — Ville de Galilée.
- Liliacée. — Procurer quelque plaisir. — Terme du jeu de tennis.
- En les. — Sorties des règles du devoir. — Infinitif.
- Moi. — Préposition. — En les. — Du dialecte provençal.
- Lieu souterrain. — Monceaux d'objets. — Expérimenté.
- Canard. — Qui a lieu avec vitesse.
- Qui a rapport à l'âne. — Habitant. — Ensemencer.
- Une si grande quantité. — Qui n'ont pas l'usage de la parole. — Jadis Séez.

VERTICALEMENT

- Vieillesse. — Feindre. — Qui n'a point d'éclat.
- A une grande distance. — Manière de colorer un dessin. — Cardinal italien.
- Différentes parties d'une habitation. — Possessif. — Pernicieux.
- Résolution. — Antérieurement.
- Saison. — Conjonction copulative. — Note. — Époque.
- Au loin.
- Préfixe d'abstraction. — Qui s'écarte l'un de l'autre. — Article contracté.
- Ile grecque de l'Archipel. — Douze mois. — Vieux (euphoniement). — Instrument du guerrier.
- Du verbe être. — Instruments de fer pour tenir ou arracher quelque chose. — Conjonction.
- Etendues.
- Constructeur de l'arche. — Article espagnol. — Ile de l'océan Atlantique. — Maison de campagne.
- Congé. — Les Campbell's sont jugées excellentes.
- Appareil plus lourd que l'air. — Événement fortuit. — Violation grave de la loi.
- Roi égyptien. — Née la première. — Manière de voir.
- Saison. — Rat musqué. — Genre de légumineuse.

Hortense, littéralement emballée, s'était alors abandonnée à l'optimisme le plus absolu.

Bien convaincue que jamais la vérité ne serait découverte, c'est pourquoi elle avait joué son rôle avec tant d'aplomb, et si, après le crime, elle n'avait pas quitté l'appartement, c'était, uniquement, pour permettre à Gallois de supprimer la trappe.

Plus tard, des travaux pouvaient, en effet, révéler l'existence de celle-ci. La prudence exigeait donc de tout remettre en état.

Heureusement, la sagacité de Pierre Mignot avait fait échouer ces projets.

Maintenant dégrisés, Hortense et son frère tremblaient de peur. C'est ainsi que, croyant s'assurer l'indulgence de la justice, ce dernier offrit de livrer son complice Gallois.

Celui-ci l'attendait dans un café

des environs. C'est là que des inspecteurs le cueillirent peu après; mais son arrestation ne fut pas sans offrir de réelles difficultés, car le misérable était accompagné de son chien.

Il fallut donc maîtriser l'animal, que, d'ailleurs, le soir même, un des policiers adopta.

Ce fut encore Armand Brissac qui révéla le lieu où tous trois avaient caché l'argent dérobé au vieillard; mais en dépit de tous ses efforts, il n'en fut pas moins condamné à mort cinq mois plus tard, de même que Gallois.

Quant à Hortense, inculpée seulement de complicité, elle s'entendit condamner à vingt ans de travaux forcés. En raison de son âge, il est certain que jamais elle ne sera rendue à la liberté!

HENRIETTE LEENHOUDER

UN FLIRT PAR CORRESPONDANCE

(Suite de la page 9)

Une gêne subite la prend et ses jambes flageolent et ses mains tremblent à n'en plus finir! Elle est là, tout près de lui, vivant des minutes qui sont des siècles, pleine d'anxiété pour les moments qui vont suivre! La trouvera-t-il telle qu'il la voulait?

Il se retourne, lentement, sentant derrière lui le souffle jeune et oppressé, et soudain, il lui fait face...

Le sourire qu'elle lui préparait se change en une grimace d'horreur, la main qu'elle lui tendait retombe lourdement à son côté, tandis que de sa gorge contractée s'échappe un sanglot étranglé!

« Il », le prince de ses rêves... c'est... un Chinois!

Le Céleste lui rit de ses dents larges et jaunes comme sa peau, de ses petits yeux bridés d'Oriental. Il voit qu'elle chancelle, et il se précipite pour la soutenir!

D'un geste d'instinctive répugnance, Corinne le repousse sauvagement! Non, non! Il ne faut pas qu'il la touche! Et, dans un dernier effort pour surmonter sa faiblesse, elle se redresse.

Il est toujours là; il lui parle dans un français correct où l'on ne devine qu'un tout petit accent!

— Vous, ma petite amie, que je rencontre enfin! Je sais que ma vue a dû vous être un terrible choc! Mais je ne pouvais vous dire dans mes lettres... J'aimais mieux attendre... pour vous voir, vous parler, vous faire comprendre! Vous êtes si bonne que je ne puis douter de votre indulgence!

Corinne regarde furtivement autour d'elle: pas un chat! Il a le dos tourné à la rue et fait face au chemin de fer, personne ne peut donc lui voir le visage. Cela la rassure un peu et lui aide à reprendre son aplomb! Que va-t-elle faire, que va-t-elle dire? Il faut absolument qu'elle lui échappe!

Il veut lui prendre la main; elle frémit d'indignation!

— Allez-vous-en! Allez-vous-en! Je ne vous connais pas! Ce n'est pas vous que je venais voir!

— Mais oui, petite, c'est moi que vous veniez voir. Vos marguerites, la mienne, voyez!

Elle ne peut que constater le fait. Il la croit bonne... elle va le démentir et lui montrer l'envers de la médaille!

— Vous vous êtes joué de moi, vous avez triché! C'est un crime que vous avez commis! Hé bien, voici comment une petite villageoise traite les gens de votre espèce!

Ce disant, elle le cingle d'un soufflet retentissant sur la joue et se sauve précipitamment!

Le pauvre hère porte vivement la main à sa figure! Parbleu! Elle n'a pas mis de temps à recouvrer ses forces, la mijaurée! A-t-on idée de traiter ainsi un pauvre diable avec qui l'on a flirté pendant trois mois... par correspondance, rien que parce qu'il a eu le malheur de venir au monde en Chine! Et, le jeune évincé décide sans plus d'hésitation de reprendre au plus vite le prochain train pour la métropole, où il est sûr d'être accueilli par certaine petite orientale, autrement que par une claque en plein visage!

Sur son lit, Corinne sanglote éperdument! La terrible réalité a mis fin abruptement à ses beaux rêves éphémères! Ses châteaux en Espagne qu'elle avait érigés en pays chimériques, se sont évanouis comme une bulle de savon dans l'air! Et elle n'a pas assez de larmes pour pleurer sa peine... et sa honte! Un Chinois! Bien éduqué, cela se conçoit par ses lettres, mais un jaune tout de même! Grand Dieu! Que fera-t-elle quand tout le village saura, ce qui ne peut tarder à se produire!

A cette pensée les larmes redoublent! On dirait Niagara en miniature! Le fourbe! Quand il lui laissait entendre que les affaires étaient prospères, c'était probablement que la clientèle augmentait à la buanderie de son père! Car Corinne ne peut s'imaginer un Chinois autrement qu'avec un sac sur le dos, quêtant de porte en porte du linge à laver, comme elle en a vu un à X..., petite ville industrielle non loin de St-Benoît.

Mme Martin, en bas, dans la cuisine, ne comprend rien de ce qui se passe. Elle sait bien que l'amoureux n'a pas paru et elle effleure d'un regard triste les fleurs de papier qui décorent la table couverte d'une grande nappe de toile blanche, la vaisselle « des fêtes », les sucriers, beurrier et pot à lait de verre bleu, datant de son propre mariage, qu'elle conserve comme une relique! Tout ce trouble pour rien!

Une porte s'ouvre et se referme. C'est Paul... Il a l'air mystérieux.

— Où ce qu'est Corinne?

— Dans sa chambre! Je sais pas qu'est-ce qu'a l'a, mais a braille depuis qu'a l'est arrivée!

Paul se penche vers sa mère et lui souffle quelque chose dans l'oreille. Elle lève les bras au ciel, éberluée.

— Ah, mon Dieu! Mais c'est épouvantable! Qui ce qui te l'a dit?

— Je l'ai dit! J'étais caché dans « l'dépôt »! A m'a pas vu, mais moé

j'pouvais les examiner à mon goût ! Pis j'y ai ben vu l'visage à lui, quand y s'est r'tourné pour parler ! J'te dis qu'a te l'a boxé !

Mme Martin est confondue ! Elle se voit déjà la risée des commères de la paroisse !

— Y avait-y quequ'un d'aut' avec toé ?

— Non ! Personne ! On peut s'estimer chanceux ! M. Ricard, le chef de gare, était occupé ailleurs !

— Ben, écoute-moé ben ! T'as besoin de pas dire un mot de c't'histoire-là ! Tu m'entends ? Sinon, c'est à moé que t'auras affaire, j't'en passe un papier !

Ce disant, Mme Martin accompagne la menace d'un geste rempli de sous-entendu que Paul connaît bien pour y avoir souvent goûté, il y a de cela pas très longtemps encore !

La grande maison est silencieuse ! Les occupants auraient bien quelque chose à se confier mais ils n'osent, une sorte de contrainte inexplicable les obligeant à se taire. Mme Martin a raconté l'incident à son vieux. Il n'a su que bougonner :

— En tout cas, ça va y être une bonne leçon à elle ! A va peut-être se rabattre le « taquet », asteure, pis être un peu plussé comme nous aut' !

Paul ne peut s'empêcher, le soir, en passant devant la porte de la jeune fille, de chantonner entre ses dents :

*Y avait une fois
Un beau Chinois
Qui vint à St-Benoît.*

C'est dimanche ! Chez les Martin, tous se préparent fébrilement pour la grand'messe ! Et tous s'y rendent avec appréhension ! Corinne a voulu s'y abstenir, mais M. Martin a parlé haut !

— Tu vas v'nir avec nous aut', ça s'ra ta punition !

Il a l'air bourru, mais sous la rude écorce se cache un cœur d'or qui saigne sur la mésaventure de sa Corinne, l'avant dernière et la plus jolie des quatorze enfants que Dieu leur a donnés.

Durant la messe, l'inquiétude qu'il avait se change en joie de voir que pas un des paroissiens ne semble informé de « l'affaire » !

Corinne prie avec ardeur ! « Mon Dieu... pardonnez-moi d'avoir été si hautaine envers les miens et de leur avoir fait de la peine ! Mon Dieu, pardonnez-moi d'avoir rebuffé Casimir !... » Casimir ! Elle tressaille à son évocation ! Elle le cherche et le trouve, là, à sa place habituelle, un peu à l'arrière, la dévorant des yeux ! Leurs regards se croisent et il « tourne un coup de soleil », lui qui pourtant n'est pas timide ! Et, drôle de coïncidence, lui aussi fait un acte de contrition ! « Mon Dieu, pardonnez-moi ce que j'ai fait et... faites qu'elle me pardonne elle aussi ! »

La jeune fille est distraite. Elle songe qu'elle a elle-même détruit son propre bonheur ! Casimir rendra une femme heureuse ! Elle s'en aperçoit trop tard ! Que peut-elle faire maintenant qu'il a une autre blonde ! Et elle se prend à haïr cette rivale inconnue ! Une voix lui souffle qu'elle n'en a pas le droit, mais elle veut étouffer cette voix !

La messe terminée, tout le monde s'engouffre dans le portail. Les hommes se retrouvent et allument leurs pipes, les femmes font un bout de jasette tout en ne perdant rien de ce qui se passe autour d'elles.

Mme Martin a les oreilles aux aguets. Cependant rien de louche ou d'équivoque n'est mentionné, ce qui lui fait exhaler un soupir de soulagement !

Casimir a réussi à s'esquiver de ses amis et s'approche doucement de la jeune fille.

— Bonjour, Corinne

Elle joue la surprise, mais c'est un trompe-l'œil, car elle l'a bien vu se faufiler vers elle.

— Bonjour, Casimir !

— Ça te fait rien que j'aïlle te reconduire chez vous ?

Il l'entraîne déjà. Elle lui coule un regard de travers.

— Ta nouvelle blonde aimera pas ça !

— Ben, elle était pas à l'église à matin !

Corinne rougit !

— Si tu penses que j'vais prendre les restants des autres, tu te trompes ! Va la retrouver ta mam'zelle... mam'zelle... qui ?

Elle est abasourdie ! En a-t-il du nom de « l'autre ». Casimir le remarque et s'en réjouit intérieurement, mais se garde bien de le montrer. Il prononce, sur un ton détaché :

— C'est mam'zelle Beauparlant ! Elle est en promenade chez Ti-Pit Lacoursière. C'est une belle grande blonde, taillée, entends-tu !

Et ses yeux s'allument d'une étrange lueur tandis qu'il fait entendre un claquement significatif de sa langue !

Corinne serre les poings :

— Bien vas-y la rejoindre et badre-moi plus ! J'ai pas besoin de toi !

Elle fait mine de s'éloigner, mais Casimir la rattrape.

— Viens avec moi, j'vais t'la présenter !

Elle est abasourdie ! En a-t-il du front « tout le tour de la tête », ce Casimir ! Lui présenter sa rivale ! Grrr ! Comme elle aimerait lui noircir un œil à cette pimbêche ! En même temps, un désir incompatible avec sa haine la prend de la connaître. De plus, n'est-ce pas un défi que Casimir lui a lancé sous les paroles peu compromettantes ! Elle va lui montrer comment cela l'affecte peu !

— O Kay ! Y a rien que j'aimerais autant que faire sa connaissance à ta blonde « peroxide » !

— Elle est pas « peroxide », elle est naturelle !

— Bah ! Tu connais pas ça ! Toutes les filles de la ville sont teintes quand elles sont blondes, puis la plupart ont des fausses dents ! Avec ça, qu'elle doit être fardée comme...

— Comme toi, interromp Casimir, railleusement !

Corinne rage ! Pour peu elle se mettrait à hurler tant est grande la colère qui bouillonne en elle. Mais elle se contient. Il ne faut pas qu'il voit son désarroi. Enfin, ils sont rendus chez Ti-Pit.

— Attends-moi icitte, de dire Casimir en s'éloignant.

La jeune fille, actant l'indépendance, ne regarde même pas dans la direction qu'il a prise. Machinalement, houpette et miroir font leur devoir. Après tout, il faut qu'elle soit présentable !

Des bruits de pas en arrière d'elle qui se rapprochent. Comme elle marche lourdement, la Beauparlant ! Elle doit peser une tonne !

Corinne a la chair de poule ! Casimir annonce pompeusement :

— Ma chère Corinne, j'te présente ma blonde !

Elle fait demi-tour sur elle-même et... oh ! seconde surprise, aperçoit, droite devant elle, la plus belle jument blonde qu'elle ait jamais vue ! Et elle comprend tout à coup ! Une joie intense l'inonde toute, tandis qu'elle se sent secouée par un rire nerveux et saccadé !

— Casimir, mon grand fou ! M'avoir fait une peur de la sorte !

Lui non plus n'est pas à son aise. Il est ému plus qu'il veut en avoir

l'air. D'écouter Corinne lui parler ainsi lui chavire l'estomac !

— C'est-y ben vrai que t'as eu peur, Corinne ?

Elle fait oui de la tête et lui découvre des yeux qu'il ne lui a jamais vus auparavant ! Puis lentement, la main dans la main, comme à regret, ils ramènent la « blonde » à l'écurie de Ti-Pit qui a assez d'espace pour la garder.

Casimir sent qu'il a gagné Corinne pour toujours. Il y a cependant un secret que jamais elle n'apprendra. Il a bien quelques remords de conscience, mais n'est-ce pas pour le propre bonheur de celle qu'il appelle déjà sa « promise », qu'il a agi ainsi ?

Transportons-nous à Montréal. Dans son studio, derrière les volutes bleues de sa pipe qui ne le quitte guère lorsqu'il est chez lui, le fameux comédien de la radio, Félix Lebrun, celui qu'on a surnommé le *Joe Brown canadien*, lit et relit une missive, un large sourire éclairant sa physionomie. Puis, sans mot dire, il passe la lettre à son ami Roger Beauregard qui, assis en face, dans un gros fauteuil, l'examine à la dérobée. Voici ce que peut lire à son tour Roger.

Mon cher M. Lebrun,

Je sais pas comment vous remercier pour l'aide que vous m'avez apportée. Corinne m'est revenue et nous nous sommes fiancés le dimanche soir suivant. C'est donc vous dire que votre plan a réussi. Vous étiez si bien déguisé que moi, qui étais caché dans un bosquet voisin du chemin de fer, eus de la peine à vous reconnaître. Vous faisiez un Chinois épatant.

Je dois vous annoncer que la noce aura lieu dans deux semaines. Il n'y a rien qui me ferait autant plaisir que de vous y voir venir. Espérant vous remercier bientôt de vive voix, je suis,

CASIMIR LEFEBVRE

P. S. J'ai rien révélé à Corinne. Je m'en sens pas capable !

Roger lève la vue.

— C'est la petite villageoise avec qui ta femme a correspondu pendant trois mois ?

— Tout juste ! Au commencement, j'avais trouvé cela amusant, mais quand je vis que la petite prenait le tout au sérieux, c'est alors que je voulus m'en défaire, sans toutefois la blesser. Maryse qui s'occupe de ma correspondance trouvait cela bien drôle, mais moi j'étais fatigué de cette histoire. Aussi, lorsque je reçus une lettre de son amoureux me demandant, en termes pas trop polis, de la laisser en paix, je l'accueillis en libérateur ! Je communiquai avec le jeune homme et lui avouai toute la vérité. C'est alors que Maryse, ma chère femme, conçut le plan diabolique de guérir à tout jamais la petite Corinne de son béguin pour son correspondant inconnu... Nous avertimes Casimir du complot qui se tramait, et tu connais le reste !

Roger Beauregard fut pris d'un fou-rire intempestif.

— Mais me diras-tu pourquoi tu avais demandé des correspondantes par l'intermédiaire de cet hebdomadaire ?

— Attribue encore ceci à Maryse ! J'avais besoin d'une partenaire à l'esprit prompt et éveillé, prête à toutes réparties, pour mon présent programme à la radio, lequel nécessite quelquefois de l'improvisation ! Maryse conçut donc l'idée d'user de ce stratagème, s'imaginant qu'ainsi nous trouverions la perle d'originalité qui

(Lire la suite page 30)

Est-Ce Que L'Indigestion Vous Frappe Plus Bas Que La Ceinture ?

Donnez aux "28" négligés le genre d'aide qui vous donne l'air d'aller

Plus de la moitié de votre digestion se fait en dessous de la ceinture — dans les 28 pieds de vos intestins. Aussi quand vous êtes atteints d'indigestion, employez un remède qui aide la digestion dans l'estomac ET en dessous de la ceinture.

Ce dont vous pouvez avoir besoin ce sont les Petites Pilules Carter pour le Foie pour donner l'aide nécessaire aux "28 pieds oubliés" d'intestins.

Prenez une Petite Pilule Carter pour le Foie avant et après chaque repas. Prenez-les suivant les instructions. Elles peuvent aider à créer un apport plus grand des trois principaux sucs digestifs dans votre estomac ET vos intestins — elles vous aident à digérer ce que vous mangez d'une façon naturelle.

Alors la plupart des gens obtiennent le soulagement qui vous fait vous mieux sentir de la tête aux pieds. Assurez-vous d'obtenir les authentiques Petites Pilules Carter pour le Foie chez votre pharmacien — 25c.



Comment porter des FAUSSES DENTS plus confortablement

FASTEETH, agréable poudre alcaline (non-acide), tient bien en place les dentiers. Pour manger et parler plus confortablement, saupoudrez un peu de FASTEETH sur vos dentiers. Ne laissez aucun goût de colle ou de pâte. Empêche "l'haleine des dentiers". Procurez-vous FASTEETH à la pharmacie.

Ne souffrez plus



Grâce au Traitement MEDICAL F. GUY

C'est le remède connu contre les périodes douloureuses, douloureuses dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Envoyez cinq (5) cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure avec échantillon du Traitement Médical F. Guy.

BUREAU :

Jeudi et Samedi de 2 h. à 5 h. p. m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

6901, Ave de Chateaubriand

Boîte Postale 2353

Place d'Armes

Montréal, P. Q.

LES DESTINÉES DE LA VIE

par EMILE RICHEBOURG

Monsieur de Bloville se rapprocha de la jeune fille, et lui prenant les deux mains :

— Ma chère Angèle, lui dit-il doucement, pourquoi tenez-vous ainsi vos yeux baissés, comme si vous étiez confuse ou inquiète de vous trouver un instant seule avec moi ? Est-ce que je ne suis pas toujours votre bon ami ?

— Oh ! si.

— Je vous en prie, Angèle, laissez-moi voir ces beaux yeux dans lesquels j'ai toujours lu le plaisir que vous faisiez mes visites.

Elle leva ses yeux sur M. de Bloville et ses lèvres eurent un fugitif sourire.

— A la bonne heure, fit le banquier, des yeux comme les vôtres, qui disent tant de choses, chère Angèle, ne doivent jamais se cacher ; j'y vois, reflétées toutes les beautés de votre âme.

Après un silence, il reprit :

— Vous êtes émue, Angèle, peut-être même un peu troublée ; oh ! je le comprends. Ne suis-je pas moi-même très ému ? Tenez, tout à l'heure, quand je suis entré dans ce salon, j'étais tremblant comme un enfant qui craint une réprimande.

C'est que je vous aime, ma chère Angèle, autant que vous méritez d'être aimée et que vous avez le droit de l'être. Oui, je vous aime de toute la puissance de mon âme. Votre tante vous l'a dit et vous l'avez compris, puisque, malgré cette différence d'âge qui existe entre nous, vous voulez bien unir votre destinée à la mienne, devenir la douce compagne de ma vie. Croyez-vous, Angèle, que je ferai tout ce qui dépendra de moi, que rien ne me coûtera de vous rendre heureuse ?

— Oui, oui, je le crois.

— Et votre confiance en moi ne sera pas trompée, je vous le jure ! s'écria M. de Bloville dans un élan passionné.

Il enveloppa la jeune fille d'un regard d'ineffable tendresse et, pressant de nouveau ses mains, il continua :

— Je ne suis pas encore vieux, vieux ; mais je ne suis pas un jeune homme ; cependant, au milieu des affaires, et malgré les ennuis, les soucis qu'elles causent assez souvent, j'ai eu le bonheur de conserver une vraie jeunesse, celle du cœur ; et cette jeunesse, avec ses enthousiasmes, ses admirations, ses espérances, vous l'aurez tout entière. Dans ces dix dernières années, j'aurais pu me marier, je ne l'ai pas voulu. Avais-je donc le pressentiment de l'immense bonheur qui m'était réservé ?

Ah ! Angèle, chère Angèle, comme vous serez aimée ! Mais vous serez adorée ! Vous êtes ma vie, vous serez mon culte ! Ah ! vous ne savez pas encore tout ce qu'il y a de tendresse et de dévouement dans le cœur de votre bon ami !

Quand, petite fille, vous grimpez sur mes genoux, pour m'embrasser ; quand, plus tard, déjà grande, vous vous suspendiez à mon cou, charmante et riieuse, j'avais pour vous

une très grande affection, et, certes, je ne pensais pas alors que je pusse vous aimer davantage. Mais qu'est-ce que ma tendresse d'autrefois à comparer avec celle d'aujourd'hui ?

C'est que l'amitié, si vive qu'elle soit, ne ressemble pas à cet autre sentiment que l'on appelle l'amour, à cet amour profond que vous m'avez inspiré, Angèle, et qui s'est emparé de mon être tout entier !

Comment a-t-il pris naissance en mon cœur, cet amour, et s'y est-il si fortement enraciné que je n'aie pu l'en arracher ? Je ne saurais dire exactement. Mais, pendant un an, j'en ai souffert, horriblement souffert ; car, sachez-le, Angèle, sachez-le bien, j'avais pris la ferme résolution de le cacher, à vous surtout, de le tenir renfermé dans mon cœur, son temple, et, toujours secrètement gardé, et de mourir avec lui.

Mais ce que je croyais avoir su cacher à tous les yeux, votre tante l'a deviné. Je ne pouvais plus mentir et je lui ai fait, comme à vous en ce moment, l'aveu de mon amour.

Angèle, ce que veut Mlle de Brunière, c'est votre bonheur et le mien ; eh bien ! je le dis avec assurance, ce bonheur nous l'aurons ; et je vous en fais la promesse, le serment, toutes les joies de ce monde vous les aurez !

Des larmes qu'elle ne pouvait plus retenir jaillirent des yeux de la jeune fille.

M. de Bloville ne vit dans ces pleurs de Mlle de Lestange qu'un attendrissement causé par ses paroles.

D'ailleurs, aussitôt, craignant sans doute que M. de Bloville ne la questionnât, Angèle eut un sourire et prit son mouchoir pour essuyer ses yeux.

— Non, non, dit vivement le banquier, laissez-les couler, ces belles larmes ; ah ! elles me sont précieuses, chère Angèle, et pour les conserver je voudrais pouvoir les recueillir dans une urne d'or.

A ce moment, Mlle de Brunière, qui ne s'était pas beaucoup éloignée, rentra dans le salon.

— Eh bien ? fit-elle, s'adressant à M. de Bloville qu'elle interrogeait du regard.

— Nous sommes parfaitement d'accord, Mlle de Lestange et moi, répondit le banquier ; je suis toujours son bon ami, comme autrefois ; elle me confie son avenir et est convaincue que je mettrai tous mes soins à la rendre heureuse.

— Oh ! fit la vieille demoiselle, je ne serai jamais inquiète au sujet du bonheur de ma chère Angèle.

On échangea encore quelques paroles, puis M. de Bloville se leva pour se retirer.

Angèle s'était levée aussi ; son fiancé lui mit un baiser sur le front et Mlle de Brunière le reconduisit jusqu'à la porte de l'appartement.

— A quand le mariage ? lui demanda-t-elle.

— Je vais prendre toutes mes dispositions pour qu'il ait lieu dans le plus bref délai possible, répondit M. de Bloville.

— Il me tarde de jouir de votre bonheur à tous deux.

Ils se séparèrent.

Mlle de Brunière revint au salon, où elle retrouva Angèle debout et toute songeuse.

— Eh bien ! ma chérie, dit-elle, il t'a parlé et tu es bien sûre, à présent, qu'il t'aime à l'adoration. Quel cœur, Angèle, quel cœur !

— Oui, dit la jeune fille, M. de Bloville est bon.

Mlle de Brunière prit sa nièce dans ses bras et l'embrassa avec une sorte de frénésie.

Le soir, dans sa chambre, Angèle se mit à genoux et pria, les yeux fixés tour à tour sur le portrait de son père et celui de sa mère.

Sa prière terminée, elle se releva, ouvrit l'armoire et prit le coffret de porcelaine, d'où elle retira la petite boîte d'écaillé dans laquelle était renfermée la rose de Noël.

Elle ouvrit la boîte, et, assez longtemps, immobile, les yeux voilés de larmes, elle resta comme en contemplation devant la pauvre fleur desséchée.

« A présent, murmura-t-elle, en soupirant, c'est fini, le sacrifice est accompli ; et cette fleur, qu'il m'a donnée, ne peut plus être pour moi même un souvenir. »

« Ah ! ses pressentiments ne le trompaient point !... Et moi qui lui reprochais sa tristesse, ses idées singulières, que je trouvais sans raison... Je ne croyais pas, je ne pouvais admettre que quelque chose pût jamais nous séparer et briser notre amour. »

« Pauvre Pierre, que dira-t-il ? Que va-t-il penser de moi ? »

Elle resta quelques instants silencieuse, hochant la tête, et reprit :

« Il m'accusera d'inconstance, de cupidité, peut-être, et il me méprisera. Eh bien ! soit, c'est ce qu'il faut ; comme cela, il me maudira et cessera de m'aimer. »

Après un nouveau silence :

« Angèle, m'a-t-il dit, après m'avoir donné cette fleur, si un jour, pour une cause ou pour une autre, vous ne pouviez tenir votre promesse, vous n'auriez pas à me l'écrire ; vous m'enverriez simplement, sans un mot, cette fleur que je viens de vous offrir et, en la recevant, je comprendrais. »

« Oui, continua-t-elle, voilà bien ce qu'il m'a dit. »

Elle prit la boîte et appuya ses lèvres sur la fleur.

« Pauvre rose de Noël, prononça-t-elle d'une voix étranglée, ce baiser est pour lui ; tu vas partir pour l'Algérie, emportant pour celui qui t'a cueillie mon dernier adieu ! »

DEUXIEME PARTIE

I

La coupe déborde

CHRISTIANE, la femme d'Auguste Mercelien, avait écrit au directeur du grand magasin de nouveautés qui lui donnait du travail, qu'on voulût bien faire prendre chez elle les diverses confections qu'elle achevait et qui seraient prêtes à rendre dans la matinée du lendemain. Elle demandait qu'on lui permit de ne pas travailler pour le magasin pendant une semaine, ayant à faire des vêtements pour ses enfants et pour elle.

Le magasin avait fait reprendre les confections, et une heure après les avoir livrées, la jeune femme était sortie, non sans avoir bien recommandé à ses enfants de ne pas trop faire de bruit et d'être bien sages en son absence. Elle leur promettait, d'ailleurs, de revenir bientôt.

Christiane s'était rendue aux grands magasins de la Place Clichy et avait fait différents achats pour elle et les enfants : du linge, des étoffes, du ruban, un chapeau et des bottines pour le petit garçon ; pour la petite fille et pour elle également, chapeaux et bottines ; plus, pour les chéris, à chacun un jouet choisi dans le rayon à quatre-vingt-quinze centimes.

Elle avait ainsi dépensé près de deux cents francs sur les cinq cents donnés par M. de Bloville.

Ses achats faits, et le paquet devant lui être porté immédiatement, elle revint en toute hâte rue Lemerrier, ayant les jouets à la main. Mais avant de remonter chez elle, elle acheta un litre de vin chez l'épicier, un morceau de viande à faire rôtir chez le boucher, un pain chez le boulanger, quelques gâteaux chez le pâtissier et, chez la fruitière, six pommes et deux oranges.

Elle s'était ainsi chargée de comestibles.

Oh ! comme sa figure était animée, comme ses yeux brillaient et comme elle se sentait heureuse, la pauvre mère, en se disant que, tout à l'heure, et pour la première fois depuis b'en longtemps, ses enfants feraient un bon repas, mangeraient des gâteaux et sucraient une orange !

Et puis aussi, sa poitrine se dilatait et son cœur avait des tressaillements de joie en pensant que, dans quelques jours, son petit Charles et sa petite Renée seraient bien habillés comme les enfants des riches.

Alors, elle pourrait sortir avec eux, les mener promener au square des Batignolles, sur les boulevards et même au parc Monceau. Comme cela, ils auraient de l'espace pour jouer, pour courir. Ils ne seraient plus condamnés à rester dans la chambre, où le grand air et le soleil leur manquaient, où ils s'étiolaient, les chers petits.

Christiane ne croyait pas beaucoup à ces belles choses, à ces choses heureuses que M. de Bloville lui avait promises.

Les malheureux qui ont eu des cruelles déceptions, qui ont connu toutes les désillusions, n'osent pas trop s'abandonner à l'espérance. Le malheur, les souffrances les ont rendus sceptiques.

Et Christiane pensait :

« Ce monsieur m'a dit cela comme il m'aurait dit autre chose ; il est venu me voir parce qu'il l'avait promis à ma mère ; sachant que j'étais dans la plus affreuse misère, son cœur s'est ému de pitié, il a voulu me venir en aide et il m'a donné de l'argent, une grosse somme... Il est riche, il pouvait me donner cela pour mes enfants. A présent, c'est fini ; déjà, peut-être, ne pense-t-il plus à nous. »

« N'importe, il m'a tendu une main secourable, qu'il soit béni ! »

Christiane entra et les enfants s'élancèrent vers elle, lui tendant leurs petits bras et s'écriant en même temps :

« — Maman, maman, j'ai été très sage ! »

D'abord, elle se débarrassa des différentes choses qu'elle venait d'acheter, en les déposant sur la table ; cela fait, elle ouvrit ses bras, dans lesquels les enfants se précipitèrent. Elle les embrassa, puis leur dit :

— Mes chéris, puisque vous avez été bien sages, voici ce que j'ai acheté pour vous récompenser.

Et elle donna à chacun le jouet qui lui était destiné.

Alors, ce furent des exclamations, des cris de joie à n'en plus finir.

Et la pauvre mère, avec des larmes de bonheur dans les yeux, se disait : « Quand les enfants sont privés de tout, comme il faut peu de choses pour les rendre heureux ! »

Très vite, elle prépara le déjeuner et ils se mirent à table, elle, entre les deux petits, afin de les servir, comme elle en avait l'habitude. Ils avaient grand appétit, les pauvres enfants ; c'était si bon, ce qu'ils avaient à manger ce jour-là ; ils dévoraient. Et puis du vin mélangé d'eau, une véritable fête !

La mère aussi avait faim ; mais son contentement était si grand qu'il lui enlevait l'appétit et l'empêchait de manger, et elle était comme en extase devant ces deux petites bouches, qui engloutissaient les morceaux qu'elle découpait menus sur chaque assiette.

La petite famille achevait son repas quand on apporta à Christiane ce qu'elle avait acheté à la Place-Clichy.

Tout d'abord, elle serra le linge dans l'armoire ; puis elle montra aux enfants, qui battirent des mains et poussèrent de nouveaux cris de joie, les petits chapeaux et les bottines, qu'elle serra également.

Sans perdre de temps, elle prit les mesures des vêtements à confectionner, et pendant que les enfants mangeaient chacun son orange, elle découpait les patrons et sur ceux-ci elle tailla les vêtements des deux petits ; c'étaient eux, d'abord, qu'elle voulait habiller.

Le soir même, elle se mit à l'ouvrage.

Et comme elle allait travailler avec plaisir pendant plusieurs jours.

La femme qui se trouvait avec la concierge de la maison le jour de la visite de M. de Bloville à Christiane et qui avait vu passer le banquier devant la loge n'avait pas manqué de dire à son bureau qu'un homme jeune encore, très bien mis, ayant tout l'air d'être riche, était venu voir Christiane Mercelcier.

Quatre jours après, cette femme avait encore dit à son mari :

— Tu sais, ce monsieur dont je t'ai parlé, qui est venu voir la femme Mercelcier ; eh bien, il lui a donné de l'argent, probablement une grosse poignée d'or, car elle a acheté, hier, à la Place-Clichy, peut-être bien pour trois cents francs de toutes sortes d'affaires.

J'avais bien raison de dire qu'il y avait quelque chose là-dessous ; maintenant, il n'y a plus à chercher ; quand un homme donne de l'argent à une femme, on sait ce que cela veut dire. Tout de même, en a-t-elle de la chance, cette femme Mercelcier !

Le mari, un mari comme il y en a trop, ne comprit point ce qu'il y avait de peu flatteur pour sa personne et la vertu de sa femme dans ces dernières paroles qu'elle venait de prononcer.

Le mari de cette femme, qui était si facilement disposée à juger les autres d'après ce qu'elle était capa-

ble de faire elle-même, le mari de cette femme, disons-nous, n'était pas du même acabit qu'Auguste Mercelcier, attendu qu'on savait de quoi il vivait, puisqu'il travaillait quatre ou cinq jours dans la semaine de son métier de serrurier.

Oh ! ce n'était pas le modèle des bons ouvriers ; il faisait le lundi, souvent le mardi et quelquefois chômait encore le mercredi, quand la débauche, l'ivresse des jours précédents l'empêchaient de se rendre à l'atelier.

Il aimait les cartes et traînait des heures entières chez les marchands de vins du quartier, où il écornait fortement la paie de sa quinzaine, naturellement réduite à huit jours. Heureusement, sa femme n'avait pas, comme la pauvre Christiane, deux enfants à nourrir en même temps qu'elle et son ivrogne de mari.

De même que la femme de l'ouvrier connaissait Christiane, le serrurier connaissait Auguste Mercelcier. De temps à autre, les deux hommes se rencontraient chez un mastroquet où ils faisaient une partie de cartes qui durait souvent des heures.

Durant les huit jours qui avaient suivi la dernière et répugnante scène qu'il avait eue avec Christiane, Mercelcier n'avait pas reparu chez Le-mercier. Et disons-le à sa louange, Christiane n'en avait nul souci. Mais un matin, vers dix heures, Mercelcier entra dans le cabaret, où il trouva

— Te voilà prévenu, mon vieux, ajouta le serrurier ; veille au grain ! Tu sais ce que parler veut dire, je ne te dis que ça !

Mercelcier jeta sur la table les cartes qu'il avait à la main et se dressa debout, ayant dans le regard un éclair de fauve.

— Eh bien ! fit l'autre, et notre partie ?

— Nous la continuerons dans un autre moment, ce soir, répondit Mercelcier.

Et, très agité, il sortit du cabaret. Le serrurier hocha la tête et murmura :

« Quand on a une jeune et jolie femme, et qu'on reste comme ça des quinze jours loin d'elle, faut bien s'attendre un peu à ce qu'un autre vous la prenne. »

Un instant après, Mercelcier frappait à la porte de la chambre de sa femme.

A ce moment, Christiane travaillait au vêtement du petit Charles. Elle eut un haut-le-corps, son front s'assombrit, et elle resta immobile, les doigts sur la couture. Elle avait reconnu son mari à sa manière de frapper.

Ce fut le garçonnet qui alla ouvrir. Ma's à la vue de son père, il courut se blottir au fond de la chambre, dans un coin, où sa sœur se hâta de le rejoindre.

Christiane vit tout de suite que son mari n'était pas ivre ; mais cela

— Mais, ce que l'on dit est donc la vérité ?

— Qu'est-ce que l'on dit ?

— Pas de bien de toi, Christiane.

— Je laisse parler les mauvaises langues ; ce que l'on peut dire de moi m'importe peu.

— Christiane, cet homme dont tu caches le nom, qui vient te voir ici, cet homme est ton amant !

Elle le regarda fièrement, avec une sorte de dédain et répliqua :

— Vous ne savez ce que vous dites ; vous êtes fou !

— Oh ! je ne suis pas dupe de ton apparente tranquillité ; je connais assez les femmes pour savoir qu'elles ont toutes les audaces, qu'elles savent employer toutes les ruses, enfin qu'elles possèdent au suprême degré, affichant de fausses vertus, l'art de cacher leur inconduite.

Avec hauteur, Christiane répliqua :

— Vous pouvez parler ainsi de certaines femmes que vous connaissez, mais pas de moi, je vous le défends, entendez-vous ? je vous le défends !

— Toi, tu ne vaux pas mieux que les autres, et même tu es encore plus hypocrite !

— Ah ! tenez, vous me faites pitié, s'écria-t-elle. Vous le voyez, je ne vous réponds même pas avec indignation ; vos paroles ne m'étaient que mon mépris. Je suis tellement et depuis longtemps habituée à vos outrages qu'ils ne peuvent plus m'atteindre.

— Ah ! ah ! fit Mercelcier en ricanant, te voilà avec tes grandes phrases et tu vas te donner ton grand air lamentable de « mater dolorosa » ; mais je ne suis pas un de ces imbéciles qui se laissent prendre à des mômeries ; on ne me fait pas voir blanc ce qui est rouge, à moi !

Après un silence, il reprit avec ironie :

— Dis donc, Christiane, est-ce qu'il y a longtemps que tu le connais, ce... monsieur ?

La jeune femme ne répondit pas.

De nouveau Mercelcier s'emporta.

— Je n'en doute plus, cet homme riche, ce beau monsieur est ton amant, s'écria-t-il ; oh ! tu peux souper avec moi tant que tu voudras, tu ne me feras pas avaler une couleuvre ; je te le répète, on ne me fait pas voir blanc ce qui est rouge. Tu ne veux pas me dire qu'il est, cet homme, tu refuses de me dire son nom, mais je le saurai, nom de Dieu ! je le saurai !

Je t'aime toujours, moi, Christiane, je t'aime plus encore aujourd'hui que je ne t'ai jamais aimé. Prends garde, prends garde, je suis jaloux ! Je t'aime, Christiane, à en devenir féroce. Quand un mari est trompé par sa femme, il se venge ; tu entends, Christiane, il se venge ! Je te surveillerai, je t'épierai, je te suivrai partout, et je finirai bien par te surprendre avec ton amant ! Alors, alors, gare là-dessous, je vous tuera tous les deux !

La jeune femme se dressa, comme mue par un ressort, toute frémissante, et regardant fixement son mari :

— Je ne comprends rien à vos paroles, dit-elle, s'efforçant à rester calme ; elles sont si insensées, si absurdes, que je ne daigne même pas me défendre contre votre misérable accusation, dont je ne découvre pas encore le véritable motif.

Mais comment peuvent-elles sortir de votre bouche, ces étranges paroles, qui ressemblent si peu à ce que vous me disiez l'autre jour, quand vous avez eu l'audace, quand vous avez été assez infâme pour me proposer, à moi, votre femme, la mère de vos enfants, de me livrer à la prostitution.

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Le jeune officier Pierre Malouët, sous-lieutenant dans un régiment d'infanterie de ligne, fils adoptif du père Malouët, le vieux brave marin de Bretagne, voulait épouser Angèle de Lestange, charmante et gentille à croquer. Toutefois, Mlle Hortense de Brunière, tante de la jeune fille, se croyait choisie pour remplir une mission à sa manière. Durant le séjour de Pierre en Algérie, mademoiselle de Brunière, ayant dépensé beaucoup plus que ses revenus, eut recours au riche M. de Bloville, généreux on ne peut mieux, et qui s'était pris d'une affection toute paternelle pour Angèle. Mlle de Brunière avait aussi formé le projet de marier Angèle au millionnaire, dont les paroles et les actes l'ont sauvée de la ruine.

son camarade le serrurier attablé depuis un instant.

Tout de suite, on commanda un piquet, histoire de passer le temps et de jouer une consommation.

Ils ne jouaient que depuis un instant, lorsque, tout à coup, le serrurier dit à Mercelcier :

— Qu'est-ce que c'est donc que cet homme, ce riche bourgeois, qui est venu voir ta femme ces jours derniers et lui a donné, paraît-il, une forte somme d'argent ?

— Hein ! qu'est-ce que tu dis ? s'écria Mercelcier, un homme, un riche bourgeois est venu voir ma femme ?

— Tiens, est-ce que tu ne le sais pas ?

— C'est toi qui me l'apprends. Il n'y a pas plus d'une heure que je suis rentré à Paris, après une absence de huit jours.

— Eh bien ! mon pauvre vieux, tu sais, les absents ont toujours tort.

— Mais, es-tu bien sûr de ce que tu dis ?

— Tout à fait sûr, ma femme a vu le monsieur, jeune encore et chiquement habillé.

— Et tu prétends que cet homme a donné de l'argent à Christiane ?

— Faut bien le croire, d'autant mieux que la Christiane a acheté un tas de choses à la Place-Clichy. Elle a peut-être déjà dépensé, au dire de ma femme, une bonne partie de ce que le bourgeois lui a donné.

Mercelcier était devenu blême.

ne la rassurait point. Les traits convulsés de Mercelcier, son sourire ironique, méchant, et le feu sombre de ses prunelles n'annonçaient rien de bon. Toutefois, en jetant un regard sur ses enfants, elle se prépara à tenir vaillamment tête à l'orage.

— Hé, hé ! fit Mercelcier, il y a du feu, ici.

— Il fait très froid, depuis quelques jours et je ne veux pas laisser geler mes enfants, répondit Christiane.

— Hum, hum, fit le mari.

Et enfouissant ses deux mains dans les poches de son pantalon, il se plaça en face de sa femme.

— Christiane, dit-il d'une voix sourde, est-il vrai que tu as eu ici la visite d'un homme ?

— Oui, c'est vrai, répondit-elle, soutenant bravement le regard dur que le misérable faisait peser sur elle.

— Qui est-il, cet homme ?

— Cela ne vous regarde pas.

— Je veux savoir ; il faut que je sache qui est cet homme.

— Vous ne le saurez pas.

— Christiane, le nom de cet homme, son nom, son nom !

— Je ne le dirai pas !

— Malheureuse, s'écria-t-il avec fureur, nomme-le !

— Jamais, jamais !

— Ah ! ah ! tu te caches, tu as peur !

Elle haussa les épaules.

Mercelien resta un moment tout interloqué, mais le misérable retrouva vite son aplomb.

Un petit rire aigu éclata entre ses lèvres.

— C'était une épreuve, répliqua-t-il d'une voix creuse ; oui, je voulais t'éprouver, je voulais voir... car, déjà, je me doutais de quelque chose.

— Ah ! tenez, dit la malheureuse avec un accent de douleur profonde, vous m'avez fait connaître toutes les angoisses, tous les écœurements, mais aujourd'hui et l'autre jour, c'est trop, mon Dieu, c'est trop !

— Allons, Christiane, fit-il railleur, pleure un peu, ça fera très bien, je t'assure.

La pauvre mère porta les yeux sur ses enfants, qui se trouvaient serrés l'un contre l'autre à l'endroit où ils s'étaient réfugiés, puis couvrit son visage de ses mains.

— Mais c'est pas tout, ça, Christiane, assez de simagrées, reprit Mercelien ; le monsieur, l'homme riche t'a donné de l'argent, une forte somme ; ne nie pas, je le sais ; tu en as même déjà dépensé une partie en achats que tu as faits à la place Clichy. Hein, tu vois que je suis bien renseigné. Combien t'a-t-il donné, ton... Monsieur ?

— Je n'ai pas à vous le dire, vous n'avez pas besoin de le savoir.

— Ah ! tu crois ça ? Eh bien, Christiane, je n'ai pas d'argent aujourd'hui, et il m'en faut...

— Ah ! maintenant, je comprends, soupira la malheureuse.

— Si tu comprends, tant mieux ! dit le misérable.

Il continua :

— Je veux ma part de ce que l'homme t'a donné.

— Non !

— Des bêtises ! Christiane, où est l'argent ? Là, dans l'armoire, n'est-ce pas ? Allons, un bon mouvement, donne !

— Non, non, jamais !

Les yeux de Mercelien s'enflammèrent, son visage se décomposa et il eut un grincement de dents.

— Christiane ! s'écria-t-il d'une voix menaçante, encore une fois, prends garde ? ne me pousse pas à bout !

— Cet argent ne m'appartient pas, répliqua-t-elle, il est à mes enfants, c'est pour eux qu'il m'a été donné !

— Mais moi, je le veux, j'en ai besoin !

— Vous ne l'aurez pas, s'écria-t-elle avec une fermeté dont elle n'avait jamais fait preuve devant la volonté de son mari.

— Christiane, dit-il, en l'enveloppant d'un regard de fauve, donne-moi le clef de l'armoire !

— Non, mille fois non !

Le gredin ne se possédait plus. Ses yeux s'injectèrent de sang et sa figure devint hideuse.

— Coquine, garce ! hurla-t-il, obéis, je te l'ordonne, ou sinon...

La jeune femme se redressa, une flamme de mépris dans le regard.

— Vous êtes un misérable, un lâche ! cria-t-elle.

Mercelien eut un rugissement de fureur, s'empara d'un couteau à découper qui se trouvait sur la table, se rua sur sa femme d'un bond de bête féroce, la saisit à la gorge, la renversa sur une commode et leva le couteau sur elle.

— Lâche ! lâche ! monstre ! cria-t-elle, le regardant avec des yeux démesurément ouverts, qui exprimaient, en même temps que l'épouvante, l'horreur et le dégoût.

— La clef, la clef, donne la clef ! vociférait Mercelien.

Les deux enfants, muets de terreur, se tenaient enlacés et, tremblants, regardaient.

— Eh bien oui, oui, tuez-moi ! dit Christiane d'une voix haletante, étranglée, débarrassez-moi de cette

vie que vous m'avez faite si douloureuse, si épouvantable ! Tuez-moi, tuez-moi ! Et peut-être ne serai-je pas la première personne que vous aurez assassinée !

L'effet produit par ces paroles fut foudroyant.

Mercelien lâcha sa femme, le couteau s'échappa de sa main et il recula comme épouvanté.

Christiane s'était redressée ; mais la malheureuse était à bout de forces ; elle suffoquait. Soudain, la respiration lui manqua complètement, un son rauque sortit de sa gorge, et elle s'écroula sur le carreau.

Elle avait perdu connaissance.

Mercelien ne songea pas à secourir sa malheureuse femme ; il n'eut qu'une pensée, trouver la clef de l'armoire et s'emparer de l'argent.

Sans faire attention aux enfants qui, à présent, jetaient des cris perçants, il se pencha sur Christiane, fouilla les poches et fit entendre un grognement de triomphe en trouvant la clef. Il se redressa, se précipita vers le meuble qu'il ouvrit, et mit la main sur les trois cents francs qui restaient à la pauvre mère et qu'elle avait placés dans un petit coffret de bois.

Alors, satisfait, content de lui, Mercelien jeta un regard froid sur sa femme et, sans même adresser une parole aux enfants, il s'élança hors de la chambre.

Au bout d'un quart d'heure, quand Christiane revint à elle, ses enfants étaient près d'elle et leurs quatre petits bras étaient attachés à son cou. Et le petit Charles et la petite Renée baignèrent de leurs larmes le visage de leur mère.

Christiane se releva et son regard se dirigea sur l'armoire, restée ouverte. Elle comprit.

Oh ! elle n'avait pas besoin d'aller regarder dans le coffret. Elle laissa échapper un gémissement sourd.

— Voleur ! voleur ! murmura-t-elle accablée.

Et, prenant les enfants dans ses bras, à son tour, elles les arrosa de ses larmes.

II

Le protecteur

M. CHARLES de Bloville était seul dans son cabinet. Levé de bonne heure, il avait déjà dépouillé sa volumineuse correspondance et fait distribuer, dans ses bureaux, aux chefs de service, les lettres lues avec soin et portant chacune une ou plusieurs annotations.

Maintenant, ayant terminé son travail de la matinée, le banquier était libre.

Il avait allumé une cigarette et, à demi-couché sur un canapé, les yeux au plafond, il ne suivait point, comme on aurait pu le croire, la spirale de fumée bleuâtre qui s'échappait de ses lèvres.

M. de Bloville s'absorbait dans ses pensées et regardait en dedans de lui-même, où il ne voyait rien qui fût de nature à contrarier et à provoquer des réflexions attristées. Au contraire, tout était satisfaction.

Et, en effet, il ne devait avoir que d'agréables pensées, car, de temps à autre, un doux sourire, un sourire heureux, effleurait ses lèvres.

Il se disait qu'il y avait toutes sortes d'imprévus dans la vie et de bien étranges choses dans ce que l'on appelle la destinée.

En remontant seulement de quinze jours en arrière, est-ce qu'il avait la pensée alors que lui, célibataire, déjà vieux et résolu à ne jamais se marier, changerait brusquement sa vie en se mariant, et que la destinée lui donnerait pour épouse Mlle de Lestange, cette adorable jeune fille que, pendant tant d'années, il avait aimée comme un père ?

Loin de là, puisqu'il s'était reproché d'avoir laissé pénétrer dans son cœur un sentiment qui n'était plus celui d'une affection uniquement paternelle.

Enfin, il allait se marier ; bientôt Angèle serait sa femme.

Oh ! comme il allait l'aimer, l'adopter, cette enfant qu'il n'avait presque pas quittée des yeux depuis sa naissance. Et comme il se promettait de lui faire une existence que beaucoup d'autres femmes envieraient.

Charles de Bloville ne voyait aucun nuage dans le ciel radieux, pas une ombre dans l'avenir. Il était plein de confiance. Il en était sûr, il ferait le bonheur d'Angèle, et sa femme heureuse, c'était son bonheur à lui assuré.

Deux coups discrètement frappés à la porte du cabinet le firent tressaillir en l'arrachant brusquement à sa rêverie.

— Que me veut-on ? demanda-t-il. La porte s'ouvrit à moitié, et le valet de chambre du banquier se montra sur le seuil.

— Qu'est-ce ? fit M. de Bloville en se levant.

— Cette lettre, Monsieur, qui vient d'être remise au concierge.

— Ah ! Et par qui ? demanda le financier en prenant la lettre sur le plateau de vermeil.

— Par une jeune femme assez mal vêtue, une pauvre, sans doute ; elle attend en pleurant et en tremblant de froid sous la voûte de la porte cochère.

M. de Bloville sortit la lettre de son enveloppe, et allant tout de suite à la signature.

« Pauvre femme ! » murmura-t-il. Le valet de chambre fit un mouvement pour se retirer.

— Non, lui dit son maître, attendez !

Charles de Bloville lut :

« Monsieur,

« Vous avez bien voulu me dire, tant est grande votre bonté, que vous étiez un ami pour moi et que, pour n'importe quelle cause, je n'hésite pas à vous écrire ou à venir vous trouver. »

« Je viens vers vous, Monsieur, mais, hélas ! je suis si peu présentable et j'ai si peur d'être repoussée par vos serviteurs, que je crois devoir vous annoncer ma visite par cette lettre. »

« Si vous ne pouvez pas me recevoir ce matin, je reviendrai ce soir ou demain, à l'heure que vous voudrez bien m'indiquer. J'ai un urgent besoin de vous parler. »

« Celle qui vous a voué une éternelle reconnaissance et qui est votre très humble servante. »

« CHRISTIANE »

— François, dit M. de Bloville au valet de chambre, allez trouver vous-même cette femme qui attend sous la voûte et amenez-la ici ; je n'ai pas besoin de vous recommander d'avoir pour elle les plus grands égards.

Le domestique s'inclina silencieusement et se retira.

Quelques minutes après, la jeune femme était introduite dans le cabinet. Elle avait essuyé ses yeux, mais, en présence de M. de Bloville, elle se remit à pleurer.

— Voyons, Madame, voyons, ma pauvre Christiane, calmez-vous, remettez-vous, et dites-moi ce qui vous amène.

— Ah ! Monsieur, pardonnez-moi ma hardiesse d'être venue ici ; j'ai écrit la petite lettre qu'on vous a remise, j'ai confié la garde de mes enfants à une voisine et je suis partie comme une folle, sans seulement penser que j'étais mise comme une mendicante. Ah ! je ne veux pas vous le cacher, Monsieur, je croyais que vous refuseriez de me recevoir.

— Ainsi, vous avez pu douter de moi ? Oh ! c'est mal, Christiane.

— J'en suis honteuse, Monsieur, et je vous en demande humblement pardon.

— Voyons, Christiane, et si je ne vous avais pas recue ?

— Ah ! je ne sais pas ce que j'aurais fait, je ne sais pas ce que m'aurait conseillé mon désespoir.

— Vous êtes désespérée ?

— Oui, oui, Monsieur, je suis désespérée. Si je n'avais pas mes enfants, hier, j'en aurais fini avec la vie.

— Allons, Christiane, asseyez-vous là, dans ce fauteuil, et dites-moi, comme à un ami, comme à un frère, ce qui vous est arrivé.

La malheureuse se laissa tomber dans le fauteuil, et avec une agitation croissante, fiévreusement, ne sachant rien, elle raconta l'horrible scène qu'elle avait eue avec son mari.

M. de Bloville, très pâle, l'écoutait, frémissant d'indignation et de colère.

— Oui, oui, il a voulu me tuer, le misérable ! s'écria-t-elle ; mais s'il ne m'a pas planté le couteau dans la poitrine, ne croyez pas, Monsieur, que ce soient ses enfants qui ont arrêté sa main ; non, non, il a eu peur de la justice, il a eu peur de l'échafaud !

Après un moment de silence, Christiane continua :

— Je fus subitement prise d'un étourdissement et j'eus une syncope. Quand je repris l'usage de mes sens, mes pauvres petits, à genoux près de moi, sanglotaient. C'étaient eux, sous leurs baisers, qui m'avaient ranimée.

Il n'était plus là, lui ; il m'avait pris dans la poche la clef de l'armoire, et il était parti après m'avoir volé trois cents francs qui restaient de la somme que vous m'avez donnée.

De nouvelles larmes jaillirent des yeux de la malheureuse.

— Je vous en prie, Christiane, dit doucement M. de Bloville, ne pleurez plus.

— Ah ! Monsieur, j'ai vidé jusqu'à la lie le calice de toutes les amertumes.

— Je le sais. Mais vous êtes venue chercher près de moi la consolation, je vous consolerais, Christiane.

— Hélas ! Monsieur, vous ne savez pas tout ; mais si honteux, si horrible que ce soit, je veux tout vous dire. Je ne dois rien vous cacher. Il y a huit jours, après une assez longue absence, Mercelien est venu et m'a dit des choses monstrueuses ; il aurait voulu que je devinsse une créature infâme, il voulait faire de sa femme, de la mère de ses enfants, une vile prostituée !

— C'est horrible, dit M. de Bloville, mais de cet homme, rien ne peut m'étonner.

Il resta un instant silencieux et reprit :

— Oui, Christiane, pauvre femme, votre malheur est grand, et s'il est aujourd'hui aussi complet, n'est-ce pas un peu votre faute ? Votre mère vous a proposé de quitter Paris et de vous réfugier avec elle et vos enfants dans une petite ville de province, mais vous ne l'avez pas voulu ; à tout ce que l'on a pu vous conseiller de faire, vous avez préféré souffrir, être une martyre et cela parce que, malgré son indignité, vous aimiez toujours votre mari.

Christiane, les yeux étincelants, se dressa debout d'un seul mouvement.

— Je ne l'aime plus, je ne l'aime plus ! s'écria-t-elle ; il a rempli mon cœur de dégoût et dans ce dégoût mon amour s'est noyé !

Et elle répéta d'une voix éclatante :

— Je ne l'aime plus, je ne l'aime plus !

— Alors, Christiane, vous voilà délivrée d'une terrible suggestion et je vous en félicite. A présent, que comptez-vous faire ?

— Me séparer de lui, d'abord, le quitter pour toujours... Après, Monsieur, je ne sais pas.

— Vous êtes bien résolue à quitter votre mari ?

— Oui, oh ! oui !... Mais si je le revois, Monsieur, je ne pourrais plus me contenir et je lui jetterais à la face tout ce que j'ai sur le cœur. Alors, qu'arriverait-il ? Je le sais, Monsieur, je le sais, il me tuerait !... Mais je ne veux pas mourir, moi !... Mon Dieu, mon Dieu, si j'étais morte, que deviendraient mes pauvres enfants ?

M. de Bloville réfléchissait.

— Voyons, reprit-il, examinons bien la situation et trouvons le moyen d'en sortir. La première chose à faire, il me semble, est d'abandonner votre logement.

— Oui, Monsieur, et j'ai bien l'intention de déménager dans trois ou quatre jours.

— Vous avez donc trouvé déjà un autre logement ?

— Pas encore. Mais j'ai tout le temps nécessaire ; mon mari ne reviendra rue Lemercier que lorsqu'il n'aura plus un sou ; or, les trois cents francs qu'il m'a pris vont le retenir où il est pendant huit ou dix jours.

— Pourquoi avez-vous la pensée de déménager ? Abandonnez donc à votre mari le logement avec les meubles qu'il contient.

— Alors, Monsieur, je serai forcée de prendre une chambre dans un hôtel.

— Sans doute, pour quelques jours.

— J'y ai bien pensé, Monsieur, mais il y a des difficultés.

— Lesquelles ?

— D'abord, l'argent que je n'ai pas.

— Cette première difficulté n'existe plus, puisque je vous donnerai tout à l'heure la somme dont vous aurez besoin.

— Oh ! Monsieur...

— Voyons les autres difficultés.

— Mes enfants, Monsieur ; je crains qu'on ne veuille pas me recevoir avec eux dans un hôtel.

— Votre petit garçon, que je considère un peu comme mon filleul, puisque Charles est aussi mon prénom, ne sera pas une gêne pour vous, attendu que, dès demain, si vous le voulez, il entrera au collège Rollin.

— Ainsi, Monsieur, vous avez eu la bonté ?...

— J'ai vu le directeur du collège qui, comme je vous l'ai dit, est un de mes amis ; tout a été convenu entre nous et le petit Charles est attendu. Je vous le répète, dès demain vous pourrez conduire l'enfant au collège ; vous n'aurez qu'à dire : « Je viens de la part de M. de Bloville. »

Seulement, il faudra que le petit Charles soit convenablement habillé, qu'il ait un peu de linge et les autres objets de toilette absolument indispensables. Voilà pour son entrée ; ensuite, le collège se chargera de lui fournir toutes choses qui lui seront nécessaires. Aujourd'hui même, Christiane, vous pourrez lui acheter un vêtement et un trousseau.

— Il a le vêtement, Monsieur.

— Ah !

— Après la visite que vous avez bien voulu me faire pour me sortir de mon affreuse misère, j'ai bien vite terminé l'ouvrage qui m'avait été donné par la maison pour laquelle je travaille. Alors, Monsieur, j'ai acheté ce qu'il me fallait pour habiller mes enfants et moi. J'ai dépensé cent quatre-vingt-dix francs sur l'argent que vous m'avez donné, plus

vingt-deux francs que j'avais reçu pour mon travail de la quinzaine. Ah ! j'étais bien heureuse, allez, en me disant que, grâce à vous, notre bienfaiteur, mes chers petits et moi n'allions plus être guenilleux.

Naturellement, je pensai d'abord à habiller mes enfants, et, tout de suite, je me mis à travailler pour eux. Enfin, en trois jours, ils furent habillés. J'aurais pu employer moins de temps ; mais vous savez comment sont les mamans, Monsieur, je voulais que mon travail fût bien fait, aussi parfait que possible.

— Je comprends, fit en souriant M. de Bloville.

— Le matin, en les levant, j'avais habillé mes enfants pour les voir ainsi et les admirer ; puis j'avais remplacé les petits vêtements dans l'armoire et je commençais à travailler pour moi, c'est-à-dire à une robe de mérinos noir, lorsque, au moment où j'étais bien tranquille et ne m'attendais guère à le voir, mon mari arriva. Après ce qui s'était passé entre nous, je n'eus plus le courage de reprendre mon aiguille, tout le reste de la journée, je ne fis que pleurer.

Après un silence, elle continua :

— Le vêtement de mon petit Charles est en drap cheviotte gros bleu. La veste, avec une lisière sou-tachée, a un collet qui peut être enlevé et remplacé par un large col blanc tombant sur le haut des épaules ; le pantalon est serré au-dessous des genoux, sur les bas, par deux boutons à chaque jambe. Oh ! ce qu'il est gentil et ce qu'il a bonne mine habillé ainsi, avec des bottines neuves et un joli petit chapeau de feutre gris ! On croirait voir un petit prince !

— Excusez-moi, Monsieur, de vous dire toutes ces niaiseries ; mais, voyez-vous, j'aime tellement mes enfants que je suis un peu folle quand je parle d'eux.

— Christiane, répondit le banquier, je trouve très bien ce que vous dites et j'ai du plaisir à vous entendre. Et c'est si vrai, que je vous prie de me dire comment vous avez habillé votre fillette.

La pauvre mère était si heureuse de parler de ses enfants qu'elle ne pensait plus à son malheur. Elle oubliait tout.

— J'ai aussi acheté à ma petite Renée, reprit-elle, des bottines neuves et un joli chapeau de feutre gris garni d'un large ruban de satin paille et, sur le côté, de deux branches de primevères. Sa petite robe, serrant la taille au moyen d'un ruban de même nuance que celui du chapeau, avec un gros nœud derrière, est de cachemire marron clair ayant, assez espacées, des raies de couleur mauve. J'ai garni le devant, jusqu'à la ceinture, et les manches, aux poignets, d'une quipure étroite et très légère. La robe est doublée pour la saison, chaudement. De plus, j'ai acheté pour Renée un petit jupon de laine rouge et un autre blanc, en calicot.

— Et, comme son frère, elle est très bien, dit M. de Bloville.

— Oui, Monsieur, elle est ravissante.

— Voilà qui est bien pour les enfants, et pour l'instant. Vous dites que votre mari ne reviendra pas rue Lemercier avant huit ou dix jours ?

— Je le crois, Monsieur.

— Eh bien, Christiane, à votre tour, vous allez vous habiller convenablement, et avec mille francs que je vais vous donner, vous achèterez pour vous et vos enfants toutes les choses nécessaires.

— Mais, Monsieur, je n'ai pas besoin d'une si grosse somme.

— Si, Christiane, et vous verrez tout à l'heure que vous en aurez besoin, quand je vous ferai part d'une idée qui vient de me venir. Combien

de temps demandez-vous pour faire votre costume et les divers achats en question ?

— Aujourd'hui et demain, Monsieur.

— Alors, restez encore dans votre logement aujourd'hui et demain et gardez avec vous le petit Charles. Après-demain, vous le conduirez au collège et, ce même jour, vous quitterez votre logement, sans rien dire à personne, pas même à la concierge.

— Mais où irai-je avec ma fille, Monsieur ?

— Ah ! où vous irez ? Nous allons voir.

M. de Bloville resta un instant silencieux.

— Christiane, vous êtes fatiguée, et après les dures privations que vous vous imposez depuis longtemps et les terribles émotions que vous venez d'éprouver, trois mois, deux mois au moins de tranquillité et de repos absolu vous sont nécessaires.

— Deux mois de repos, Monsieur ; mais c'est impossible ! s'exclama-t-elle.

— Pourquoi cela ?

— Mais... mais parce que vous avez déjà beaucoup fait pour moi et que je ne peux pas, que je ne veux pas vous être à charge.

— Encore une fois, et je vous en prie, Christiane, ne parlez plus de ce qu'il m'est agréable de faire pour vous.

— Cependant, Monsieur...

— Encore ? l'interrompit-il ; oh ! je vais vous gronder !

Elle baissa la tête.

— Christiane, reprit M. de Bloville, seriez-vous contente, heureuse de voir votre mère ?

La jeune femme se redressa et, étonnée, regarda le banquier.

— Ah ! Monsieur, dit-elle très émue, voir ma mère et l'embrasser serait une joie inespérée, le bonheur le plus grand que je puisse avoir encore.

— Eh bien, Christiane, cette joie, ce bonheur, vous l'aurez, et c'est auprès de votre mère que vous prendrez les deux ou trois mois de repos dont vous avez grand besoin.

Votre mère est en Bretagne, servante chez un brave et excellent homme appelé Pierre Malouët, un vieillard qui m'a autrefois sauvé la vie et dont je suis fier d'être l'ami. Vous partirez après-demain soir avec votre petite Renée ; cela vous plaît-il ?

— Oh ! oui.

— Alors, c'est bien. Votre mère et Pierre Malouët seront prévenus par moi de votre arrivée.

Le train que vous prendrez à la gare Saint-Lazare, celui de la grande ligne de Bretagne, c'est-à-dire de la ligne de Brest, part le soir, à huit heures. Si, pour une cause ou pour une autre, vous étiez forcée de remettre votre départ, vous me le feriez savoir par un mot, car je désire me trouver à la gare en même temps que vous pour prendre votre billet, vous conduire à la voiture et vous recommander tout particulièrement au chef du train.

— Mon Dieu, Monsieur, dit Christiane en joignant les mains, vous avez trop de bonté pour moi.

M. de Bloville la menaça du doigt, mais en corrigeant ce mouvement par un sourire.

— Donc, voilà qui est bien convenu, dit-il. Maintenant, autre chose : d'abord, pendant le temps que vous passerez en Bretagne, auprès de votre mère, je verrai de temps à autre le petit Charles et vous en donnerai des nouvelles. Mais voyons un peu ce que vous ferez quand vous serez revenue à Paris.

— Je ne sais pas comment je m'arrangerai, Monsieur ; mais il faudra bien que je travaille.

Fortifiez votre Santé



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Employez
LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL
VOUS POUVEZ AVOIR UNE BELLE APPARENCE AVEC

Le Traitement Myrriam Dubreuil

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Mme MYRRIAM DUBREUIL,
6901, Ave de Chateaubriand
Boîte Postale 2353, Place d'Armes,
Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____



coupon d'abonnement

Ci-inclus la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2 pour 6 mois ou \$1 pour 3 mois (Etats-Unis : \$5 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Lr.
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

— Sans doute. Seulement, je ne voudrais pas vous voir reprendre ce travail de couture du jour et de la nuit, si mal payé, qui finirait par compromettre votre santé, affaiblir votre vue, enfin, qui vous tue lentement.

— Je ne puis quère faire autre chose, à moins que je trouve à me placer.

— Voilà précisément ce que je désirerais pour vous. Eh bien, Christiane, je vous chercherai cette place, et sans trop de difficulté, je pense, je la trouverai.

— Ainsi, Monsieur, vous voulez tout faire pour moi ?

— Je veux que vous ayez la tranquillité et qu'après avoir tant souffert vous puissiez espérer un peu de bonheur ; enfin, Christiane, je veux achever ce que j'ai commencé. Je vous répète ce que je vous ai dit lors de la visite que je vous ai faite : ne perdez point courage et espérez ; le malheur se lasse, des jours meilleurs viendront.

M. de Bloville remit un rouleau d'or de mille francs à sa protégée et la congédia.

III

Avant le mariage

PEU après que Christiane l'eut quitté, M. de Bloville s'assit à son bureau en se disant :

« Dans les joies que l'on procure aux autres, on trouve une augmentation des siennes. »

Alors, il écrivit deux lettres, l'une à la mère de Christiane Mercelien, l'autre à l'ancien marin Pierre Malouët.

Voici la première :

« Ma bonne Mariotte,

« J'ai tenu la promesse que je vous ai faite ; j'ai vu votre fille et vos petits-enfants et j'ai pu constater, hélas ! que le tableau que vous m'aviez tracé de leur misère était plutôt adouci qu'exagéré. Ce qui m'a surtout frappé, c'est la fatigue de votre pauvre Christiane, épuisée par un travail acharné et véritablement au-dessus de ses forces. »

« Je l'ai trouvée résignée à son sort, s'oubliant complètement elle-même pour ne penser qu'à ses chers enfants, se privant de tout, même du nécessaire, pour que les pauvres petits ne souffrissent pas trop de la faim et du froid. »

« Certes, Christiane n'est pas une femme ordinaire ; il en est peu d'aussi vaillantes qu'elle et son courage s'élève au-dessus de son malheur. »

« Je n'ai plus besoin de vous dire combien est grand et sincère l'intérêt que m'inspire votre fille, et je vous remercie, Mariotte, de m'avoir demandé de venir en aide à cette grande infortune. »

« Ce que j'ai fait pour Christiane, me réservant de ne pas laisser mon œuvre inachevée, votre fille vous le dira elle-même quand elle sera près de vous. Eh bien, oui, Mariotte, dans trois jours, vous aurez la joie d'embrasser Christiane et la petite Renée. »

« Votre fille a absolument besoin de tranquillité d'abord, et pour reprendre ses forces et rétablir sa santé, compromise par les privations, l'excès de travail et ses chagrins, il lui faut deux ou trois mois de repos, et j'ai décidé, avec la certitude de vous être agréable à l'une et à l'autre, que Christiane passerait ces deux ou trois mois avec vous. »

« Pierre Malouët, votre maître, n'a jamais sollicité vos confidences, je le sais ; mais vous ne devez pas lui cacher ce que vous m'avez appris. En effet, il faut bien qu'il sache,

avant son arrivée chez lui, que vous avez une fille, laquelle est mère de deux enfants. »

« Vous saurez par Christiane que nous avons placé le petit Charles dans un collège de Paris. »

« Votre fille prendra après-demain le train de la ligne de Brest qui part de Paris à 8 h. 40 du soir pour arriver à Plouénérin, la gare la plus rapprochée de Kérouran, le lendemain à 3 h. 28 de l'après-midi. Vous ferez bien de vous trouver à la station de Plouénérin, à l'arrivée du train, pour recevoir Christiane et sa fille. »

« Si elle ne partait pas après-demain soir, vous en seriez prévenue par une dépêche. »

« Veuillez croire, ma bonne Mariotte, à mes sentiments bien dévoués. »

« CHARLES DE BLOVILLE »

A l'ancien capitaine d'armes, le banquier écrivait :

« Mon vieil ami,

« En même temps que vous recevrez ces quelques lignes, votre servante Mariotte aura une lettre de moi dans laquelle je l'engage à vous faire connaître de son passé ce qu'elle a cru devoir m'en apprendre lors de mon passage à Kérouran. »

« Il est inutile que vous sachiez que Mariotte a une fille et que celle-ci est mère de deux jeunes enfants. »

« Quand Mariotte vous aura parlé de Christiane, sa fille, vous ne serez pas étonné que je me permette de disposer de votre maison en faveur d'une malheureuse que j'ai prise sous ma protection et que je vous prie de recevoir paternellement. »

« Un grand événement se prépare, mon vieil ami, et je tiens à vous en informer dès aujourd'hui. »

« Plus d'une fois vous vous êtes montré surpris — et vous n'étiez pas le seul — de voir que je restais célibataire. J'avais pris, en effet, la résolution de ne jamais me marier ; mais on change d'idée à tout âge et, bientôt, j'aurai pour compagne de ma vie une charmante jeune fille que j'adore. »

« Vous connaissez la future Mme de Bloville, mon cher Malouët, vous avez même beaucoup d'affection pour elle. C'est Mlle Angèle de Lestange. »

« Croyez-moi, mon vieil ami, votre dévoué et toujours reconnaissant. »

« CHARLES DE BLOVILLE »

Ces deux lettres partirent par le courrier du soir.

Il avait été convenu que si, pour une cause ou une autre, Christiane était obligée de retarder son départ, elle en avertirait M. de Bloville.

Or, le surlendemain, n'ayant reçu aucun avis de la jeune femme, le banquier se rendit à la gare Saint-Lazare, vingt minutes avant le départ du train.

Il avait d'ailleurs été informé dans la journée, par le directeur du collège, que le jeune Charles Mercelien, son protégé, amené par sa mère, avait été immédiatement admis comme élève du collège Rollin.

Depuis un quart d'heure déjà Christiane, prenant par la main sa fillette, attendait son bienfaiteur.

— Vous avez un long chemin à faire Christiane, dit M. de Bloville ; avez-vous convenablement diné ce soir ?

— Oui, monsieur, répondit-elle ; du reste, j'ai, je crois, dans ce panier, des provisions suffisantes pour ma petite et moi.

— C'est bien ; d'ailleurs, vous trouverez en route, à un buffet, tout ce dont vous pourriez avoir besoin. Vous avez des bagages ?

— Cette malle et ce paquet qui contiennent ce que, grâce à vous,

monsieur, j'ai pu acheter pour ma petite Renée et moi.

— Votre fillette est très bien arrangée, Christiane, je vous en fais mes compliments ; vous-même êtes fort bien.

La jeune femme eut un doux regard de reconnaissance et répondit avec un sourire triste.

— Nous n'avons plus l'air de mendiants.

— J'ai été informé de la réception au collège de votre petit Charles.

— M. le directeur m'a dit qu'il allait vous le faire savoir. J'ai été parfaitement reçue ; M. le directeur a embrassé Charles, puis il m'a dit : « J'espère que nous ferons quelque chose de ce petit bonhomme-là. »

— Nous y veillerons, Christiane. Avez-vous revu votre mari ?

— Non, monsieur, il n'est pas revenu.

— J'ai écrit à votre mère pour lui annoncer votre arrivée, elle vous attendra à la gare de Plouénérin où vous descendrez. Avez-vous encore de l'argent ?

— Oh ! oui, monsieur, je n'ai pas dépensé quatre cents francs sur tout ce que vous m'avez donné.

M. de Bloville prit des billets de première classe pour la mère et l'enfant, fit enregistrer les bagages puis conduisit au train Christiane et la fillette, qu'il installa dans un compartiment et qu'il recommanda, ainsi qu'il l'avait promis, d'une façon toute particulière au chef du train.

Debout sur le marchepied de la voiture, il causa avec Christiane jusqu'au moment du départ.

Alors il embrassa la petite Renée et mit dans la main de la jeune femme, en la lui serrant, un billet de mille francs.

— Vous remettrez cela de ma part, dit-il, à M. Malouët, le maître de votre mère.

Le train se mit en marche et, jusqu'à ce qu'il disparût, M. de Bloville vit Christiane, tenant dans ses bras son enfant qui agita ses petites mains en signe d'adieu.

« Oui, j'aime faire le bien, se disait le banquier en sortant de la gare ; une infortune imméritée ne m'a jamais laissé indifférent et j'ai toujours éprouvé du plaisir à venir en aide à des malheureux, mais si grand qu'ait été un malheur ou si navrante une misère, je ne me suis jamais intéressé à personne comme je m'intéresse à la Mariotte, à la pauvre Christiane et à ses enfants. »

« Je ne comprends pas ce que j'éprouve ; c'est singulier !... Cela serait-il causé par le mystère dont Mariotte enveloppe son passé ? Peut-être. Ou plutôt, ne serait-ce point parce que je suis heureux et que je voudrais le bonheur pour tous les autres ? »

Il resta quelques instants songeur et reprit :

« Ah ! cette Mariotte est une femme bien étrange ! »

M. de Bloville avait dit à Mlle de Brunière :

« Je vais prendre mes dispositions pour que le mariage ait lieu dans le plus bref délai possible. »

Il n'avait pas perdu de temps. Le mariage était affiché à la mairie et la première publication faite à l'église.

Il avait demandé à la tante de Mlle de Lestange, ce à quoi la vieille demoiselle s'était bien un peu attendue, de lui remettre un état complet de tout ce qu'elle devait, avec les noms de ses créanciers.

— Mais pourquoi voulez-vous cela ? avait interrogé Mlle de Brunière.

— Vous le saurez plus tard, avait répondu le banquier ; mais vous ne supposez point que j'en veuille faire un mauvais usage ?

Dès que la note réclamée lui fut remise, M. de Bloville alla trouver son notaire.

— Tout cela est à payer, lui dit-il, et je désire que la chose soit faite en moins de quinze jours. Je vous prie donc de vouloir bien écrire aux personnes intéressées d'avoir à se présenter à votre étude pour le remboursement immédiat des sommes qui leur sont dues. Vous donnerez des bons à vue, payables à la caisse de ma maison de banque.

— Dès aujourd'hui, monsieur de Bloville, tous les créanciers seront prévenus.

— Merci, mon cher notaire. Mais je ne tiens pas seulement à la levée des hypothèques prises sur le domaine de Kérouran ; il y a à racheter, n'importe à quel prix, tout ce qui dépendait autrefois du domaine et que Mlle de Brunière s'est trouvée dans la nécessité de vendre. Vous voudrez bien vous entendre à ce sujet avec votre collègue, le notaire de Kérouran, et un autre de vos collègues de Morlaix.

— C'est entendu.

— J'ai encore une autre chose à vous demander.

— De quoi s'agit-il, mon cher client ?

— Je vous annonce, car il est probable que vous l'ignorez encore, que je suis à la veille de me marier.

— Je sais cela, monsieur de Bloville.

— Ah !

— Oh ! depuis ce matin seulement ; je l'ai lu dans un journal.

— Rien n'échappe à ces journalistes, fit le banquier en souriant.

Dame, les reporters font leur métier, et on ne saurait leur en vouloir d'être constamment à la piste des nouvelles à sensation ; or, votre mariage en est une, monsieur de Bloville. Banquier et plusieurs fois millionnaire, homme de bien avec cela, vous êtes un des personnages les plus en vue du « tout-Paris. »

— C'est peut-être là le côté le plus désagréable d'être banquier et millionnaire.

— Allons, allons, vous êtes toujours le même, trop modeste.

Alors, si j'ai bien compris, mon cher client, vous avez à me parler de votre contrat de mariage ?

— Oui.

— Quelles sont vos intentions ?

— Oh ! vous savez mieux que moi ce qui convient.

— Mlle de Lestange a une forte dot ?

— Mlle de Lestange n'a pas de dot, elle est pauvre.

— Alors ?

— Vous voudrez bien rédiger votre contrat ainsi que vous faites quand, des deux côtés, on est d'accord pour que la femme soit aussi largement avantagée que possible.

— Je comprends : communauté de biens avec usufruit de la succession du mari, en cas de décès.

— Parfaitement. Mais ce que je veux encore, mon cher notaire, c'est reconnaître, en signant le contrat, que Mlle de Lestange apporte une dot d'un million.

— C'est bien, mon cher client, ce que vous voulez sera fait.

— Le million sera représenté par des titres de rente au porteur sur l'Etat français dont vous ferez opérer le transfert au nom de Mme de Bloville et que vous déposerez à la Banque de France.

Le notaire s'inclina.

Dans les huit jours qui suivirent, grâce à l'activité déployée, tous les créanciers de Mlle de Brunière furent désintéressés. Les bons signés par le notaire et visés par le banquier avaient été payés à caisse ouverte.

A présent, tous les journaux, particulièrement les journaux mondains,

annonçaient, en lui consacrant un écho de Paris, le prochain mariage de M. Charles de Bloville, banquier, avec Mlle Angèle de Lestange.

C'était l'occasion de rappeler le terrible naufrage du « Dauphin ». On n'y manquait point. On faisait l'éloge du commandant, en parlant de sa conduite héroïque à bord du navire couché sur les récifs.

Les mieux informés disaient que M. de Bloville avait vu le commandant de Lestange, emporté par une vague furieuse, mourir sous ses yeux, sans qu'il lui fût possible de lui porter secours.

Et le journal ajouta :

« Ainsi s'explique l'affection que M. de Bloville a toujours eue pour Mlle de Lestange, dès sa plus tendre enfance. »

Si on ne le disait point, on pensait peut-être que, depuis le naufrage du « Dauphin », le riche financier avait formé le projet d'épouser Mlle de Lestange et qu'il avait patiemment attendu que la jeune fille fût arrivée à l'âge de se marier.

Assurément, les commentaires au sujet de ce mariage ne manquaient point.

On connaissait peu Mlle de Lestange, qui n'avait pas encore été beaucoup dans le monde ; mais on s'était informé, et grâce à certaines indiscretions les journaux pouvaient dire que la future Mme de Bloville, âgée de dix-huit ans, était d'une beauté merveilleuse, qu'elle était musicienne, avait une voix charmante et chantait avec un goût exquis ; enfin qu'elle était très spirituelle et avait, avec une grâce parfaite, une grande distinction.

Un matin, Fernand Langeval fit irruption dans le cabinet de travail de M. de Bloville.

Le jeune homme, qui connaissait l'extrême bienveillance de son cousin, se présentait avec une sorte de raideur qui amena un sourire forcé sur les lèvres du banquier.

— Qu'y a-t-il pour votre service, Langeval ? demanda-t-il avec calme, ne voulant pas faire remarquer au jeune viveur qu'il le trouvait quelque peu impertinent.

— Vous n'ignorez pas, mon cher cousin, répondit Fernand, que tous les journaux de Paris s'occupent beaucoup de vous en ce moment.

— Oui, je sais cela, et je n'en suis nullement flatté ; j'aurais infiniment mieux aimé que les journaux gardassent le silence sur une chose des plus ordinaires.

— Permettez, mon cousin, cette chose n'est pas du tout ordinaire ; c'est un gros événement dans le monde parisien, et qui cause une très grande surprise.

— Ah ! Et pourquoi cela ?

— Vous aviez tant de fois et si nettement déclaré que vous ne vous marieriez jamais.

— J'ai pu dire cela à certaines personnes, à quelques vieilles femmes qui m'importunaient de leurs pressantes sollicitations pour me faire épouser telle ou telle demoiselle de leur connaissance. Mais en admettant que je n'aie pas eu alors l'intention de me marier, j'ai changé de résolution, voilà tout.

— Un peu tardivement, convenez-en ! Enfin, continua le jeune homme d'un ton où perçait l'ironie, je viens vous adresser mes sincères félicitations.

— Merci, répondit le banquier d'un ton sec.

— A présent, mon cher cousin, je m'explique pourquoi vous m'avez si mal reçu, l'autre jour, lorsque je suis venu vous parler du désir que j'avais d'épouser Mlle de Lestange. Vous ne pouviez vraiment pas m'encourager dans mon projet, puisque vous-même aviez déjà jeté les yeux sur la

nièce de Mlle de Brunière pour en faire votre femme.

— Mon cher, répliqua froidement M. de Bloville, vous m'attribuez un rôle qui n'a pas été le mien. Quand vous êtes venu me parler ici de Mlle de Lestange, je puis vous dire que l'idée de l'épouser était loin de ma pensée. Du reste, je n'ai pas à me défendre devant vous ; je suis libre de mes actions, comme vous l'êtes des vôtres. Je n'ai pas non plus à vous expliquer pourquoi j'épouse Mlle de Lestange ; ceci est mon affaire personnelle et ne regarde que moi. Je vous ai dit : « Vous n'êtes pas le mari qui convient à Mlle de Lestange » et je vous en ai donné les raisons, ce dont j'aurais pu, d'ailleurs, me dispenser.

Eh bien ! laissez-moi vous le dire, je trouve singulier que vous reveniez aujourd'hui sur un sujet que nous avions complètement épuisé.

— Pourtant, mon cousin, il m'est bien permis de m'étonner...

— De quoi, s'il vous plaît ?

— Mais de ce mariage, auquel personne ne s'attendait.

M. de Bloville eut un haussement d'épaules.

— Du reste, continua le jeune homme, que la mansuétude et le calme du banquier enhardissaient, je ne suis pas le seul à être surpris, et je puis même dire que dans le monde l'étonnement est général.

— Quel monde, Langeval ? Celui que vous avez l'habitude de fréquenter ?

— C'est une nouvelle pierre dans mon jardin, fit Fernand avec aigreur.

— Il est assez vaste pour qu'on n'ait pas à craindre de le remplir, riposta M. de Bloville avec vivacité.

— Le monde dont je parle est aussi le vôtre, mon cousin, et plus encore le vôtre que le mien. Ainsi, avant-hier, chez Mme de Mondeville, je me suis trouvé au milieu d'une nombreuse et brillante réunion.

— De vieilles dames, surtout ; et pour passer le temps agréablement, on a longuement parlé de ceux qui n'étaient pas là ; cela semble si bon de potiner, de se moquer, de tourner en ridicule les « chères amies » absentes, de passer ceci et cela au crible de la médisance, et même de hasarder, timidement, avec un embarras voulu, une jolie petite calomnie.

M. de Bloville jeta sur Fernand un regard oblique et reprit :

— Mais apprenez-moi donc, Langeval, ce que l'on disait de moi, avant-hier, chez Mme de Mondeville.

— Oh ! pas de mal, mon cousin, ni de Mlle de Lestange.

— Je le pense bien.

— Seulement...

Le jeune homme parut hésiter.

— Je vous en prie, Langeval, dites.

— Seulement, reprit Fernand, encouragé par un sourire du banquier, on s'étonnait beaucoup de votre mariage et on en cherchait vainement la raison.

— Voilà tout ?

— On trouvait la chose étrange, tout à fait drôle...

— Allez, Langeval, dites, dites.

— Eh bien, malgré votre immense fortune, on plaignait Mlle de Lestange, et on vous blâmait fort d'épouser une jeune fille dont vous auriez pu être le père ; enfin, on ajoutait que vous pourriez bien avoir, un jour, à en supporter les conséquences.

M. de Bloville blêmit et un sombre éclair s'alluma dans son regard.

— Ainsi, dit-il, faisant un effort pour se contenir, voilà ce qu'on disait dans le salon de Mme de Mondeville, et vous, mon parent, vous

SI

- ... vous voulez connaître la vie intime des grandes vedettes de cinéma.
- ... vous désirez voir un magnifique choix de photos de vos artistes préférés.
- ... vous désirez lire des articles intéressants, souvent écrits par de grandes vedettes.
- ... vous cherchez un magazine de cinéma qui donne, avant tous les autres journaux, les scènes des plus beaux films américains.
- ... si vous êtes un radiophile qui veut être renseigné en peu de temps.
- ... vous aimez les beaux romans d'amour qui sont l'œuvre d'excellents écrivains.

Achetez

LE FILM

régulièrement

Notre roman d'amour
complet pour
janvier :

Le Sac de
Crocodile

par

LUC NERT

LE FILM
coupon d'abonnement

Ci-joint le montant d'un abonnement au grand magazine de cinéma LE FILM. \$1 pour 1 an ou \$1.50 pour 2 ans.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

Achetons des Obligations de la Victoire ou des
Certificats d'Epargne de Guerre

DÉBILITÉ
FAIBLESSE

ANÉMIE

SIROP
Deschiens

Hémoglobine. — Régénérateur du Sang, prescrit par l'élite médicale.
Supérieur à la viande crue et aux ferrugineux. — Admis dans les Hôpitaux de Paris.

avez été assez hardi, pour ne pas dire assez imprudent, pour venir me le répéter.

— Mais, mon cousin, c'est vous qui avez voulu...

— J'ai voulu que vous ayez la satisfaction de prononcer des paroles qui brûlaient vos lèvres. Mais je suis au-dessus de tout ce que l'on peut dire, et je ne vous en veux pas, Langeval; je devrais même vous remercier de toute la peine que vous prenez à vous faire connaître.

Je sais, croyez-le bien, ce que l'on peut attendre de l'envie et quels peuvent être les déchainements de la jalousie, d'un côté, et, d'un autre, certaines espérances déçues.

Vous êtes venu m'apporter, avez-vous dit, vos félicitations... sincères; non, Langeval, vous n'êtes pas venu pour cela, c'est un autre sentiment qui vous a amené. Est-ce que vous croyez que je n'ai pas deviné, que je ne vois pas votre dépit?

— Oh! par exemple!

— Votre dépit, Langeval, mais tout à l'heure il éclatait dans vos yeux. Hé, mon Dieu, vous n'êtes pas autrement que les autres, c'est la nature humaine qui est ainsi faite. Si vous êtes un écrivain, un jeune fou, je ne veux pas croire que vous soyez un homme méchant.

Vous êtes mon unique parent, Langeval, et, ce qui est fâcheux c'est que, vous sachant mon héritier, vous vous étiez un peu trop habitué à considérer ma fortune comme devant vous appartenir un jour.

— Mais vous vous trompez, cela n'est pas! s'exclama le jeune homme, rouge de confusion.

— Il ne vous sert à rien de protester, reprit en souriant M. de Bloville; vous avez si souvent parlé des espérances que vous fondiez sur la grande fortune de votre cousin, le banquier, que vos imprudentes paroles ne pouvaient manquer de m'être rapportées; enfin, vous avez su vous servir si bien de votre fortune à venir que vous vous êtes hissé sur un piédestal construit avec les millions du banquier.

Après tout, il faut bien qu'un parent riche serve à quelque chose.

Seulement, Langeval, vous devez connaître ce dicton: «Celui qui compte sur les souliers d'un mort risque fort de marcher longtemps les pieds nus.» Dieu merci, je me porte à merveille, et bien que j'aie quatorze ou seize ans de plus que vous, j'ai l'espoir de ne pas mourir beaucoup d'années avant vous.

Mais ce n'est pas tout, voilà que je me marie, et, du coup, vos chères espérances sont détruites. Dame! je comprends que mon mariage ne soit pas de votre goût. Que voulez-vous, Langeval, vous n'étiez pas pour moi une famille, je m'en fais une.

Le jeune viveur avait tout à fait perdu contenance; il ne savait plus que dire; il était comme écrasé.

— Allons, allons, reprit M. de Bloville, il faut vous habituer aux choses imprévues de la vie; vous avez pris une excellente résolution, Langeval, celle de faire quelque chose; travaillez, mon cher, travaillez, vous trouverez la consolation dans le travail.

Sur ces mots, le banquier se leva et tendit la main au jeune homme:

— Vous n'avez plus rien à me dire, n'est-ce pas? fit-il; alors, comme j'ai beaucoup à faire en ce moment, vous comprendrez que je ne veuille pas vous retenir plus longtemps.

Et, le sourire sur les lèvres, il poussa doucement, hors du cabinet, Langeval tout étourdi et hébété; mais au grand air de la rue, il se remit assez promptement et murmura:

«Triple sot que je suis, ai-je été assez maladroit! Je viens de me fermer la caisse de mon cousin, sinon

pour toujours, mais pour longtemps.»

IV

Les lettres

Toujours fidèle à ses vieilles habitudes, le père Malouët s'était levé de bonne heure, un peu avant le soleil.

La matinée était belle et presque tiède, comme en avril, bien qu'on fût en plein hiver.

Le vieillard prit sa canne et s'en alla doucement faire sa promenade le long de la falaise, autant pour voir la mer que pour donner un peu d'exercice à ses jambes.

La Mariotte faisait le ménage, après avoir allumé le feu dans la cheminée de la grande pièce et dans sa cuisine, afin de préparer tout à l'heure le déjeuner du matin.

Le facteur rural, venant de Kérouran, parut sur le seuil de la porte ouverte.

— Deux lettres aujourd'hui, dit-il; il y en a une pour vous, la Mariotte.

— Ah! fit-elle, très surprise.

Elle prit les lettres de la main du facteur.

— Au revoir, la Mariotte, dit celui-ci.

Et il s'en alla.

Mariotte mit la lettre adressée à son maître sur une tablette de la crédence, et, toute tremblante, les yeux fixés sur l'enveloppe de la lettre qui était pour elle, elle murmura: «Je ne connais pas cette écriture. Mon Dieu! qui donc peut m'écrire?»

Elle était comme effrayée. Cependant, après quelques instants d'hésitation, elle sortit la lettre de l'enveloppe et, tout de suite, ses yeux coururent à la signature. Aussitôt ses yeux rayonnèrent et elle eut une exclamation de joie.

«C'est lui qui m'a écrit, dit-elle, c'est lui, Charles de Bloville!... Tout ce que l'on m'avait dit de lui était vrai... Ah! je savais bien qu'il ferait quelque chose pour ma pauvre Christiane! Et pourtant, il ne sait pas... il ne se doute guère...»

Elle resta un instant les yeux levés vers le ciel, comme en extase; puis elle commença la lecture de la lettre.

Dès les premières lignes ses larmes jaillirent et bientôt après elle éclata en sanglots.

Tout à coup elle s'arrêta et laissa échapper un cri.

«Mon Dieu, dit-elle, est-ce possible, ai-je bien lu? Mais oui, il y a bien écrit: «Mariotte, dans trois jours vous aurez la joie d'embrasser Christiane et la petite Renée.»

«Ah! mon Dieu, mon Dieu! s'écria-t-elle éperdue, mais je vais devenir folle de bonheur!»

«Christiane ici... elle va venir avec sa petite... dans trois jours elle arrivera... Dans trois jours, mais c'est demain, puisque cette lettre est datée d'avant-hier... Pourquoi donc n'amène-t-elle pas aussi le petit Charles?»

Elle essuya ses yeux et, plus calme, elle acheva de lire la lettre.

Elle n'avait plus à s'étonner si sa fille n'amenait pas le petit Charles.

«Pourtant, murmura-t-elle, j'aurais été bien heureuse de le voir et de l'embrasser aussi.»

On lui donnait une joie inespérée et elle aurait voulu l'avoir plus grande encore et plus complète.

En portant la lettre à ses lèvres, elle s'écria:

«Ah! sois béni, Charles de Bloville, et que Dieu te donne tout le bonheur que tu mérites!»

Elle se mit à genoux, joignit les mains et pria.

C'est dans cette attitude que le père Malouët, revenant de sa promenade, trouva la Mariotte.

— Hein, quoi donc? fit-il.

La mère de Christiane se releva et tendit silencieusement la lettre au vieillard.

— Qu'est-ce que c'est? demanda-t-il.

— Une lettre que je viens de recevoir, mon bon maître, et je vous prie de vouloir bien la lire.

L'ancien marin, qui n'avait pas encore besoin de lunettes, prit la lettre et lut.

— Ainsi, la Mariotte, dit-il avec bonté et les paupières humides, vous avez une fille, qui est elle-même mère de deux enfants. Voyons pourquoi ne m'aviez-vous pas dit cela?

— Souvent, je fus sur le point de vous faire cette confidence, et toujours le courage m'a manqué.

— Pourquoi le courage vous a-t-il manqué, la Mariotte?

— Hélas! Monsieur, ma pauvre fille était si malheureuse!

— Je crois comprendre, vous avez craint de m'affliger. D'après ce que je viens de lire, la Mariotte, et grâce à M. de Bloville, votre fille n'est plus dans cette grande détresse, dans cette affreuse misère où elle se trouvait: la voilà sortie de peine.

— Elle n'est plus dans la misère, au moins pour quelque temps, Monsieur Malouët; mais, hélas! elle n'est point sortie de peine autant que je le voudrais.

— Pourtant, la Mariotte, cette lettre doit vous rassurer; je connais M. de Bloville, il n'abandonne jamais ses protégés; du reste, lui-même vous dit qu'il entend bien ne pas laisser son œuvre inachevée.

— C'est vrai, Monsieur, il y a autre chose.

— Ah!

— Et cela, mon bon maître, je n'ai plus à vous le cacher; d'ailleurs, M. de Bloville désire que vous sachiez tout.

Alors, et à peu près dans les mêmes termes, la Mariotte fit à Malouët le douloureux récit qu'elle avait précédemment fait à M. de Bloville.

Et quand elle eut tout dit, le vieillard lui prit la main et la serra avec compassion.

— Enfin, dit-il, votre pauvre Christiane s'est décidée à quitter ce misérable Mercier. M. de Bloville nous l'envoie avec sa petite fille; elles vont arriver. Eh bien! nous les recevrons le mieux que nous pourrons; quand il y a pour deux, il y a pour quatre, n'est-il pas vrai?

— Mon bon maître!

— Votre Christiane et sa petite Renée viennent «mouiller» à bon endroit. Allons, allons, la Mariotte, il ne faut plus pleurer, à présent, mais vous réjouir. Vous êtes contente, heureuse, n'est-ce pas?

— Oh! oui.

— Alors, la Mariotte, envoyons la tristesse par-dessus bord et vive la joie! Tenez, il me semble que la présence ici de votre Christiane et de son enfant va me rajeunir de vingt ans!

— Ah! ça, voyons, calculons un peu: c'est ce soir que les deux voyageuses s'embarquent pour la Bretagne; donc, c'est demain, à l'heure indiquée dans la lettre, qu'elles aborderont à Plouénérin, où le navire, je veux dire le train, fait escale. Mais bien sûr, la Mariotte, vous serez-là pour les recevoir dans vos bras, et j'y serai aussi, moi, car je ne veux pas vous laisser aller seule, vous le comprenez. Nous fermerons la cabane et nous n'avons pas à craindre qu'un paquet de mer l'emporte en notre absence.

Eh bien, cela vous va-t-il?

— Oh! Monsieur Malouët, comme vous êtes bon et comme je vous suis reconnaissante!

— C'est bien, voilà qui est dit. Cette après-midi, je descendrai à Kérouran où je louerai une carriole qui viendra nous prendre demain matin au bas de la falaise. A propos, quel est l'âge de la petite Renée?

— Elle n'a pas encore cinq ans, Monsieur Malouët.

— Ecoutez donc, la Mariotte, il faut que nous pensions aussi à cette petite, que nous ayons pour la coucher; ça, c'est mon affaire; je lui trouverai à Kérouran un petit lit, qui sera placé ce soir même dans la chambre de notre officier; car il va sans dire, la Mariotte, que nous allons donner à votre Christiane et à la fillette la chambre de Pierre.

— Mais, Monsieur...

— Quoi?

— Christiane aurait pu coucher avec moi, et nous nous serions arrangées pour coucher aussi la petite dans ma chambre.

— Moi, la Mariotte, je ne l'entends pas ainsi; d'abord, elle n'est pas assez grande, votre chambre; et puis c'est la tranquillité et le repos que votre fille vient chercher ici. Ah! mais je serais honteux, savez-vous, si je ne la recevais pas convenablement, ainsi que je peux le faire; ce n'est pas seulement à vous, mais à moi aussi, la Mariotte, que M. de Bloville envoie votre fille; que penserait-il du vieux Malouët si je ne recevais pas ses protégées comme il désire qu'elles le soient? Donc, la Mariotte, voilà ce qui est décidé. Maintenant, si vous le voulez bien, nous allons déjeuner; ma promenade sur la falaise m'a donné appétit.

Mariotte se dirigea vers la cuisine; mais, avant d'y entrer, elle revint au milieu de la salle.

— Ah! Monsieur, fit-elle, j'ai oublié de vous dire... le facteur a aussi apporté une lettre pour vous.

Elle prit la lettre, la remit à Malouët et s'éloigna aussitôt.

«La pauvre femme, murmura le vieillard, elle était si troublée qu'elle n'avait plus la tête à elle.»

«Ah! cette lettre est de M. de Bloville, reprit-il, en reconnaissant sur l'enveloppe l'écriture du banquier; je me disais aussi... Des recommandations, c'est sûr; pas besoin, cher Monsieur de Bloville. Voyons toujours.»

Souriant, il déchira l'enveloppe, ouvrit la lettre et lut.

«Hé! oui, fit-il, s'interrompant, je le savais bien; il me recommande cette malheureuse et me prie de la recevoir paternellement. Ah! oui, elle sera bien reçue chez le vieux Malouët, et vous serez content, Monsieur de Bloville.»

Il tourna le feuillet.

«Tiens, reprit-il, quel est donc ce grand événement qui se prépare?»

Continuant sa lecture:

«Il va se marier. Ah! enfin! Riche comme il l'est, il y a beau jour qu'il devrait avoir une gentille petite femme. Bon! celle qu'il épouse est une charmante jeune fille, et il l'adore. Bravo, Monsieur de Bloville. C'est drôle, comme ça me remue.»

Presque aussitôt, il devint affreusement pâle, laissa échapper une plainte sourde, et ses bras tombèrent à ses côtés.

«Mlle de Lestange, prononça-t-il d'une voix étranglée, c'est Mlle Angèle qu'il épouse, et il l'adore, il l'adore!»

«Ah! mon pauvre Pierre!»

«Si j'avais su, si seulement j'avais pu me douter de cela!»

Deux grosses larmes coulèrent sous les paupières du vieillard.

Mariotte revint, apportant le déjeuner de son maître et le sien, qu'elle mit sur la table.

Machinalement, le père Malouët avança son siège, prit sa cuiller et porta à sa bouche une première

cuillerée de chocolat au lait. Il l'avalait difficilement.

— Tout à l'heure, j'étais en appétit, dit-il tristement; à présent, c'est fini, je n'ai plus faim.

Il posa sa cuiller sur la table et repoussa le bol qui était devant lui sur une assiette.

— Monsieur Malouët, qu'avez-vous donc? lui demanda Mariotte.

— Rien, ne soyez pas inquiète.

— Vous n'êtes plus gai comme il y a un instant; vous êtes pâle et on dirait que vous allez pleurer; ah! cette lettre vous a apporté une mauvaise nouvelle!

— Cette lettre est de M. de Bloville et elle m'apporte, au contraire, une bonne nouvelle, répondit le vieillard, en essayant de sourire.

La servante secoua la tête.

— Je ne crois pas cela, fit-elle.

— Vous allez en juger, la Mariotte: M. de Bloville m'annonce qu'il va se marier.

— En effet, monsieur Malouët, c'est une bonne et heureuse nouvelle.

— Il épouse une jeune fille charmante et il l'adore.

— Je le pense bien. Et vous dit-il le nom de cette jeune fille?

— Oui, soupira le vieillard.

Puis, faisant un effort, il laissa tomber ces mots:

— C'est Mlle de Lestange.

Mariotte resta pendant quelques instants immobile, comme pétrifiée. Puis elle s'écria:

— Ah! maintenant, Monsieur Malouët, je comprends votre tristesse, votre douleur!

Du regard, le vieillard interrogea Mariotte.

— M. Pierre aime Mlle de Lestange, dit-elle, et vous et votre fils aviez l'espoir...

— Qui vous a dit que Pierre aimait Mlle de Lestange?

— Personne; mais il ne m'a pas été difficile de le deviner.

— Eh bien! c'est vrai, la Mariotte, Pierre aime Mlle de Lestange, et moi, j'avais rêvé qu'un jour elle serait sa femme; un rêve de vieillard, de vieux fou!

— Mais non, Monsieur Malouët.

— Ah!... Est-ce que ça vous aurait fait plaisir, la Mariotte, que Pierre soit le mari de Mlle de Lestange?

— Oui, car je suis bien sûre qu'il l'aurait rendue heureuse.

— Elle sera plus heureuse avec M. de Bloville, car il est riche, lui, très riche, et nous sommes presque pauvres, nous.

Il avait prononcé ces paroles d'un ton de profonde amertume.

— On ne sait pas, murmura la servante, songeuse.

Après un silence, elle reprit avec animation:

— Monsieur Malouët, j'en suis sûre, bien sûre, ce n'est point parce qu'il est riche que Mlle de Lestange épouse M. de Bloville; il y a autre chose.

— Vous croyez?

— Oui, oui, je le crois.

— C'est possible, la Mariotte; mais que dire, que faire? Rien. M. de Bloville est le seul homme au monde à qui Pierre et moi ne puissions pas disputer Mlle de Lestange. Voilà sa lettre, il dit qu'il l'adore... C'est fini, il n'y faut plus penser. Ah! mon pauvre Pierre!

Le vieillard eut comme un sanglot dans la gorge et laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

La Mariotte hochait soucieusement la tête.

«Est-ce un commencement de réparation?» murmura-t-elle.

Peu à peu, le père Malouët s'était remis de la violente secousse qu'il avait éprouvée, en se disant que Pierre était un homme sérieux et qu'il se consolait.

«Il le faudra bien, pensait-il; mais ce n'est pas moi qui lui ferai savoir qu'il ne doit plus songer, pour en faire sa femme, à son amie d'enfance; je n'en aurais pas le courage.»

Pour faire diversion à ses pensées, il était allé faire une visite au pavillon, avait désigné l'endroit où serait placé le lit de la petite Renée et s'était assuré que la cheminée de la chambre était en bon état.

Ensuite, pensif, et les mains derrière le dos, il s'était promené dans la cour, allant de la basse-cour au pavillon, et avait fait une dizaine de fois le tour de sa maison.

A midi, bien qu'il n'eût pas retrouvé son appétit habituel, il mangea cependant un peu. Il prit son café et n'oublia point son petit verre de vieux calvados.

— Me voilà solide, dit-il à Mariotte, et, à présent, il faut s'occuper de celles que nous attendons.

Et de son pas encore alerte, s'appuyant à peine sur son bâton de cornouiller, il prit le chemin tournant de la falaise pour se rendre à Kérouan.

Quand il revint, le soir, il était accompagné de deux hommes qui apportaient, avec ses accessoires, la couchette destinée à la petite Renée, et qui fut immédiatement placée dans la chambre du pavillon.

Tout de suite, Mariotte prépara le petit lit, et en faisant ce travail elle pleurait à chaudes larmes, se disant que, bientôt, sa petite-fille dormirait là du doux sommeil des anges.

On se coucha de bonne heure, et de bonne heure aussi, le lendemain matin, on fut debout.

On déjeuna à la hâte.

— Nous mangerons mieux en route, dans une auberge que je connais, dit Malouët.

Ils n'avaient pourtant pas besoin de se tant presser, ayant grandement le temps de faire le trajet. Mais, autant que Mariotte, le vieillard était impatient de partir et d'arriver à Plounérin. C'est ainsi qu'il avait commandé la voiture deux heures plus tôt qu'il ne le fallait.

— Eh bien! la Mariotte, tout est fermé?

— Oui, Monsieur.

— Alors, en route.

Ils descendirent la pente de la falaise, prirent place dans la carriole, qui était là depuis déjà quelques instants, et bientôt après le véhicule, assez convenablement préparé pour recevoir deux voyageurs de plus, roula sur la route.

Bien qu'on se fût arrêté à moitié chemin pour manger et pour donner l'avoine aux chevaux, car il faut aussi avoir soin des bêtes, on arriva à la gare deux bonnes heures avant le passage du train venant de Paris.

On attendit, et Dieu sait avec quelle impatience!

— Oh! je savais bien que nous arriverions avant l'heure, disait le père Malouët; mais il vaut toujours mieux, pour n'importe quoi, être en avance qu'en retard. C'était mon principe au temps où je naviguais, et je l'ai gardé.

Enfin, le train fut signalé, puis on le vit arriver et s'arrêter.

Mariotte courait sur le quai, comme affolée, cherchant des yeux dans les wagons celles qu'elle attendait.

Tout à coup, une voix cria:

— Maman, maman!

— C'est elle, la voilà! s'exclama Mariotte en se précipitant à la portière que venait d'ouvrir le conducteur du train.

Et pendant que Christiane tombait dans les bras de sa mère et que toutes deux éclataient en sanglots, le père Malouët enlevait dans ses bras

la petite Renée, qui, aussitôt, s'accrochait à son cou.

Oh! ce fut une scène touchante, que nous renonçons à décrire. Il y eut de petits cris de joie, des soupirs étouffés, des sourires et des larmes, et, en même temps, que de baisers donnés et rendus!

Le père Malouët, qui était déjà au mieux avec la fillette de Christiane, l'embrassa en lui souhaitant la bienvenue en Bretagne. Puis il s'informa si la mère et l'enfant avaient besoin de prendre quelque chose.

— Non, Monsieur, merci, répondit la jeune femme; nous avons des provisions et nous n'avons besoin de rien.

Alors, elle donna le billet de mille francs à Malouët, disant:

— J'ai ceci à vous remettre de la part de M. de Bloville.

— Hum, fit le vieillard, un peu contrarié, il veut payer votre pension chez moi; c'est bien de lui.

On s'installa aussi commodément que possible dans la voiture, qui reprit le chemin de Kérouan.

A un moment, Mariotte, assise à côté de sa fille, lui dit:

— Comment as-tu pu te décider à quitter ton mari, car tu l'aimes toujours?

— Mon mari, maman, je ne l'aime plus, je ne l'aime plus!

— Est-ce bien vrai, dis, est-ce bien vrai?

— Je ne l'aime plus, je le hais, il me fait peur!

— Alors, ma Christiane, tu es sauvée, sauvée! Ah! que de choses tu vas avoir à me dire; tu me raconteras tout.

— Oui, tout.

— M. de Bloville a été très bon pour toi.

— M. de Bloville, s'écria Christiane avec enthousiasme et laissant éclater son admiration, M. de Bloville n'est pas un homme, ma mère, c'est un dieu!

V

Le Mess

C'EST au mess que l'on s'aperçoit que les officiers d'un régiment ne forment qu'une seule et grande famille. Là, pour ainsi dire, plus de distinction de grade, et la plus franche cordialité règne entre ces hommes d'âges différents, pendant les quelques heures consacrées au repas et à la partie que l'on fait au café dépendant du mess.

Après, chacun reprendra son grade hiérarchique et le supérieur retrouvera toute son autorité sur l'inférieur avec lequel il vient de déjeuner et de faire la partie en bon camarade.

Au mess du régiment de ligne où servait Pierre Malouët, on venait de se lever de table et les officiers passaient dans la salle voisine, les uns pour lire les journaux et revues ou parcourir quelque ouvrage emprunté à la bibliothèque du mess; d'autres, pour faire une partie d'échecs, de jacquet ou de billard; mais le plus grand nombre avait pris possession des tables pour ce jeu en vogue que l'on appelle «la manille».

A une des tables se trouvaient trois officiers, un capitaine à moustache grise et deux lieutenants, qui humaient le moka fumant avant de commencer la partie pour laquelle ils s'étaient réunis.

De temps à autre, remettant sa tasse de café dans la soucoupe, le capitaine prenait le jeu de cartes et, tout en brassant, criait d'une voix de basse-taille:

— Un quatrième pour la manille!

— Voici notre homme, dit un des lieutenants. Et il se leva pour faire signe de la main à un sous-lieutenant qui venait d'entrer dans la salle.



Souffrez-vous d'Indigestion?

Sentez-vous que vous ne pouvez rien manger sans éprouver des flatulences, des crampes d'estomac, des maux de cœur, des goûts sûrs ou des brûlements d'estomac? Pourquoi endurer ces douleurs après chaque repas? Mangez à votre aise avec les

Tablettes digestives SANO

(SE VENDENT AUSSI EN POUDRE)

qui vous aideront à combattre l'acidité et adouciront votre estomac. Soulagement prompt et efficace. Prouvez-le avec votre prochain repas.

EMPLOYEZ LES

Tablettes digestives SANO

et évitez une autre indigestion. Procurez-vous-les immédiatement, soit sous forme de tablettes en boîte économique de 120 pour 75 sous ou en poudre (boîte de 3 onces) pour 75 sous. Aussi bas prix de 25 cents. Envoyez mandat-poste en écrivant à l'adresse suivante:

LES PRODUITS SANO ENRG.

Montréal, P.Q.

Casier Postal 2134

(Place d'Armes)

La Revue Populaire 15

coupon d'abonnement

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou \$2 pour 2 ans. (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou \$2.50 pour 2 ans) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

— Lieutenant Malouët, dit gaiement le capitaine, avançons à l'ordre, mon ami.

Le jeune homme s'inclina pendant que le capitaine ajoutait :

— Placez-vous là ; nous sommes ensemble contre ces messieurs, qui n'auront qu'à se bien tenir. Surtout, ne faites pas de fautes, Malouët, et laissez-moi conduire le jeu.

On tira et ce fut au sous-lieutenant à donner les cartes.

— Là ! Maintenant, mon partenaire, ayez beaucoup de manilles et pas mal d'atouts, dit le capitaine.

Pierre Malouët mit ses cartes en éventail dans sa main gauche et attendit.

— A vous de parler, mon capitaine, dit un des lieutenants.

Alors, s'adressant au sous-lieutenant, la voix de basse-taille interrogea :

— Combien de cœurs ?

— Deux.

— Bons ?

— Heu, heu ! fit le jeune homme.

— Et des carreaux ?

— Trois.

— Sérieux ?

— Assez.

— Bien. Et de piques ?

Le sous-lieutenant garda le silence.

— Compris, fit le capitaine.

Et il récapitula :

— Deux cœurs médiocres, trois carreaux sérieux, pas de pique ; donc, vous avez trois trèfles.

— Comment sont-ils faits, vos trèfles ? Montrez-moi ça !

Pierre étala les trois cartes.

— Très bien, dit la basse-taille du capitaine ; et maintenant, mon jeune ami, cachez bien votre jeu.

Pour les amateurs, la manille est le jeu passionnant par excellence. Le capitaine avait la prétention d'être un professeur de manille, et Pierre Malouët était considéré comme son meilleur élève. Aussi il se forma bientôt une galerie autour de la table. Et chaque fois que le capitaine coupait une manille, les spectateurs, qui suivaient le jeu avec un vif intérêt, applaudissaient.

— Allons, Messieurs, d't le vieil officier, en consultant sa montre, encore une, la dernière. Malouët et moi nous voulons bien vous donner votre revanche.

Cette dernière partie gagnée, comme les précédentes, le capitaine se leva d'un air triomphant et dit, avant de se retirer :

— A ce soir, Messieurs, si le cœur vous en dit ?

— Maintenant, si vous le voulez, proposa un des lieutenants, nous allons jouer la consommation au piquet à trois.

— Soit, répondirent les autres.

On tira, et ce fut à Pierre Malouët de donner les cartes.

Le jeune sous-lieutenant jouait distraitemment ; évidemment, il pensait à tout autre chose qu'à la partie.

— Bon, voilà encore Malouët qui rêve ! s'exclama un des officiers en riant ; j'ai une carte de trop.

— Non, lieutenant Rigaud, je ne rêve pas, répondit le jeune homme, mais ces cartes commencent à être grasses.

— Grassouillettes, simplement. Tiens, Charleton, comme ta Magalie, qui était, naguère encore, la perle de la Canebière, dit le lieutenant Rigaud en frappant sur l'épaule de son camarade.

— Il me semble qu'elle est en retard, aujourd'hui, avec ses journaux, la Magalie, fit observer Pierre Malouët. Cependant, le courrier de France doit être arrivé.

Le lieutenant Rigaud ajusta son binocle sur son nez et regardant le sous-lieutenant :

— Hé ! mais, Malouët, fit-il, je trouve que vous vous intéressez diablement à la Vénus de la Canebière.

Et, se tournant vers son camarade :

— Charleton, mon vieux, prends garde, te voici en face d'un huitième ou dixième rival.

L'officier interpellé retroussa fièrement sa moustache, sourit et répondit :

— En ce cas, Malouët, nous n'avons qu'une chose à faire, nous disputer la Perle après cette partie. Nous jouerons le droit de faire la cour à Magalie, à l'écarté, en cinq sec !

— Je pass la main à Rigaud, fit en souriant Pierre Malouët.

— Ah ! le surnois ! s'exclama le lieutenant Rigaud, il cache son jeu, comme le capitaine Roussel lui a appris à le faire pour la manille.

— Pas le moins du monde, répliqua le sous-lieutenant ; je vous assure que les attrait de la belle Magalie me laissent absolument indifférent. Vous n'avez donc rien à craindre de mon côté, mon cher Charleton. Vous avez le champ libre, et il n'est point nécessaire de jouer vos espérances sur la belle en cinq points à l'écarté.

— Alors, vous n'avez pas d'amour au cœur ? demanda le lieutenant Rigaud.

— Je n'ai pas dit cela !

Et Pierre Malouët sourit, tandis qu'un vif incarnat colorait ses joues.

— Oh ! oh ! un amour caché, mystérieux !... Contez-nous donc ça, Malouët.

Et comme le jeune homme restait silencieux :

— Je vois ce que c'est, reprit Charleton ; Malouët a tapé dans l'œil de la belle juive de la Casbah.

Le sous-lieutenant eut un haussement d'épaules et secoua la tête.

— Ne niez pas, mon cher, dit Charleton ; vous ne nous ferez pas croire que c'est pour aller vous enfermer dans la citadelle de la Casbah que vous grimpez si souvent les pentes de la colline et que vous vous promenez dans les ruelles tortueuses de la ville haute. Oh ! non, non !... Mais la maison carrée où habite la belle juive est tout près de la Casbah, et c'est dans l'espoir d'apercevoir la gentille tourterelle que vous allez presque tous les jours flâner autour de la cage.

— Bravo ! Charleton, applaudit le lieutenant Rigaud, vous avez deviné juste. Mais cela n'est pas douteux, la preuve en est que le camarade Malouët a maintenant deux pivoinés à la place de joues.

— Vous vous trompez, mes amis, répliqua le jeune officier en passant machinalement sa main sur ses joues brûlantes.

Après un bout de silence, il continua :

— Ce n'est pas pour la belle juive que vous m'avez vu si souvent aller à la ville haute ; si je me promène sur la colline de la Casbah, c'est que de là mon regard embrasse, dans

toute son étendue, cette mer bleue qui nous sépare de la mère-patrie... C'est que, en dirigeant ma vue vers l'horizon, je pense que là-bas sont les côtes de France ; que là-bas sont ceux que j'aime et qui m'aiment ! Et quand je reviens de mon espèce de pèlerinage, j'ai le cœur plein d'émotion et l'esprit plein de douces pensées.

Vous voyez bien, Rigaud, que je ne songe qu'à disputer à notre camarade les faveurs de la Vénus marseillaise ! Et vous comprenez bien, Charleton, que ce n'est pas pour la belle juive en cage que je vais flâner, là-haut, sur la colline !

— Alors, Malouët, l'objet charmant qui fait battre votre cœur est en France ? demanda Rigaud.

— Elle attend votre retour en vous tricotant des chaussettes, dit à son tour le prosaïque lieutenant Charleton.

— Donc, c'est entendu, mon cher Malouët, vous lui avez juré fidélité, reprit Rigaud.

Il eut un hochement de tête, et, avec une certaine ironie, il poursuivit :

— Ah ! mon ami, quelle imprudence !... Et elle, sans doute, vous a fait le serment de vivre dans la tristesse et une retraite profonde jusqu'à votre retour auprès d'elle. Allez, Malouët, je les connais, ces serments-là ; et c'est à force d'en avoir reçu, tous pareils, que je suis devenu philosophe et fort sceptique en matière d'amour.

La dernière qui me jura de m'aimer jusqu'à la mort s'appelait Ernestine.

— Elle piquait des bottines.

chantonna le lieutenant Charleton.

— J'ignore si elle se livrait, à ses moments perdus, à cette modeste, mais honnête occupation, reprit Rigaud ; mais ce que je sais, par exemple, c'est qu'elle en usait pas mal à courir avec moi les bois de Meudon et de Vincennes, chaque fois que mon service le permettait.

Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Je reviens à la question de fidélité.

Changeant de garnison, je dus faire mes adieux à Titine. Pendue à mon cou, elle pleura sur les boutons de ma tunique, en me jurant qu'elle me garderait son cœur et m'attendrait, comme jadis une certaine dame qui se nommait Pénélope.

— Alors ? interrogea le lieutenant Charleton.

— Alors, le départ du régiment ayant été remis à trois jours, je me rendis bien vite chez mon Ernestine pour la consoler. Porte close ! Je dégringole chez le concierge, qui n'hésite pas à me dire que sa locataire est allée chez Bullier.

— Vous y courez ?

— J'y vole !

— Scène tragique ?

— Non, pas tragique, mais stupéfiante. Dans le bal, je trouve mon inconsolable du matin qui, lançant des œillades enflammées à je ne sais quel cocodès, se consolait en pinçant un cavalier seul à faire baisser les yeux au municipal de service.

Charleton se mit à rire.

S'adressant au sous-lieutenant, qui ébauchait un sourire, Rigaud reprit :

— Voilà, mon cher Malouët, ce que valent les serments des femmes.

A ce moment, la marchande de journaux entra dans la salle.

— Voici la charmante Magalie ! s'exclama le lieutenant Rigaud.

Une jeune fille brune, très jolie et bien prise dans sa taille, que faisait cambrer le panier contenant les journaux et qu'elle portait suspendu à son cou par une courroie, se mit à parcourir la salle, s'arrêtant à chaque table pour offrir ses journaux.

— A notre tour ! lui cria Rigaud. La jeune Marseillaise s'approcha aussitôt et un sourire éclaira son visage, découvrant une rangée de dents très blanches, enchâssées comme des perles dans des gencives fraîches, pareille à du corail rose.

Elle connaissait les habitudes des trois officiers, car, sans qu'ils l'eussent demandé, elle présentait à chacun un journal différent.

Puis elle continua sa promenade dans la salle, annonçant :

— Journaux de Paris, de Marseille, de Montpellier, de Toulouse, de Bordeaux, de Lyon.

— Puisque voici les journaux de France, dit le lieutenant Charleton, nous ne tarderons pas à recevoir le courrier. Mais je n'attends pas de lettre.

— Ni moi, fit le lieutenant Rigaud.

— Ni moi, dit Pierre Malouët ; le dernier paquebot m'en a porté une et mon père ne m'écrit pas tous les huit jours.

Comme Pierre achevait de parler, un soldat, portant en sautoir une sacoche de cuir, entra dans le café.

Aussitôt, plusieurs officiers l'entourèrent, demandant :

— Y a-t-il une lettre pour moi ?

— Ah ! voilà le planton de la salle de rapport qui distribue les lettres, dit le lieutenant Rigaud.

Le soldat-facteur s'approcha de la table des trois officiers, et, fouillant dans sa sacoche, il en tira un petit paquet ficelé et cacheté qu'il présentait, en disant :

— Pour Monsieur le lieutenant Malouët.

— Pour moi ? s'exclama Pierre étonné.

— Oui, mon lieutenant.

Le jeune officier prit le petit paquet.

— Et pas de lettre ? fit-il.

— Non, mon lieutenant, répondit le soldat.

Et il s'éloigna.

— Ah ! ah ! une surprise ! s'écrièrent en même temps les deux lieutenants.

Pierre avait l'air tout décontenancé.

— Evidemment, c'est une surprise, fit Charleton.

— Un cadeau, dit Rigaud.

— Le timbre de Paris, reprit le premier.

— Et on dirait une écriture de femme, continua l'autre.

Pierre Malouët examinait l'écriture.

— Mais ouvrez donc ce paquet, mon cher Malouët, dit le lieutenant Rigaud.

— Moi, j'aurais déjà fait sauter les cachets et déchiré l'enveloppe, ricana Charleton.

Mais, au fait, il y a peut-être indiscrétion de notre part.

— Non, mon cher camarade, répondit Pierre Malouët, je vais vous en donner la preuve.

Il rompit les cachets, enleva la ficelle et s'apprêta à ouvrir le paquet quand Charleton, lui mettant la main sur le bras :

— Je parie, dit-il, que c'est une mèche de ses cheveux.

— Je crois plutôt que c'est son portrait, fit Rigaud.

— J'ignore, je vous assure, ce qu'il y a là-dedans, car je n'attendais rien, prononça Pierre Malouët, d'une voix qui tremblait malgré lui.

— Alors, voyez ce que c'est.

Le sous-lieutenant déplia le papier et alors apparut une boîte en écaille blonde, semée de fines incrustations d'or.

— Oh ! la jolie chose ! s'exclama Rigaud.

— La délicieuse petite bonbonnière ! dit Charleton. Mais ouvrez, mon cher Malouët : cette boîte contient certainement une autre surprise.

JOUEZ DE LA GUITARE

APPRENEZ A JOUER la Guitare Hawaïenne par correspondance. Cours complet, méthode très facile. Examen, diplôme, etc. Superbe guitare hawaïenne fournie GRATUITE avec la première leçon. Termes de paiements faciles. 15 années d'expérience. Des milliers d'élèves diplômés recommandent notre cours.

LE CONSERVATOIRE DE MUSIQUE HAWAÏENNE ENR.

5015 rue St-Joseph, Québec



Silencieusement, Pierre enleva le couvercle; soudain son visage se couvrit d'une pâleur livide.

— Tiens, qu'est-ce que cela? fit Rigaud; une fleur fanée!

— Tu pourrais dire défraîchie, ce serait plus juste, rectifia Charleton.

Pendant que les deux lieutenants regardaient la boîte, Pierre Malouët tenait ses yeux fixés sur la fleur et appuyait fortement ses mains sur son cœur, qui battait à se briser.

— Voyons, mon cher Malouët, dit Rigaud, expliquez-nous donc... Qu'est-ce que cette fleur?

— Vraiment, fit Charleton, dans l'état où elle est, il est difficile d'en reconnaître l'espèce.

— Je vais vous le dire, prononça Malouët, contenant à grand-peine son émotion: c'est une rose de Noël.

— Un poétique souvenir!... dit le lieutenant Rigaud. Mais cette fleur doit avoir sa petite histoire, une histoire d'amour, cela va sans dire. Conte-nous ça, Malouët.

— Je gage, dit Charleton, que, comme le doux et bleu myosotis, cette rose de Noël signifie: «Ne m'oubliez pas»!

— Vous vous trompez, Charleton, répondit Pierre d'une voix étranglée, cette pauvre fleur desséchée m'apporte une terrible nouvelle. Elle signifie:

«Oubliez-moi!»

— Mystère! mystère! commença Charleton, sur le ton déclamatoire.

Rigaud l'interrompit brusquement en lui saisissant le bras, et, tout bas, il lui dit:

— Mais regarde-le donc, il n'a plus figure humaine et a peine à retenir ses larmes; le pauvre garçon souffre horriblement.

Les deux officiers se levèrent et Rigaud, prenant la main de Pierre, lui dit affectueusement:

— Nous vous laissons, mon cher Malouët; pardonnez-nous nos sottes plaisanteries de tout à l'heure.

Les lieutenants sortirent du café. Tous deux comprenaient qu'ils venaient de se trouver en présence d'une immense douleur.

Pierre était tout étourdi et comme hébété du coup terrible qu'il avait reçu en plein cœur.

Cependant il ferma la boîte, la glissa dans sa poche et, à son tour, il sortit du café.

Grâce à la force de volonté qu'il possédait, il n'avait pas donné aux officiers qui étaient encore dans la salle, des camarades gouailleurs, pour la plupart, le spectacle de sa douleur.

VI

Cœur brisé

PIERRE MALOÛËT entra chez lui.

Quand il se trouva seul dans sa chambre où, chaque jour, il avait évoqué le souvenir de la chère aimée, s'absorbant dans de douces rêveries qu'il aidait à supporter la séparation, tout son courage tomba, et le malheureux, atteint par la plus cruelle déception, s'effondra, anéanti, dans un fauteuil.

Il lui sembla, à cet instant, que son sang se figeait dans ses veines, que son cœur ne battait plus, que son cerveau était vide et qu'il allait mourir.

Assez longtemps il demeura dans cet effrayant état de torpeur, le front penché, les yeux fixes, et comme engourdi dans une immobilité dont il ne pouvait sortir.

Mais, enfin, la douleur se réveilla en lui, violente, précipitant les battements du cœur, alimentant un courant de feu dans tout son être.

Alors des larmes brûlantes jaillirent de ses yeux.

Pendant ce déchainement furieux de la douleur, il ne lui vint pas, même fugitivement, la pensée que Mlle

de Lestange eût trahi volontairement la promesse qu'elle lui avait faite.

En lui renvoyant cette fleur qu'il lui avait donnée, Angèle lui disait: «Ne pensez plus à moi, je ne puis être à vous; nous sommes séparés pour toujours!» Mais ce n'était point la jeune fille qu'il rendait responsable de la rupture.

Il se rappelait ses sombres sentiments, qu'il n'avait pas cachés à Mlle de Lestange. N'avait-il pas prévu que des obstacles se dresseraient entre elle et lui? Ce qu'il craignait alors était arrivé, et, il en avait la conviction, c'était Mlle de Brunière qui brisait sans pitié le bonheur de sa nièce et le sien.

Pourtant Angèle lui avait dit qu'il devait être tranquille, qu'il pouvait partir plein de confiance, qu'elle était libre d'elle-même et que rien ne pourrait jamais les désunir.

Mais, alors, quelle influence funeste avait-elle subie? Quelle avait donc été la pression exercée sur elle?

Au milieu du chaos de ses pensées, le malheureux cherchait vainement quel motif assez puissant avait pu vaincre la résistance de Mlle de Lestange.

Absolument convaincu qu'il n'avait rien à lui reprocher, et se disant qu'elle-même devait aussi beaucoup souffrir, il sentait peu à peu diminuer son désespoir et s'adoucir l'immense douleur qui, tout d'abord, l'avait envahi.

Du moment qu'il n'avait rien à reprocher à Angèle, qu'il la voyait innocente et non parjure, il devait s'imposer à lui-même, comme un devoir, d'accepter sans se plaindre cette rupture forcée, qui anéantissait ses plus chères espérances.

Hélas! c'était la fin d'un beau rêve d'amour et de bonheur!

Toutefois, il ne lui était pas interdit de chercher à savoir ce qui s'était passé, de demander à son père de le renseigner, de lui apprendre s'il en était instruit, quelle suggestion avait pu faire fléchir, briser la volonté de Mlle de Lestange.

Plus tard, il traîna son fauteuil devant la table sur laquelle il écrivait sa correspondance, rédigeait ses rapports, travaillait. Il ouvrit le sous-main et y prit un cahier de papier à lettre. Sur la première page, il avait commencé, le matin, pour le père Malouët, une lettre qu'il avait dû laisser inachevée.

Les yeux voilés de larmes, il parcourut ces quelques lignes où il parlait à cœur ouvert au bon vieillard qu'il considérait à la fois comme un père et un camarade. Il parlait d'elle, des projets qu'il formait pour plus tard.

Quand il eut achevé de lire ces lignes, écrites gaiement, il froissa le feuillet, le déchira lentement et jeta les morceaux dans la cheminée.

Alors il sortit de sa poche la boîte d'écaille et l'ouvrit fiévreusement, avec l'intention d'anéantir et jeter au vent cette rose de Noël qui avait été la fleur de joie et était maintenant la fleur du deuil de son âme. Mais au moment de la prendre pour la mettre en poussière, il posa doucement la boîte sur la table et, avec une indicible émotion, il regarda la fleur et se mit à lui parler comme s'il se fût adressé à celle qui s'en était séparée.

«Pauvre fleur! murmura-t-il, non, non, je ne te détruirai pas!... Toi qu'elle conservait en souvenir de l'absent, je te garderai toujours... Tu seras ma confidente et tu me parleras d'elle, toi que ses lèvres ont peut-être touchée avant de te porter au bureau de poste.»

Et Pierre contemplait la rose de Noël dont les pétales décolorés semblaient avoir pris une parure de deuil.

Soudain, il laissa échapper une exclamation, et ses yeux restèrent fixés, comme éblouis, sur une tache ronde qui se voyait sur un des pétales, une petite tache comme eût pu la faire une goutte d'eau marquant, en se séchant, son empreinte sur la fleur.

Aussitôt, Pierre comprit. Et il eut cette pensée consolante que cette petite tache venait d'une larme tombée des yeux d'Angèle, larme qui était pour lui tout un poème de douleur. Il porta la fleur à ses lèvres et mit un baiser à l'endroit où se trouvait la petite tache ronde.

Alors une impression plus douce pénétra dans son cœur et il éprouva une sorte de réconfort.

Alors, aussi la pensée lui vint de réunir les deux fleurs échangées dans le jardin de Kérouan.

Non moins précieusement qu'Angèle, il avait conservé la sienne; il la prit entre les feuillets d'un livre où il l'avait placée et la mit avec l'autre, dans la boîte d'écaille blonde qui allait être leur sarcophage.

Cela fait, il détacha du cahier de papier une feuille sur laquelle, après avoir un instant réfléchi, il écrivit:

«Cher père,»

«Pendant la dernière soirée que j'ai passée avec vous, je vous ai rapporté fidèlement la conversation que j'avais eue avec Mlle de Lestange dans le jardin de Kérouan; je ne vous ai même point caché que j'étais inquiet, que j'avais des appréhensions.»

«Mlle de Lestange m'avait donné une des roses de Noël hâtivement fleurie, en me disant: «Conservez-la en souvenir de moi.» A mon tour, j'avais cueilli une pareille fleur et avais dit à Mlle Angèle, en la lui mettant dans la main: «Si pour une cause quelconque, il vous était impossible de tenir la promesse que vous venez de me faire, vous n'auriez pas à me l'écrire; vous me renverriez simplement cette rose de Noël et je comprendrais!»

«Depuis, moins de deux mois se sont écoulés, et, aujourd'hui, je viens de recevoir la fleur renvoyée par Mlle de Lestange, sans un mot. C'était convenu. Je comprends qu'entre Angèle et moi tout est fini. Mais je ne l'accuse pas de manquer volontairement à ses promesses; et, cependant, je ne sais rien. Que dois-je penser?»

«Cher père, que s'est-il donc passé? Que se passe-t-il? Informez-vous et sachez-le. Ah! vous devinez avec quelle fiévreuse impatience je vais attendre votre réponse.»

«Hélas! la rose de Noël n'est plus que le souvenir douloureux d'un bonheur espéré et qui n'est plus!»

«Je souffre horriblement, j'ai le cœur brisé et je pleure sur tant de chères espérances anéanties.»

«Si je n'étais retenu ici, je courrais à Paris afin de savoir... Mais je ne peux pas. Comme vous me l'avez souvent répété, cher père: le devoir avant tout!»

«Le coup qui me frappe est de ceux qui abattent et même tuent; mais rassurez-vous, cher père, si terrible qu'il soit, il ne m'enlèvera point mon courage; je vous dois d'être ce que vous avez voulu faire de moi, un homme! Et, malgré tout, je resterai digne de mon bon père Malouët. Dans les leçons et les exemples que vous m'avez donnés, je trouverai la force de supporter ma douleur et j'y puiserai la résignation.»

«Je vous embrasse, mon cher père; maintenant, vous seul et le devoir m'attachez à la vie.»

«Votre fils affectionné.»

«PIERRE MALOÛËT»

Cette lettre, portée immédiatement au bureau de poste, partit le soir même pour la France.

* * *

Toujours fidèle à ses habitudes, le père Malouët avait fait sa promenade matinale sur la falaise, et, tout en fumant sa pipe, avait pris plaisir à voir évoluer la flottille de pêche après la levée des filets.

Puis il était revenu, se disant que, maintenant, la petite Renée devait être levée et habillée. En effet, dès qu'il rentra, l'enfant accourut vers lui, tendant ses petits bras et criant joyeusement:

— Bonjour, papa Malouët.

Le vieillard la prit dans ses bras et lui mit sur les joues deux gros baisers.

Déjà il s'était singulièrement attaché à cette petite qui l'appelait «papa Malouët», le cherchait partout quand il n'était pas là, grimpait souvent sur ses genoux pour lui faire un collier de ses bras, le comblait de caresses et l'avait facilement séduit par de nombreuses gentillesse qui mettaient en émoi le cœur du vieux marin.

Aussi se pliait-il aux caprices de l'enfant, jouant avec elle pendant des heures.

— Papa Malouët, tu ne sais pas? dit la petite Renée.

— Quoi, mon bijou?

— Eh bien! je t'aime beaucoup, beaucoup, autant que maman Christiane et maman Mariotte.

— Et moi, mon petit trésor, je t'adore!

Et deux nouveaux baisers résonnèrent sur les joues de la fillette.

Presque aussitôt, elle reprit:

— Papa Malouët, veux-tu me mener voir les canards, dis?

— Mais oui, je le veux bien.

Et prenant la petite par la main, le vieillard la conduisit à la basse-cour où, à ce moment, la Mariotte régalait ses volailles d'une pâtée de son et de pommes de terre.

— Vois donc, maman Mariotte, dit l'enfant, vois donc ce méchant coq qui donne de gros coups de bec à ce pauvre canard pour l'empêcher de manger.

— C'est que le canard n'est pas gentil non plus, répondit la grand-mère, car il empêche aussi les poules de manger.

Soudain, du côté de la maison, une voix cria:

— Monsieur Malouët! Monsieur Malouët!

Laissant la fillette avec sa grand-mère, le vieillard s'empressa de se rendre à l'appel.

Il trouva le facteur, qui lui remit une lettre, disant:

— Elle vient d'Alger; c'est probablement de M. Pierre?

— Oui, elle est de mon fils, répondit Malouët, en prenant la lettre.

— A la prochaine occasion, Monsieur Malouët, dit le facteur en s'éloignant.

— Oui, mon garçon.

Le vieillard déchira l'enveloppe en murmurant:

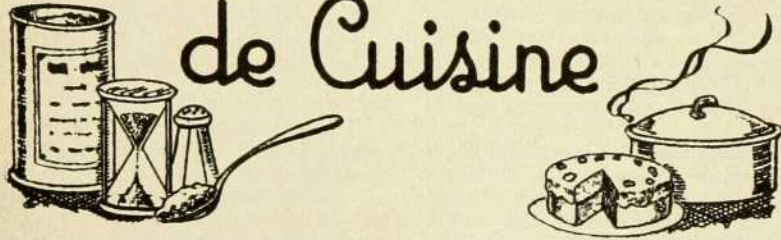
«Saurait-il déjà quelque chose?»

Et avec une émotion croissante, qui ne tarda pas à lui arracher des larmes, il lut la lettre du jeune sous-lieutenant. Tout en lisant, il se disait:

«Il est malheureux, il est désolé et il souffre; ah! je le comprends!... N'ai-je pas moi-même éprouvé une grande peine en apprenant que Mlle de Lestange allait épouser M. de Bloville?»

(A suivre au prochain numéro)

Mes Recettes de Cuisine



Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Ecole Ménagère Provinciale et de l'Institut Ménagier
de LA REVUE POPULAIRE et du SAMEDI

BISCUITS A L'AVOINE

Tamiser de la farine et en mesurer 2 tasses. Tamiser de nouveau avec $\frac{3}{4}$ de cuillerée à thé de bicarbonate de soude (soda à pâte), 1 cuillerée à thé de sel, 1 cuillerée à thé de cannelle et $\frac{1}{4}$ cuillerée à thé de clou. D'autre part, crémier 1 tasse de végétaline avec $1\frac{1}{2}$ tasse de cassonade, ajouter 2 œufs bien battus, puis $1\frac{1}{2}$ tasse de farine d'avoine, 1 tasse de raisins et $\frac{1}{4}$ de tasse de lait sur. Incorporer les ingrédients secs à ce mélange. Jeter par cuillerées sur une tôle beurrée, égaliser à l'aide d'une fourchette et cuire à 350° F. 15 à 20 minutes.

MOUSSE AU CHOCOLAT

Mettre dans un bain-marie $\frac{1}{2}$ tasse de lait avec 1 carré de chocolat et 1 cuillerée à thé de gélatine. Quand la gélatine est bien fondue ainsi que le chocolat, ajouter $\frac{1}{2}$ tasse de sucre et $\frac{1}{2}$ tasse de lait froid. Aromatiser avec 1 cuillerée à thé de vanille. Laisser refroidir et mettre dans un tiroir du réfrigérateur pour faire refroidir complètement. D'autre part, battre 1 tasse de crème à fouetter jusqu'à ce qu'elle soit bien ferme et y adjoindre le chocolat refroidi. Remettre au réfrigérateur pour faire congeler d'après la méthode ordinaire.

SPAGHETTI AU GRATIN

Faire cuire dans 2 pintes d'eau bouillante salée 2 tasses de spaghetti coupé en bouts de 2 pouces. Egoutter, ajouter 1 œuf battu, $\frac{1}{2}$ tasse de fromage râpé, 2 cuillerées à table de beurre, 1 tasse de lait, 1 cuillerée à table d'oignon haché finement et 2 cuillerées à table de persil frais également haché. Cuire à 350° F. $\frac{1}{2}$ heure.

PAIN D'EPICES A L'ANCIENNE

Passer au hache-viande $\frac{1}{4}$ de livre de lard salé gras et 1 tasse de raisins. Ajouter $\frac{1}{4}$ de tasse d'eau et bouillir 5 minutes. Mettre dans un bol, laisser refroidir, y ajouter $\frac{1}{2}$ tasse de cassonade, $\frac{1}{4}$ de tasse de mélasse et 1 œuf bien battu. Tamiser de la farine, en mesurer 2 tasses et tamiser de nouveau avec $\frac{1}{2}$ cuillerée à thé de bicarbonate de soude, $\frac{1}{2}$ cuillerée à thé de crème de tartre, $\frac{1}{2}$ cuillerée à thé de cannelle, $\frac{1}{2}$ cuillerée à thé de gingembre, $\frac{1}{8}$ cuillerée à thé de macis. Ajouter au premier mélange. Battre jusqu'à ce que la pâte soit bien lisse. Verser dans un moule à pain beurré et faire cuire 1 heure à 350° F.

BLANC-MANGER AU BUTTERSCOTCH

Mettre dans une casserole $\frac{3}{4}$ de tasse de cassonade et 2 cuillerées à table de beurre. Faire fondre et laisser bouillir 1 minute. Ajouter 2 tasses de lait bouillant. D'autre part, délayer 5 cuillerées à table d'amidon de maïs avec $\frac{1}{2}$ tasse de lait froid. Ajouter au premier mélange en brassant jusqu'à épaississement. Laisser cuire quelques minutes. Aromatiser avec $\frac{1}{2}$ cuillerée à thé d'essence d'amande. Verser dans de petits moules individuels et laisser prendre. Démouler et garnir de crème fouettée.

POUDING AUX ATOCAS

Tamiser de la farine et en mesurer 1 tasse, tamiser de nouveau avec 3 cuillerées à thé de poudre à pâte, $\frac{1}{2}$ cuillerée à thé de sel. Mettre dans un bol et délayer vivement avec $\frac{1}{3}$ de tasse de lait. Beurrer des petits moules à pouding, les remplir à moitié de pâte, mettre 1 cuillerée à thé de gelée d'atocas, remettre de la pâte par dessus. Couvrir le moule avec un couvercle ou à défaut un papier beurré et attaché avec une ficelle et cuire à la vapeur $\frac{1}{2}$ heure. Démouler et servir avec sirop d'érable.

SOUPE AUX TOMATES

Mettre dans une casserole 1 boîte de tomates avec 2 tasses d'eau de cuisson de pâtes alimentaires ou de légumes ou à défaut simplement de l'eau. Ajouter 1 oignon moyen finement haché, 1 feuille de laurier, 3 clous de girofle, 2 cuillerées à thé de sucre et faire cuire $\frac{1}{2}$ heure. Couler et lier avec 2 cuillerées à table de beurre et 2 cuillerées à table de farine. Bien mélanger le beurre et la farine dans un bol, délayer avec le bouillon et ajouter à la casserole en brassant. Faire jeter un bouillon et servir avec croûtons.

MUFFINS A LA FARINE ENTIERE

Tamiser dans un bol 1 tasse de farine entière et $\frac{1}{2}$ tasse de farine blanche avec $3\frac{1}{2}$ cuillerées à thé de poudre à pâte et $\frac{1}{2}$ cuillerée à thé de sel. Ajouter $\frac{1}{4}$ tasse de cassonade. Battre dans un bol 1 œuf et y ajouter $\frac{3}{4}$ de tasse de lait, 3 cuillerées à table de mélasse et 3 cuillerées à table de végétaline fondue. Verser le tout sur les ingrédients secs, battre fermement à peu près 15 secondes puis verser la pâte dans des moules à muffins bien beurrés et cuire au four de 425° F. 20 à 25 minutes. Servir chaud avec du beurre et de la marmelade.

LE MIRAGE DE MOSCOU

(Suite de la page 4)

Dans six ou huit semaines, j'aurai avalé toute la Russie, disait Hitler...

Moscou n'est pas de fondation très ancienne, elle ne remonte guère qu'au douzième siècle, et n'a que huit cents ans d'existence, ce qui est tout de même assez joli. Sa fondation, nous dit la légende, aurait pour cause un fait tragique; mais les légendes mentent quelquefois autant que l'Histoire...

Un prince de Kieff, du nom de Jouri Golgorouki, se promenait dans les domaines d'un seigneur nommé Koutchka avec qui il eut une chicane; le prince qui se jugea insulté fit saisir et mettre à mort le boyard, ce qui est évidemment une manière expéditive de terminer les différends. Ensuite il fit raser la maison de sa victime et ordonna de bâtir, sur son emplacement et aux alentours, une ville à laquelle il donna le nom de Moskwa, d'après celui de la rivière coulant non loin de là.

L'histoire n'est pas encore finie; le prince Jouri fit marier son fils avec une des filles du boyard et leur donna la ville avec recommandation de la faire prospérer du mieux possible. Ce serait ainsi que naquit Moscou.

Le poète Fédor Glinka, qui naquit à Smolensk en 1788, fit, en l'honneur de Moscou, des vers dont voici la pâle traduction: « Ceinte d'un ruban de champs, — Tu brilles toute parée par tes jardins. — Que d'églises, que de tours sur tes sept collines! — Quel est l'hercule qui pourra entourer de ses bras le Kremlin, ce colosse! —

Qui enlèvera le chapeau d'or de la tour d'Ivan! — Qui soulèvera le tsar des cloches! — Qui tournera le tsar des canons! — Qui sera trop orgueilleux pour enlever son chapeau devant les portes saintes du Kremlin? »

Tous les écoliers russes ont appris pendant longtemps ces vers patriotiques, et plus d'un russe les a récités comme un défi aux troupes allemandes qui essayaient d'encercler leur capitale. Les vers du poète Glinka auront été les plus forts, et les monstres d'acier du dictateur boche n'ont pas pénétré dans Moscou.

En ce qui concerne les rumeurs actuelles de demande d'armistice par Hitler, il est de toute logique qu'elles ne pourraient essuyer qu'un refus; il serait trop facile de faire des dégâts chez le voisin et de dire ensuite: « Nous avons assez joué comme ça, que chacun rentre chez soi maintenant. »

Le moins qu'il pourrait arriver aux troupes boches, ce serait de se faire reconduire à la frontière avec perte et fracas, ce qui ne serait certainement pas de nature à enthousiasmer le peuple boche qui grogne sans doute déjà en sourdine.

Un tel aveu public d'impuissance ne stimulerait pas non plus l'armée pour de futurs exploits... ou de futures raclées.

Et tout indique que la période des raclées en série pourrait bien commencer à s'ouvrir pour l'homme qui a voulu dominer le monde.

UN FLIRT PAR CORRESPONDANCE

(Suite de la page 19)

pourrait collaborer efficacement avec nous. Son projet était bon puisque c'est ainsi que nous avons découvert Myra Leduc, notre étoile féminine!

— Mais comment se fait-il qu'une correspondance s'établisse entre vous deux et cette petite Corinne Martin?

— Blâme ma femme pour cela! Après avoir répondu aux centaines de lettres qui affluèrent cette semaine-là, elle garda celle de la petite, lui trouvant un certain piquant. Tu sais

ce qui s'ensuit! Et maintenant pour faire diversion, viens-tu aux noces à St-Benoît, avec nous?

— As-tu l'intention de t'y rendre? Félix Lebrun sourit mélancoliquement:

— Oui! Vois-tu, j'ai l'impression très nette que c'est là que j'ai donné la meilleure performance de ma carrière!

SIMONE G. MURRAY

Nos Solliciteurs d'Abonnements

TOUS nos solliciteurs d'abonnements sont munis de reçus officiels imprimés au nom de **Poirier, Bessette & Cie, Limitée**, et aussi d'une lettre d'introduction signée du gérant de la circulation, **M. Odilon Riendeau**.

NOUS METTONS ainsi le public en garde contre les faux solliciteurs qui pourraient se réclamer de notre maison sans y avoir droit.

Le Samedi, La Revue Populaire et Le Film sont édités par **Poirier, Bessette & Cie**. Ce sont les trois seuls magazines que nous possédons.

CETTE SEMAINE, IL Y A UN AN

4 Janvier — Le paquebot *Queen Elisabeth*, jaugeant 85,000 tonnes, le plus gros paquebot du monde, est arrivé hier au Cap. On sait que le navire avait quitté New-York le 12 novembre dernier, et que la rumeur voulait alors qu'il se dirigeât vers Singapour. On n'a révélé l'itinéraire du paquebot que plusieurs heures avant son arrivée au Cap. On apprit alors qu'il avait mis quatre jours à atteindre Trinidad, puis qu'il avait fait le voyage de Trinidad au Cap en dix jours. On n'a pas encore révélé où se rendra finalement le paquebot.



5 Janvier. — D'après un *Digest* reçu à Berlin, le rationnement du vêtement en Norvège ne permet pas à un même citoyen de s'acheter plus d'un complet et une chemise (ou leur équivalent) par année. La carte de rationnement du vêtement accorde au porteur une latitude de 300 points par année. Or, un complet pour homme exige 240 points et une chemise 60 points. Pour ce qui est des femmes, un manteau chaud exige 200 points, un manteau de coton d'été, 150 points, une robe de laine, 120, et une paire de bas, 15.

6 Janvier. — A Rivers, Manitoba, cinq jeunes aviateurs ont perdu la vie aujourd'hui alors qu'un avion bimoteur de l'école d'entraînement située ici s'est écrasé sur le sol. Les autorités de l'école ont identifié les morts comme étant l'officier M. D. MacBrien, d'Ottawa, pilote de l'aviation; le sergent E. J. Pink, de Winnipeg; le sergent Gordon J. Lewis, de Toronto; le sergent J. Douglas Ross, de Assiniboia, Saskatchewan et l'aviateur-chef L. J. Gray, de Niagara Falls, tous ont été tués instantanément.



7 Janvier. — Son Em. le cardinal Villeneuve a rendu samedi matin, aux membres du gouvernement provincial, la visite que ces derniers lui avaient faite l'avant-veille du premier de l'an. Le cardinal Villeneuve est arrivé au Parlement vers 11 heures et demie, samedi matin, accompagné de M. le chanoine J.-A. Chamberland, direction de l'action sociale catholique, et de Mgr Paul Bernier, C.S., chancelier de l'archevêché. Il est entré par la porte d'honneur de l'avenue Dufferin, réservée aux personnages de marque.

8 Janvier. — Le président Roosevelt a demandé au Congrès aujourd'hui de voter un budget de \$17,485,528,049. Sur ce montant, il distribue \$10,811,314,600 à la défense nationale et prévoit pour l'année commençant le 1er juillet prochain un déficit de \$9,210,093,049. A la fin de la prochaine année fiscale, le 30 juin 1942, la dette serait augmentée à un nouveau sommet: \$58,367,065,056. Le budget ne comporte aucun crédit pour le coût de l'aide à l'Angleterre, à la Grèce et à la Chine.



9 Janvier. — Le haut commandement anglais au Caire a annoncé aujourd'hui que, pendant que l'on procède aux préparatifs en vue de réduire la place de Tobrouk, des forces mécanisées anglaises opèrent à l'ouest de la ville. Le bulletin officiel annonce en même temps que des patriotes éthiopiens, encouragés par l'appui de la R.A.F., ont forcé les Italiens à abandonner le poste de Guba, en Ethiopie et sont en train de cerner cette garnison en fuite. Les Anglais annoncent encore la prise d'un poste italien au nord-ouest de Kassala, au Soudan.

10 Janvier. — L'industrie du charbon de bois prend un essor très considérable dans le comté de Portneuf. Très prochainement, 250 fours seront en pleine activité. On est même à réorganiser la coopérative des charbonniers et elle comptera sous peu 150 membres. M. Lucien Plamondon, député de Portneuf, s'est occupé très activement du problème du charbon de bois dans son comté. C'est une industrie locale qui rapporte déjà d'appréciables revenus. Dans quelques mois on mettra sur le marché de 500 à 1,500 tonnes par mois.



DANS LE MONDE SPORTIF

(Suite de la page 7)

Ils en mangeaient peu, car la marchandise était rare, et il fallait la conquérir les armes à la main. Toute la vie de la nature humaine, un peu partout, est une longue lutte. Nous n'excusons pas les Zoulous cannibales, ni Dutton et ses quelques joueurs trop belliqueux. Cela nous remet à la mémoire un petit récit piquant, raconté par l'un de nos vénérés professeurs du Collège Ste-Marie: Un missionnaire avait converti une vieille femme de la Polynésie, qu'il exhortait en lui faisant honte de sa conduite passée. «Manger de l'homme, quelle horreur et quel dégoût! Ce doit être si mauvais!» de lui dire le père missionnaire. La vieille femme l'interrompit: «Mon révérend, dites-moi que c'est défendu, mais ne me dites pas que c'est mauvais. On voit bien que vous n'en avez jamais mangé!»

■ Mike Jacobs, le plus grand promoteur de boxe de nos jours, ancien marchand de cacahuètes, ancien chauffeur à bord d'un cargo, agent électoral, marchand de billets à la porte des stades, a le génie du commerce et de l'intrigue. Toutefois, il vitupère, de ce temps-ci. Il aurait aimé à organiser des combats importants aux bénéfices de l'armée ou de la marine américaine. Les autorités militaires y ont mis leur veto, parce que Michel Strauss Jacobs ne pouvait pas se décider à verser dans les coffres de nos défenseurs toutes les recettes. Naturellement, Jacobs voulait avoir sa commission, parfois un peu forte. A ce sujet, Jacobs se fie à son flair, car dès qu'un boxeur devient une vedette intéressante, il se trouve lié à Mike Jacobs pour le combat à faire, pour cinq ans ou pour la vie. En temps ordinaire, Jacobs sait forcer les portes qui se ferment devant lui ou bien il s'insinue par l'entre-bâillement. Mais en temps de guerre, c'est une autre paire de manches. Les généraux et les majors ont leurs voix au chapitre...

■ A notre avis, ceux qui prétendent condamner le principe de la loterie de bienfaisance, une loterie de guerre, au nom de l'intelligence ne sont pas des plus intelligents, heureusement. C'est l'hon. M. Meighen, croyons-nous, qui a déjà dit: «La loterie nationale ou non, ne cesse pas d'être criminel quand on la pratique pour une bonne cause.» En temps de guerre, certaines vieilles barbes du Sénat ne devraient pas conclure que la loterie nationale de guerre, qui rapporterait près de \$50,000,000 par année au gouvernement canadien, est déraisonnable... Nos gouvernants fédéraux, quoiqu'ils aient d'autres chats à fouetter, devraient organiser une loterie nationale de guerre, sans s'occuper des vieux grincheux de l'opposition. Point nécessaire de l'établir en permanence. Dans les circonstances actuelles, la nécessité pour nos gouvernants fédéraux de trouver une source extraordinaire de revenus autorise nos édiles à prendre une pareille mesure. Cela mettrait fin, à n'en pas douter, aux loteries chinoises qui fleurissent, malgré tout, dans notre ville et ailleurs... La loterie, qu'elle soit légalisée ou non, demeure le billet de fortune que tous les gens rêvent de gagner un jour ou l'autre... Au Moyen-Age, les Etats souverains ont organisé des loteries pour le prélèvement des fonds de guerre. Les rois de Bourgogne avaient ainsi réussi à fortifier leurs villes contre leurs ennemis... La reine Elisabeth d'Angleterre donna naissance à la première loterie d'Etat, en 1569. Elle consacra ses

produits à la réparation des ports anglais, qui menaçaient ruine... Une loterie anglaise racheta les Anglais réduits en esclavage, en Algérie et en Turquie, en 1660, et un peu plus tard les pêcheries d'Angleterre reçurent un stimulant de la loterie organisée à cet effet... Les courtiers en loteries firent leur apparition en Angleterre, au dix-septième siècle. Ils firent des affaires d'or et versèrent leurs surplus de profits au fonds de la défense nationale. Même, nous apprennent les historiens, l'armée du général Wolfe, qui assiégea la ville de Québec, fut équipée de munitions aux moyens d'une loterie d'Etat... Les colonies américaines adoptèrent également le système des loteries pour organiser leurs défenses et asséoir les assises de leur gouvernement.

■ Un correspondant américain de guerre, récemment de retour de Moscou, a remarqué que toute la direction des sports et de l'éducation physique, en U.R.S.S., était entre les mains de l'Etat... Sous les gradins de chacun des nombreux stades, construits depuis une dizaine d'années, on a aménagé des salles d'éducation physique. En effet, c'est indispensable, en Russie, où le froid sévit rigoureusement une longue partie de l'année. Ces salles sous les stades sont occupées par de tout jeunes gens de 10 à 16 ans, placés sous la direction d'un entraîneur. Ce dernier est un fonctionnaire, dont le rôle est de surveiller et de diriger les jeux. Les jeunes, avant de pénétrer dans le bassin de la piscine, subissent obligatoirement les effets d'une douche qui est presque un bain de vapeur... Dans certains hôpitaux de Moscou, des médecins, femmes pour une bonne partie, font faire une éducation physique aux petits bébés. Sur ce point, les Russes nous montrent la voie... On y voit à la formation des médecins spécialisés en vue du contrôle de l'éducation physique et des sports. C'est le souci dominant des dirigeants soviétiques d'exiger des contrôleurs de l'éducation physique qu'ils donnent l'exemple, qu'ils ne soient pas de simples théoriciens. A l'Institut de Moscou, on a affecté un hôpital annexe, où l'on ne traite que les traumatismes consécutifs à la pratique des sports. Les élèves s'habituent à guérir les athlètes blessés. Ils trouvent ainsi un domaine expérimental immense, qui leur a grandement aidé, depuis les débuts de la présente guerre.

■ Jusqu'ici, 286 joueurs de baseball américains, faisant partie du baseball organisé, ont été appelés pour faire leur service militaire. Parmi ceux-ci, nous mentionnons les joueurs des clubs Québec et Trois-Rivières: Louis Lépine, W. J. Jones, Frank Mader, Ulric Millette et William Yocke, du Québec; Charles Corrado et Alex Pitko, du Trois-Rivières. Sans doute, d'autres joueurs de ces deux équipes seront appelés par l'Oncle Sam d'ici quelque temps.

■ La direction du club de baseball Trois-Rivières, de la Ligue Canado-Américaine, donnera un cadeau de \$150 au lanceur Jean-Pierre Roy, à la suite de la vente de ce jeune joueur au club Rochester, de la Ligue Internationale... Il y a à peine 20 ans, Seattle et Portland étaient les deux seuls clubs représentant les Etats-Unis dans le hockey professionnel. Bonne herbe croît vite, car aujourd'hui on en compte 23 et seulement 2 au Canada, les Canadiens et les Maple Leafs de Toronto.

L'OEIL SACRÉ

De Satpura

SOIXANTE-QUATORZIÈME EPISODE



1 — Surpris, tous se retournèrent vers les assaillants. Cho Sen avait eu le temps de reprendre au détective l'Oeil Sacré, qu'il tenait dans sa poche.



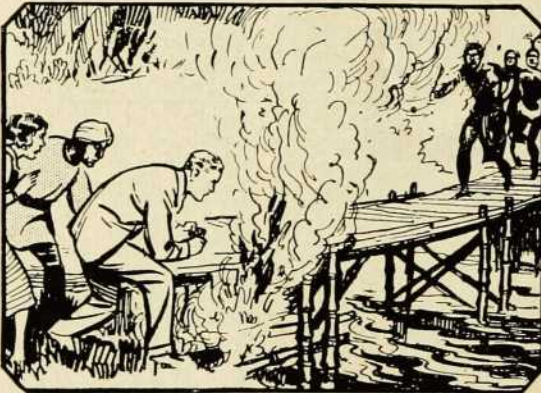
2 — Les hommes du capitaine s'empressèrent de fuir. Nos amis firent de même dans la direction opposée.



3 — Courant à toute vitesse dans les herbes. Munro, Doris et Samba arrivèrent à une rivière boueuse, traversée par un léger pont de bambou.



4 — Les sauvages étaient déjà sur les traces des fugitifs, criant et gesticulant. « Ils nous ont vus », dit Munro, « comment les dépister ? »



5 — Ayant atteint l'autre rive, le détective s'arrêta, croyant avoir trouvé une solution. Il mit le feu à des branches sous le pont.



6 — En quelques instants, les flammes dévoraient le pont de bambou. A cette vue, les sauvages retournèrent sur leurs pas, sauf un.



7 — Soudain Samba lança un cri. Il indiqua dans l'eau une forme rampante à quelques pieds du sauvage, épouvanté à la vue du crocodile.



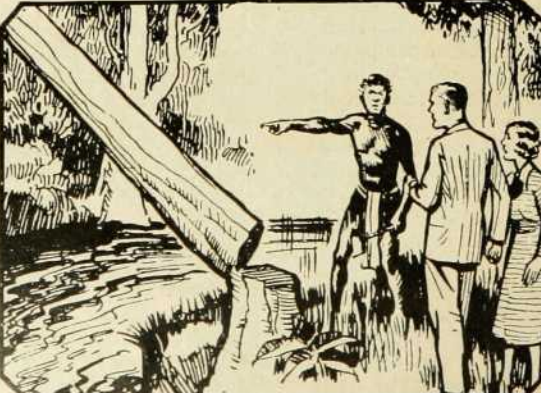
8 — Le détective se jeta à plat ventre sur la rive et tendit la main à l'indigène, tandis que Samba prit une branche qu'il abattait sur le monstre.



9 — Ayant tiré le sauvage de l'eau, le détective aperçut sur l'autre rive les chefs de la tribu amenant Cho Sen et ses hommes.



10 — Le sauvage, reconnaissant, voulut leur venir en aide. Armé d'une hachette, il abattit un arbre qui leur permettrait de traverser la rivière.



11 — En effet, l'arbre tombant avec fracas atteignit l'autre rive, formant un pont. Bodu le sauvage, voulait conduire nos amis à son village.



12 — Redoutant le sauvage, Munro le suivit, revolver à la main. « Il ne faut pas abandonner Cho Sen à son sort », dit-il. (A suivre)

Les Aventures de FORTUNAT

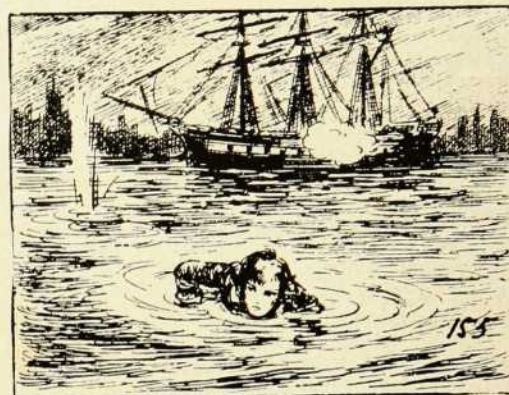
DIX-HUITIEME EPISODE



1 — De son perchoir, dans le mât, Fortunat inspecta la rivière, espérant y trouver de l'aide, mais ce fut en vain. Il n'y avait rien. Il décida donc de sauter.



2 — C'était un saut périlleux, devant lequel aurait reculé le plus grand cœur, mais Fortunat n'hésita pas. Il plongea le plus profondément possible.



3 — Revenu à la surface, Fortunat nagea aussi vite qu'il le pouvait. Le grondement d'un canon se fit entendre, et l'eau clapota tout près de lui, ce qui le fit se hâter davantage.



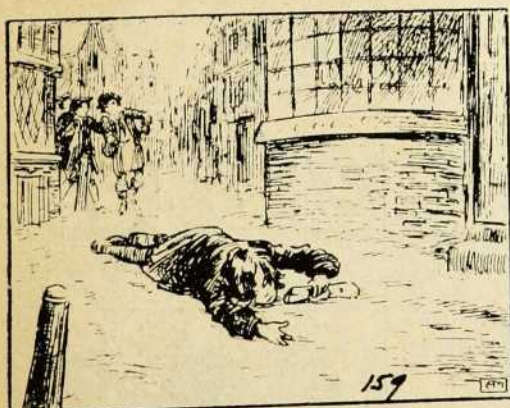
4 — Les rives de la rivière étaient lointaines, et Fortunat était exténué. Par un effort formidable, il força ses muscles fatigués à continuer. Ce fut, cependant, avec un soupir de satisfaction qu'il atteignit un escalier de pierre.



5 — S'étant retourné, il vit les gredins qui quittaient le bateau en chaloupe. « Ils ne peuvent m'attraper », murmura Fortunat en trébuchant dans les marches de pierre. Il ressentait une violente douleur au bras.



6 — Le pauvre enfant ignorait de quel côté il se dirigeait. Tout semblait si confus. Les rues et les maisons lui semblaient des visions dansantes.



7 — Il porta la main à son front pour arrêter le douloureux battement. Ses pieds semblaient des pesées de plomb. Il tomba soudain dans la rue, évanoui. Il était là, étendu sur la chaussée, entièrement impuissant, lorsque les coquins tournèrent le coin de la rue et l'aperçurent.



8 — Tenant toujours dans une main les précieux papiers, Fortunat gisait inanimé. Dans un instant, les voleurs seraient sur lui. Mais par un hasard providentiel, Margot, qui était chez l'orfèvre, sortit à ce moment-là.



9 — Elle était grandement surprise de trouver là son jeune ami inconscient. Réalisant le danger immédiatement, elle le traîna à l'intérieur, non sans efforts.

(A suivre)



— Fido était enfermé dans la cuisine, Madame.

— Il a fait beaucoup de dégâts ?
— Il a tout mangé, sauf ses biscuits de chien.

— Tiens, vois-tu le gros bonhomme qui passe ? Eh bien, il m'a tout simplement fait tort d'un beau million de dollars !

— Dis-moi pas ! Vraiment, je ne te croyais pas dans une situation financière à pouvoir perdre une telle somme !

— Ma situation financière n'a rien à voir dans l'affaire ; le bonhomme, qui est archimillionnaire, n'a pas voulu que j'épouse sa fille, voilà comme ça s'est fait.

Deux jeunes femmes se rencontrent après avoir été pas mal de temps sans se voir.

— J'ai appris, dit l'une, que vous avez une jolie petite fille ; vous devez être contente ?

— Oui, bien sûr, mais elle est déjà un peu grande et elle me donne beaucoup de trouble avec ses caprices.

— Que voulez-vous, ma chère amie, il faut parfois endurer bien des choses de la part d'un bébé ; ça ne se mène pas aussi facilement qu'un mari.

Un gros monsieur, qui a l'air d'une citrouille à pattes, va au bain turc et demande des renseignements à un employé.

— Monsieur, lui dit l'homme, c'est en plein ce qu'il vous faut ; un bain de ce genre-là chaque semaine vous fera énormément de bien en vous faisant maigrir sans aucun danger pour la santé.

Quelques instants plus tard, un grand efflanqué, qui n'a guère que la peau sur les os, se présente et demande également des renseignements.

— Monsieur, lui dit le même employé, en prenant un bain turc chaque semaine, vous engraisseriez sûrement ; c'est leur effet bien reconnu.

Le professeur — Citez-moi une ou deux choses très importantes qui n'existaient pas il y a un siècle.

L'élève — Vous et moi.

RIONS, C'EST L'HEURE...

Deux amis se faisaient des confidences.

— Ah ! dit l'un, tu ne peux pas savoir ce que c'est que d'avoir une femme qui sait bien faire la cuisine et ne veut pas la faire.

— Non, répondit l'autre, mais c'est bien pire, je sais ce que c'est que d'avoir une femme qui ne sait pas faire la cuisine et qui s'obstine à la faire.

Joseph Limprudent est reconnu parmi ses amis pour aimer la vitesse lorsqu'il est au volant d'une automobile. Or, un jour qu'il avait un cousin à ses côtés, et qu'il filait à 80 milles à l'heure, son parent eut soudain la frousse en voyant les aiguilles de l'indicateur osciller vers le 100.

— Aïe, Joseph ! je commence à avoir peur qu'il nous arrive quelque chose de désagréable ! dit le cousin.

— C'est bien simple, fais comme moi : quand je file à toute allure comme ça, je ferme les yeux pour ne pas avoir peur.

Ce n'était pas des plus rassurant pour le cousin.

Une demoiselle élégante de la ville se trouve, pour la première fois de sa vie, à la campagne ; elle porte une robe d'un rouge éclatant qui a l'air d'exciter quelque peu un taureau dans un champ voisin. La demoiselle voit bien qu'il piétine sur place comme s'il allait se mettre en colère, mais elle se demande ce qu'il a.

— C'est votre robe rouge qui lui fait cet effet-là, dit le fermier.

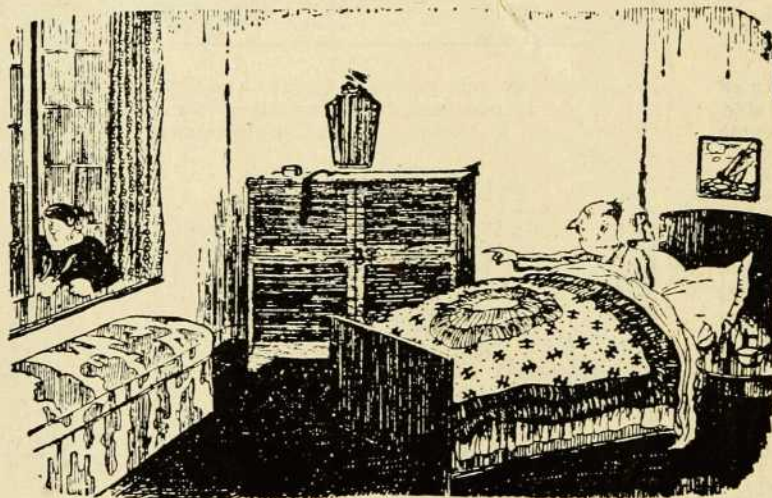
— Ah ! par exemple ! s'exclame la fille ; je sais bien que cette robe-là n'est plus tout à fait de mode, mais je n'aurais jamais cru que les vaches elles-mêmes s'en seraient aperçues.

— Est-ce vrai que tu es très ami avec la belle Caroline ?

— C'est la vérité.

— Pourtant, elle t'a fait arrêter et condamner à cinq piastres d'amende parce que tu l'as embrassée de force, un jour.

— C'est encore vrai, mais en payant l'amende j'ai dit que ça ne me faisait pas de peine parce que le baiser valait encore mieux que ça, alors ça l'a flattée, et depuis ce temps-là nous sommes bons amis.



— Je vous prévienne, si vous entrez dans cette maison, je... je vous donnerai la grippe !

— Quel est le meilleur moment pour la récolte des pommes ?

— C'est quand le propriétaire des pommiers a le dos tourné et que son chien est à l'attache.

Le docteur — Je vais vous examiner soigneusement pour dix piastres.

Le patient — C'est correct, et si vous êtes capable de trouver les dix piastres, nous les partagerons ensemble.

L'employeur — Comment se fait-il que vous arrivez en retard à votre travail ?

L'employé — Je viens d'aller me faire couper les cheveux.

L'employeur — Vous auriez dû y aller en dehors de vos heures de travail.

L'employé — Mais non, puisque c'est pendant mes heures de travail qu'ils ont poussé.



— Tu n'as pas honte, p'tit comme tu es, de te promener avec une cigarette dans la bouche ?

— Et où voudriez-vous donc que je la mette ?

Quand le jeune Toutencolle va voir sa blonde, il justifie bien son nom, il ne décolle pas de la place, mais comme il est assez gentil garçon, c'est tout de même assez difficile de le prendre par les épaules et de le pousser dehors. L'autre soir, aux approches de minuit, il dit à sa blonde :

— J'avais quelque chose encore à te dire, mais je ne me rappelle plus quoi ; j'ai beau chercher, je ne trouve pas.

— C'était peut-être « bonsoir », suggéra la brave fille qui faisait tous ses efforts pour se tenir éveillée.

— Allo !... Jeannette, est-ce que je peux aller passer la veillée près de toi, ce soir ?

— Certainement, Julien.

— Mais ce n'est pas Julien qui parle.

— Ce n'est pas non plus Jeannette qui répond.

— Qu'est-ce qui entre comme un lion et s'en va comme un mouton ?

Le silence règne parmi les élèves, mais l'un d'eux prend tout à coup la parole.

— Je le sais, moi, ce que c'est. C'est notre propriétaire quand, par hasard, papa lui paye son loyer.

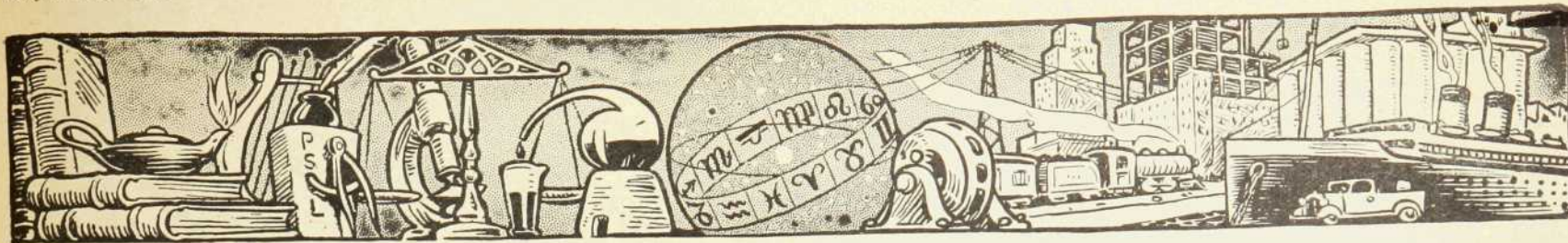
— Pourquoi donc ton voisin a-t-il l'air si embêté ?

— C'est parce qu'hier il a perdu le contrôle de son auto.

— Je suppose qu'il en est résulté un grave accident ?

— Mais non ; il en a perdu le contrôle, en ce sens que la voiture vient de lui être enlevée, il ne venait pas à bout de la payer.





L'amende honorable était une peine infamante qu'on infligeait autrefois à certains criminels, et qui consistait dans l'aveu fait à huis-clos ou publiquement, et dans des formes plus ou moins ignominieuses, du crime dont ils étaient convaincus. Le plus ordinairement, le coupable était conduit par l'exécuteur de la haute justice, la corde au cou, nu tête, en chemise, une torche allumée à la main, soit dans l'auditoire d'un tribunal, soit devant la porte d'une église, ou dans tout autre lieu public; et là, à genoux, il devait déclarer hautement qu'il se repentait du crime par lui commis et qu'il en demandait pardon à Dieu, au roi et à la justice. Dans l'ancien droit, quelques auteurs distinguaient entre l'amende honorable *dèche* et celle qu'ils appelaient *in figuris*. La première consistait en paroles, la seconde en actes. Les juriconsultes ne sont pas d'accord sur le caractère de ces deux peines: plusieurs considéraient la seconde seule comme infamante. L'amende honorable s'appliquait non seulement aux crimes publics et privés, mais encore à ceux contre la morale et la religion. Elle était prononcée contre les hommes et contre les femmes. On trouve des exemples de son application contre les magistrats. Lorsque le condamné refusait de subir sa peine, elle pouvait être aggravée. Les peines infligées dans ce cas allaient jusqu'à la peine capitale. Un arrêt du parlement de Paris de 1529 condamna, pour refus d'amende honorable, un sieur Berquin à être brûlé vif. Par un autre arrêt du même parlement (5 février 1564), une pauvre femme de Tours, qui avait injurié le maire de cette ville, fut condamnée à être pendue.

On dit d'un cheval qui prend le mors aux dents, qu'il « s'emballe », et remarquez bien, en y réfléchissant, que « emballer », dans son sens propre, veut dire « mettre en balles » et ne s'applique qu'aux marchandises; s'emballer devrait vouloir dire « se mettre en balles soi-même »; d'où vient donc qu'un cheval qui se sauve furieusement « s'emballe »? Tout simplement de ceci que s'emballer s'est dit tout d'abord, non seulement de mettre en paquets ou en balles, mais de « faire partir ». De là, on a appliqué l'expression aux gens, les emballer, c'était les mettre en voiture, les faire partir. Puis, on l'a dit ensuite de ceux qui partaient précipitamment, qui fuyaient: « Il s'emballe tout seul! » De là, on en est venu tout naturellement à le dire des chevaux qui prenaient le mors aux dents.

Quand la vague de bolchevisme, avant Mussolini, déferla sur l'Italie, nombre de parents crurent devoir prénommer leurs nouveau-nés Lénine ou Révolution. Ils en marquent aujourd'hui un regret d'autant plus vif qu'ils sont, pour la plupart, passés au fascisme. Le Duce les a pris en pitié et vient de les autoriser à effacer des actes de naissance de leurs progénitures les dénominations subversives. Sait-on, à ce propos, qu'au cours de ces dernières années, en France, des pères, imbus d'idées communistes voulurent appeler leur fils Lénine ou Trotsky! L'état civil, comme l'or-

NOTES ENCYCLOPEDIQUES

donne la loi, refusa d'enregistrer de tels prénoms. Un des déclarants se rabattit sur le nom de Jean Jaurès. Nouveau refus. « Alors, fit l'homme, mettez Emile Henry... avec un y. De cette façon, ma conscience sera tranquille. » Il s'agissait, cette fois, de deux prénoms normaux et l'état civil dut s'incliner, encore que Emile Henry fût le patronyme de cet anar-

chiste qu'on guillotina jadis pour avoir jeté une bombe à la terrasse du café Terminus.

Les Davidistes, tel était le nom d'une secte qui eut pour auteur, au XVI^e siècle, un fanatique nommé David Georges, peintre-vitrier, à Gand. Il avait été d'abord anabaptiste, et, voulant devenir chef de sec-

te, il se donna pour le fils de Dieu et le Messie envoyé pour racheter les hommes et régner sur la terre avec ses disciples. Il niait la résurrection et la vie future, réprouvait le mariage et admettait la communauté des femmes. Il soutenait que l'âme ne pouvait être souillée par aucun péché, et regardait comme inutiles toutes les pratiques et tous les actes extérieurs de la religion. Une pareille doctrine lui attira naturellement quelques sectateurs. Il répandit surtout ses erreurs dans la Frise. Mais les poursuites exercées en Hollande contre les anabaptistes l'obligèrent à prendre la fuite et à se retirer à Bâle, où il changea de nom. Il y mourut en 1556. Il avait promis à ses disciples de ressusciter trois ans après sa mort; mais avant ce temps, les magistrats de Bâle, qui avaient été informés de son nom et de sa doctrine, le firent déterrer et brûler par la main du bourreau. Mosheim témoigne que ce fanatique a laissé quelques écrits, et il y avait encore, vers la fin du dernier siècle, quelques restes de sa secte dans le Holstein.

Des physiologistes anglais ont rendu, il y a quelque temps, aux momies un intérêt d'actualité. Ils en ont fait macérer dans des solutions appropriées. Ils sont parvenus ainsi à restituer une telle souplesse aux tissus organiques qu'ils ont pu les étudier et déterminer les maladies auxquelles avait succombé les défunts embaumés. Un autre Anglais avait fait mieux. Il avait un jour goûté à la chair d'un pharaon. C'est une anecdote que M. Anatole France aime à conter. L'on avait envoyé d'Egypte au British Museum la momie d'un roi de la XVIII^e dynastie. Quand, à l'arrivée en Angleterre, on débarqua le mort illustre tout enveloppé de bandelettes, un douanier qui surveillait l'entrée des colis regarda celui-là avec stupeur. Il n'en avait jamais vu de cette espèce. Sous une lanière de papyrus, il avisa un lambeau parcheminé qui dépassait. C'était l'oreille du souverain égyptien. Le douanier la cassa, la machonna un instant, comme il avait l'habitude, pour se faire une opinion sur les produits qu'il contrôlait. Puis la crachant: « Morue salée », fit-il. Et il inscrivit la momie à la taxe des conserves de poisson.

Ne pas être pris sans vert est une expression signifiant ne jamais être pris au dépourvu ni par surprise. L'origine de cette locution est dans un usage qui existait autrefois dans certaines provinces de France. Chaque année, au moment du printemps, jeunes gens et jeunes filles jouaient ensemble à la verdure. Tous ceux qui prenaient part à ce jeu devaient être constamment munis d'un peu de verdure et celui qui, à un moment quelconque, n'en avait pas sur lui et qui, par conséquent, était pris sans vert devait payer un gage. Il va sans dire que les plus habiles et les moins étourdis prenaient toujours leurs précautions pour ne pas perdre et par conséquent ne pas être pris sans vert. De là l'extension de l'expression aux gens qui, dans la vie, s'arrangent de façon à ne jamais être pris au dépourvu.

LES PAYS EN GUERRE

(en décembre 1941)

Angleterre
Etats-Unis
Canada
France Libre
Australie
Chine
Hollande
Indes Néerlandaises
Nouvelle-Zélande
Pologne
Union Sud-Africaine
Costa-Rica
Cuba
Nicaragua
Haïti
République Dominicaine
Honduras
El Salvador
Guatemala
Panama

Russie
Belgique
Tchécoslovaquie
Ethiopie
Grèce
Luxembourg
Norvège
Yougoslavie

Contre
l'Allemagne, l'Italie
et le Japon

Contre
l'Allemagne, l'Italie
et leurs alliés
d'Europe

En guerre contre les Etats-Unis, l'Angleterre et la Russie:
l'Allemagne, l'Italie, la Slovaquie et la Roumanie.

En guerre contre l'Angleterre et la Russie:
la Finlande et la Hongrie.

En guerre contre les Etats-Unis et l'Angleterre:
le Japon, le Manchoukouo et la Bulgarie.

Le Mexique a interrompu ses relations diplomatiques avec
l'Allemagne, l'Italie et le Japon.

La Colombie a interrompu ses relations diplomatiques avec
le Japon.

La Hongrie a interrompu ses relations avec les Etats-Unis.

Ont exprimé leur solidarité avec les Etats-Unis:
l'Argentine, le Brésil, la Bolivie, l'Equateur, le Paraguay,
le Pérou, l'Uruguay et le Vénézuéla.



Partout

Où que vous soyez, en voyage d'affaires ou d'agrément, dans les gares, les hôtels, les restaurants, les kiosques à journaux, les pharmacies, vous pouvez être sûr de trouver nos trois magazines :

**LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM**

C'est afin que nos abonnés voyagent sans la crainte d'être privés de leurs lectures favorites que tout un personnel expérimenté assure partout la distribution des trois magazines français les plus lus en notre pays.

LE SAMEDI

Ses documentaires instructifs, son feuilleton, son récit policier complet, sa chronique sportive, etc.

LA REVUE POPULAIRE

Ses articles variés et intéressants, ses collaborateurs réputés, son roman d'amour complet, etc.

LE FILM

Son information cinématographique abondante, ses articles illustrés, son roman complet, etc., etc.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS grands magazines :

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

Nom Localité
Adresse Province

POIRIER, BESSETTE & Cie, Ltée, 975, rue de Bullion, Montréal, Canada